



www.comptoirlitteraire.com

présente

‘ ‘La chute’ ’ (1956)

roman de 160 pages d’Albert CAMUS

pour lequel on trouve un résumé

puis, successivement, l’examen de :

la genèse de l’œuvre (page 4)

l’intérêt de l’action (page 8)

l’intérêt littéraire (page 14)

l’intérêt documentaire (page 27)

l’intérêt psychologique (page 34)

l’intérêt philosophique (page 49)

la destinée de l’œuvre (page 57).

Bonne lecture !

RÉSUMÉ

Dans les années cinquante, «*dans un bar du quartier des matelots*» d'Amsterdam, appelé «*Mexico-City*», un Français d'environ quarante ans, qui est un habitué, propose à un touriste, qui est un compatriote, de lui servir d'interprète auprès du barman. Puis il s'assoit à son côté pour boire avec lui du «*genièvre*», et se lance dans un bavardage plein d'affectation, tout en se permettant des questions quelque peu indiscrettes pour déterminer la classe sociale et la culture de son interlocuteur. S'il signale au passage «*la place d'un tableau décroché*», il parle surtout de lui, indiquant qu'il a été avocat à Paris et qu'il est maintenant «*juge-pénitent*». Enfin, il se présente : «*Jean-Baptiste Clamence, pour vous servir*». Le visiteur partant, il décide de le raccompagner, et, alors qu'ils traversent le quartier juif, se livre à des réflexions sur les horreurs de la guerre et sur les crimes des nazis, donne aussi, en quelques aperçus historiques et cyniques, son avis sur les Hollandais, sur la Hollande et son passé colonial, sur les canaux d'Amsterdam, sur les prostituées, «». Après lui avoir proposé : «*À demain donc, monsieur et cher compatriote*», il le quitte devant un pont, en lui faisant savoir : «*Je ne passe jamais un pont, la nuit. C'est la conséquence d'un vœu.*»

Vraisemblablement le lendemain, Clamence retrouve son compatriote. Il évoque alors son passé, raconte comment, jadis, avocat à Paris, il avait eu «*une vie réussie*», ayant mené une brillante carrière où il était respecté de tous car il se consacrait à de «*nobles causes*», et se montrait courtois, serviable, généreux. Ayant une haute opinion de lui-même, se sentant au-dessus des autres, de leur jugement, étant en parfait accord avec lui-même et avec les autres, planant sur les sommets de la bonne conscience, il était heureux. Mais, «*un beau soir d'automne, encore tiède sur la ville, déjà humide sur la Seine*», il emprunta le pont des Arts, «*désert à cette heure*», s'accouda au garde-fou en amont du fleuve, et s'apprêtait à allumer la «*cigarette de la satisfaction*», lorsqu'il entendit éclater «*derrière lui*», «*un bon rire, naturel, presque amical, qui remettait les choses en place*», car il le considéra comme un rire moqueur ; il se retourna : il n'y avait personne ; ayant repris sa position première, il entendit à nouveau, mais «*un peu plus lointain, comme s'il descendait le fleuve*», ce rire «*venu de nulle part, sinon des eaux*», et qui décroissait dans la nuit. Mal à l'aise, il rentra chez lui où il entendit un autre rire, et où, se regardant dans la glace, il constata : «*Mon image souriait dans la glace, mais il me sembla que mon sourire était double*».

Le lendemain soir, revenant sur ce rire inquiétant, il pense : «*Je crois bien que c'est alors que tout commença*». Mais, comme il a invité le visiteur à «*marcher un peu dans la ville*», il a l'occasion de lui parler des canaux, de maisons intéressantes, dont celle d'un marchands d'esclaves, ce qui le fait disserte sur «*la servitude*», et continuer à parler de lui. Il indique que le rire entendu sur le pont avait bouleversé sa vie ; qu'alors il avait petit à petit pris conscience du fait que tout en lui n'avait été que mensonge et comédie ; que chaque épisode de sa vie passée, mise à l'épreuve de ce rire, livra enfin la vérité toute nue ; le masque tomba, et il fut placé en face de ce qu'il avait toujours voulu ignorer : son monstrueux égoïsme, sa hideuse adoration de soi : «*J'ai toujours crevé de vanité. Moi, moi, moi, voilà le refrain de ma chère vie*». Il en eut encore plus conscience lorsque, un jour, conduisant sa voiture, il s'en prit violemment à un motocycliste, avant d'être corrigé par un «*mousquetaire*». D'autre part, il se rendit compte que ses relations avec les femmes, avec lesquelles il a «*toujours réussi*» mais en ne voyant en elles que «*des objets de plaisir et de conquête*», étaient elles aussi marquées par sa vanité ; et il s'étend longuement sur ce sujet. Alors qu'il demande à son compagnon de le raccompagner chez lui, il lui fait soudain part de sa «*découverte essentielle*», celle qu'il fit «*deux ou trois ans avant le soir où [il crut] entendre rire dans [son] dos*» : une nuit de novembre, vers une heure du matin, près du pont Royal, il passa «*derrière une forme penchée sur le parapet, et qui semblait regarder le fleuve*», «*une mince jeune femme, habillée de noir*» ; puis il entendit le bruit «*d'un corps qui s'abat sur l'eau*» et «*un cri plusieurs fois répété, qui descendait lui aussi le fleuve, puis s'éteignit brusquement*» ; mais, comme paralysé par «*une faiblesse irrésistible*», il n'avait pas esquissé un geste pour la retenir («*Je voulus courir et je ne bougeai pas. Je tremblais, je crois, de froid et de saisissement. Je me disais qu'il fallait faire vite et je sentais une faiblesse irrésistible envahir mon*

corps.)). Pensant : «*Trop tard, trop loin...*», il avait poursuivi sa route, et était rentré chez lui sans prévenir personne.

Le lendemain, ils sont à l'île de Marken, dont le pittoresque ne retient guère l'attention de Clamence, qui préfère le Zuyderzee, «*le plus beau des paysages négatifs*», et préfère surtout continuer sa confession. Il raconte que, un jour, «*la pensée de la mort fit irruption dans [sa] vie quotidienne*» avec cette «*crainte*» : «*on ne pouvait mourir sans avoir avoué tous ses mensonges*». Renonçant donc au suicide, il décida plutôt de casser l'image d'honnête homme qu'on avait de lui, de troubler l'opinion par des propos désobligeants, que ce soit lors de ses plaidoiries ou à l'occasion de mondanités, de dévoiler «*la duplicité profonde de la créature*», de se «*jeter dans la dérision générale*», en «*dénonçant l'oppression que les opprimés faisaient peser sur les honnêtes gens*», en dépréciant l'obligatoire usage de la justice humaine à travers «*une "Ode à la police" et une "Apothéose du couperet"*» ; en s'obligeant à «*visiter régulièrement les cafés spécialisés où se réunissaient nos humanistes professionnels*». Puis il essaya de rechercher l'amour des autres, mais ne fit que se heurter à des jugements péremptores, que subir les inimitiés des uns et les moqueries des autres.

Sur le bateau qui ramène les deux hommes à Amsterdam, Clamence évoque avec nostalgie la beauté et la pureté de la Grèce, mais indique aussi que, ayant compris qu'il ne lui servait à rien de courir «*les mers et les fleuves*» pour essayer d'étouffer le cri qu'il avait entendu, car celui-ci l'attendait où qu'il aille chercher l'oubli, s'était fixé dans cette ville. Puis, tandis qu'ils marchent vers sa maison, il revient à son récit. Cherchant à se préserver du souvenir du rire, il avait essayé de trouver l'amour, mais ce fut en vain. «*Découragé par l'inutilité de [ses] efforts, [il avait décidé] de quitter la société des hommes*», de se réfugier «*auprès des femmes*», pour jouer la comédie de l'amour, contracter «*des liaisons simultanées*». Mais il en vint à concevoir «*une telle horreur de l'amour*» qu'il opta pour la «*chasteté*», puis pour «*la débauche*» et l'alcool, avant d'être arrêté par son «*foie [...] et une fatigue si terrible qu'elle ne [l']a pas encore quitté.*» De plus, dans ses plaidoiries, il se permit des «*provocations de langage*». Or, ayant, au cours d'un voyage, aperçu «*un point noir sur l'Océan*», et ayant «*pensé à un noyé*», il comprit qu'il n'était «*pas guéri*» ; qu'il lui «*fallait vivre dans le malconfort*», avant d'admettre sa culpabilité, et d'affirmer que tous les êtres humains sont coupables. Pour lui, le Christ lui-même a donné l'exemple en mourant sur la croix pour une faute, «*le massacre des enfants de la Judée*», dont il se sentait obscurément coupable. Arrivé à sa porte, Clamence invite son interlocuteur à venir chez lui le lendemain pour qu'il lui révèle enfin ce qu'est un «*juge-pénitent*».

Le lendemain, Clamence reçoit son ami dans sa chambre, car il a de la fièvre, et est même alité. Reprenant son récit, il raconte comment, pendant la guerre, alors qu'il était prisonnier «*dans un camp où l'on souffrait de soif et de dénuement plus que de mauvais traitements*», il avait «*bu l'eau d'un camarade agonisant*», et l'avait ainsi laissé mourir. Puis il fait voir à son visiteur un tableau qui est ce panneau, intitulé «*Les juges intègres*», qui faisait partie d'un retable de Van Eyck, et qui avait été volé, «*en 1934, à Gand, dans la cathédrale Saint-Bavon*», qui avait figuré au mur de «*Mexico-City*» puis lui avait été vendu ; comme le recherchent toutes les polices du monde, il déclare espérer que ce recel lui vaudra un jour d'être arrêté. Enfin, il explique en quoi consiste «*la difficile profession de juge-pénitent*» qu'il s'est donnée ; en fait, il lui faut d'abord être «*pénitent pour pouvoir finir en juge*», il lui faut confesser aux autres les fautes qu'il a commises pour les amener à confesser les leurs ; pour cela, il «*fabrique un portrait qui est celui de tous et de personne*», qu'il présente comme étant le sien, avant de le retourner pour en faire «*un miroir*» où son interlocuteur peut se reconnaître et s'accuser à son tour. Et il se dit assuré que ne manquera pas de le faire son interlocuteur qui lui a, semble-t-il, révélé qu'il est lui-même un avocat parisien ; aussi l'incite-t-il : «*Racontez-moi, je vous prie, ce qui vous est arrivé un soir sur les quais de la Seine et comment vous avez réussi à ne jamais risquer votre vie.*» Cependant, revenant à son propre cas, s'il évoque la possibilité d'«*une seconde fois*» qui leur offrirait «*la chance de [se] sauver tous les deux*», la jeune noyée et lui, il repousse cette idée : «*Il est trop tard, maintenant, il sera toujours trop tard*», et il ajoute : «*Heureusement !*».

ANALYSE

(la pagination indiquée est celle de l'édition originale)

La genèse de l'œuvre

On peut la faire remonter très loin puisque Camus s'était, en 1936, pour sa thèse de philosophie, intéressé à saint Augustin qui avait écrit des "*Confessions*" (377) où il avait raconté son enfance et son adolescence soumise aux tourments de la chair, son ambition, sa conversion au christianisme, tout cela dans l'intention de convaincre ses lecteurs de la puissance de Dieu, son projet apologétique n'excluant pas une certaine complaisance vis-à-vis de lui-même.

Camus put aussi penser aux "*Confessions*" de Rousseau, qui répéta : «J'ai promis de me peindre tel que je suis», de «rendre mon âme transparente aux yeux du lecteur» ; qui craignit «de ne pas tout dire et de taire des vérités.»

On peut avancer qu'il fut incité à se consacrer à sa propre confession (mot qui revient : pages 140, 161, 163, 164, 168) pour différentes raisons.

D'abord, encore déçu par la polémique suscitée par la publication de "*L'homme révolté*", qui l'avait séparé de ses amis de gauche, de Sartre et de son «clan», il éprouvait le besoin d'exorciser la période difficile qui s'était alors ouverte pour lui, de liquider les conflits dans lesquels il avait été engagé depuis dix ans.

D'autre part, comme il jouissait depuis quelques années, fût-ce à son corps défendant, d'une grande renommée de «belle âme», de «saint laïque», de défenseur d'une haute exigence morale, de professeur de vertu, de maître à penser dont on attendait qu'il éclaire le chemin, qu'il permette de voir clair dans les rapports avec les autres, avec la société, qu'il apprenne comment travailler à un avenir commun, qu'il aide chacun à se construire, il était exaspéré de ce portrait idéal. Et cela d'autant plus que sa vie personnelle, sa vie sexuelle, connaissaient bien des méandres sinon des abîmes. En effet, bien que marié, il multipliait les conquêtes féminines, était lui-même cet «*humaniste adultère*», qui a même des «*liaisons simultanées*» qu'évoque Clamence (page 77). Il avait cru pouvoir s'accommoder de cette mauvaise conduite. Cependant, il avait déjà écrit dans ses "*Carnets*" : «*L'adultère est en état d'accusation devant celui ou celle qu'il a trahi. Mais il n'y a pas de sentence, ou plutôt la sentence, insupportable, est d'être éternellement accusé.*» - «*L'obligation de cacher une partie de sa vie lui donnait les airs de la vertu*». Surtout, son donjuanisme impénitent faisait souffrir son épouse, Francine, qui pouvait lui reprocher de dénoncer les faiblesses des autres sans se soucier des siennes ; quand Camus lui proposa une relation frère/soeur leur permettant une liberté sexuelle totale, elle s'effondra mentalement : atteinte de neurasthénie, elle connut une grave dépression qui l'aurait plusieurs fois conduite au bord du suicide ; on peut donc voir en elle la noyée que Clamence n'a pas sauvée. Après la publication de "*La chute*", elle lui aurait dit : «Tu me devais ce livre», ce à quoi il n'avait pu qu'admettre que c'était vrai.

Ce fut donc alors qu'il était en proie à un cuisant sentiment de culpabilité, à un désarroi profond, qu'il décida de faire vraiment découvrir à ses lecteurs sa face saturnienne, en inventant le personnage cynique de Jean-Baptiste Clamence, véritable figure de cauchemar.

Lui qui avait donné une préface à une édition des "*Maximes et anecdotes*" de Chamfort où il l'avait décrit comme «*un héros absurde*», comme «*le moraliste de la révolte*» dont l'œuvre est «*le récit d'une négation de tout qui finit par s'étendre à la négation de soi, une course vers l'absolu qui s'achève dans la rage du néant*», voulut écrire ce «*roman de la négation*» dont il avait pourtant indiqué qu'il ne pouvait être écrit.

* * *

Il semble que Camus ait pu aussi s'inspirer de plusieurs œuvres :

-Le roman de Dostoïevski, "Les carnets du sous-sol" (1864) : monologue marqué par la fièvre accusatrice où le narrateur, qui se diagnostique comme un homme souffrant d'«excès de conscience», a honte de sa position inférieure tout en s'amusant à l'autodérision, ne craignant pas de dévoiler ses tares, la faillite de ses valeurs morales (Camus a, dans ses "*Carnets III*", cité ce passage du livre : «Après mon succès des débuts [...] on m'a créé une renommée douteuse, et je ne sais jusqu'à quand durera cet enfer.»), tout en aimant se croire supérieur intellectuellement, tout en se rêvant puissant et dominateur, non sans réclamer la reconnaissance de ses pairs ; comme c'est en vain, il trouve une compensation en se livrant à la débauche.

-Le roman de Jean Lorrain, "Monsieur de Bougreton" (1897) : À Amsterdam, deux jeunes Français déambulent dans les rues, sans s'intéresser aux musées et autres lieux touristiques car ils connaissent déjà la ville. Intrigués par le nom "*Café Manchester*", ils se retrouvent dans un bordel où les femmes sont laides mais gentilles : dans ce «paisible et familial intérieur hollandais», elles boivent bière et genièvre à un rythme accéléré. Or voilà qu'y entre monsieur de Bougreton, un compatriote âgé, visiblement dans la gêne, et «ce cadavre peint, corseté, maquillé et cravaté» apprend aux deux jeunes Français qu'il est un gentilhomme normand qui, dans le sillage d'un ami qui était un aristocrate de haut rang obligé de s'enfuir à cause d'un duel, il était venu dans cette ville, et y était resté. Il se charge de leur montrer la ville sous un jour qu'ils ne soupçonnaient pas. Les trimbalant de ci de là, tout en leur servant un ininterrompu babillage constitué des élucubrations les plus inattendues qui soient, tout en leur racontant quelques épisodes de son existence, ses souvenirs de conquêtes féminines, de plaisirs et d'amitiés aristocratiques, il les fait passer sans s'arrêter devant les chefs-d'œuvre du "Rijksmuseum" avant de les faire descendre dans les caves où sont conservés des costumes. Pour le déjeuner, il les emmène manger des crustacés frais dans une taverne de marins. Il leur conte l'histoire de la chaste Barbara, qui fut assassinée, ou plus précisément mangée, par son domestique, et il reconnaît les pupilles de cette dernière dans les yeux d'un caniche à Monnickendam. Ils font une brève visite au "Musée Fodor". La rue Zeedijk est également mentionnée, tout comme les villes de Zaandam et de Haarlem. Et voilà que Bougreton disparaît au coin d'une rue pluvieuse, tout aussi soudainement qu'il était apparu. Mais les deux jeunes Français le revoient encore une dernière fois, sur le podium d'une taverne de marins, un violon sous le menton.

On remarque que le monologue envahit quasiment tout le roman ; c'est à peine si les voyageurs y placent une phrase. Le flux verbal de l'énergumène et l'originalité de ses propos installent une rapide dépendance. Le personnage est extravagant, décadent, coloré, scandaleux, cynique, épuisant mais triste également. La ville est décrite comme glauque et sale, tandis que «le Hollandais est plutôt laid et la Hollandaise lui ressemble.»

-Le roman d'Emmanuel Bove, "Le pressentiment" (1931) : Charles Benesteau est un avocat de la bonne bourgeoisie parisienne, qui, pour une raison que personne ne comprend, quitte sa femme, son fils, les us et coutumes de son milieu d'origine, les oripeaux de la vie sociale, les salons bourgeois, le conformisme épuisant, pour s'enfermer dans un exil intérieur, essayer d'avoir un autre point de vue sur le monde, vivre d'une manière chétive dans un petit appartement d'un immeuble anonyme d'un quartier populaire, où il est libre, où il observe les autres et lui-même avec une distance à la fois douce et anxieuse, attendant confusément quelque chose : écrire peut-être, se perdre, pourquoi pas, avant de mourir de tuberculose.

-Le roman de Julien Green, "Épaves" (1932) : À Paris, dans les années vingt, Philippe Cléry est un bourgeois d'une trentaine d'années, beau, riche et oisif. Marié à Henriette, qu'il cessa bientôt d'aimer, il trouve auprès d'Éliane, sa belle-sœur secrètement éprise de lui, une oreille attentive à ses préoccupations les plus futiles. Confinés dans leur élégant appartement au cœur de la ville, le trio mène cette vie aisée et monotone qui est, chez une certaine bourgeoisie, la forme polie du désenchantement. Mais, un jour, alors que Philippe fait, près de chez lui, sur le quai en bas du Trocadéro, une promenade digestive nocturne, il est témoin d'une dispute entre un homme du peuple

ivre et sa femme ; du haut du quai, il suit l'homme et la femme qui longent la Seine, jusqu'au viaduc de Passy ; sous la lumière d'un bec de gaz, il aperçoit le visage de la femme, déformé par la haine et la peur ; craignant que l'homme ne la jette à l'eau, comme elle aperçoit Philippe, elle l'appelle à son secours ; il a une hésitation, mais se garde bien d'intervenir, et continue son chemin. Se sachant désormais lâche, il peut se mépriser. Cependant, cette révélation ne l'émeut qu'un moment ; déjà son indifférence foncière a raison d'une épreuve morale bien au-dessus de ses forces. Il lui suffit de détourner les yeux de sa propre faiblesse et de l'abîme qu'elle lui a laissé entrevoir, de continuer à respecter scrupuleusement ses habitudes, en n'étant que le spectateur impassible de sa vie manquée. C'est la même froideur obstinée qui l'empêche de réagir lorsqu'il apprend l'infidélité d'Henriette ; qui l'empêche de répondre à l'amour que lui porte Éliane. Et voilà qu'il trouve quelque satisfaction dans l'affection innocente que lui porte son jeune fils. Or une noyée est découverte dans la Seine, au pont de Saint-Cloud. Philippe, qui se demande si c'est la femme qui criait au secours, est alors en proie à un grand trouble dont se rend compte Éliane ; devant la preuve de son indignité morale, elle se sent en droit de lui imposer la révélation de son désir désormais purement physique. À la fin, revenu sur les bords de la Seine, il songe à s'y jeter ; mais le courage lui manque, une fois encore ; il se contente d'y tremper une main, puis continue sa promenade avec son fils, semblant donc condamné à une perpétuité d'ennui.

Julien Green a défini cette histoire d'une crise morale avortée comme «un roman immobile». En effet, cette action sans intrigue véritable, qui s'étend sur quelques semaines, est caractérisée par sa lenteur, sa neutralité, au long de pages dont certaines sont quelque peu inutiles car consacrées à des digressions qui se révèlent sans intérêt, ce piétinement du récit, qui avait été déjà perceptible dans des œuvres précédentes de l'auteur, pouvant toutefois être considéré comme un acte de liberté qu'il prit à l'égard des formes traditionnelles du roman. Celui-ci offre un tableau de Paris ; mais c'est surtout la Seine qui joue un rôle majeur : à la fois majestueuse et sinistre, elle accompagne, tout au long du livre, les pas et les battements de cœur de Philippe. Ce bourgeois qui «apportait cet air mi-sceptique, mi-sagace où se reconnaît la bonne éducation» est un autre de ces personnages de Green qui sont des êtres de fuite, à la recherche d'eux-mêmes ; il pressent l'existence de «ce moi étrange presque inconnu à lui-même» ; il porte dans sa conscience le poids écrasant de sa culpabilité, de «ce grand fardeau qu'il se sentait au cœur» («Une femme appelait au secours et je me suis sauvé.» - «Sa nature avait commandé de fuir et il avait fui.» - «À aucun moment il n'avait eu cet élan de pitié qui porte un être vers un autre, et, si son cœur battait si fort, à cette minute, la détresse de cette femme n'en était pas la cause, mais bien l'incertitude où il se trouvait lui-même.»), mais aussi de sa timidité, de son retrait, de «ce perpétuel recul devant lui-même», de sa peur de vivre, de sa résignation sous le poids accablant d'une existence pourtant vide de toute activité, de sa veulerie, de son indifférence, de sa lâcheté («Ainsi c'était cela, la terreur, c'était cette voix, cette façon de crisper les poings comme pour se retenir à quelque chose, ces battements horribles dans la gorge.»), en un mot d'une nullité qui ne lui fait accorder de souci véritable qu'à son aspect physique («cet être épris de lui-même» admire sans cesse son visage, mesure «chaque mois son tour de biceps ou de poitrine»). On peut considérer que le tableau de l'existence de ce fantôme aspiré par le vide (même s'il vit à Paris, son univers n'en est pas moins resserré, vide et creux) est un des plus violents réquisitoires qu'on ait écrits contre une société bourgeoise à laquelle des conventions donnent du prestige, mais qui est, en fait, soumise à l'égoïsme, à l'hypocrisie, à la mesquinerie, à l'ennui.

-Le roman de Jean Bloch-Michel (un ancien de "Combat", le journal dont Camus fut rédacteur en chef), "Le témoin" (1948) : Uniquement occupé de lui-même et de ce qu'il juge digne de l'intéresser, le narrateur, un jeune professeur, ferme obstinément yeux et oreilles devant le reste du monde. Au cours de vacances passées sur la Côte d'Azur en compagnie de son frère, Michel, pour qui il éprouve une profonde affection, et de deux jeunes filles, Hélène et Claude, il tombe amoureux de celle-ci qu'il croit aimée de Michel. Un jour, un accident de pêche précipite les deux frères à la mer ; Michel se noie ; son frère ne pouvait sans doute pas le sauver, mais il a sauvé sa propre vie avec un peu trop de hâte. Dès lors, il perd le repos de l'âme, se considère comme un lâche, et ne trouve de consolation et de paix que dans l'amour de Claude qu'il épouse. La guerre éclate, et vient l'occupation allemande. Fidèle à son caractère, à son goût égoïste de la solitude, le héros continue de vivre pour lui-même et

pour son propre bonheur, sans voir la honte des exactions exercées par l'ennemi. Claude, cependant, à son insu, participe à la Résistance ; elle est arrêtée, et il assiste de loin à son arrestation, sans faire davantage pour elle qu'il n'avait fait jadis pour Michel ; elle meurt en déportation, et il reste seul, conscient d'avoir bâti sa vie sur la peur et le refus du risque, seul au milieu de ses propres ruines, témoin lucide et impitoyable de son propre néant ; dans l'avant-propos, il se justifie ainsi auprès d'un interlocuteur : «Il se trouve également que je ne veux plus de votre estime. En vous montrant que je ne la mérite pas... », etc.

On peut aussi déceler dans *"La chute"* une influence de Baudelaire. Du fait d'abord et surtout de la même tension que dans *"Les fleurs du mal"* entre le satanisme et «l'idéalité». D'autre part, à voir la façon dont Camus parle du rire sur le pont des Arts qui révèle la lâcheté de Clémence, on peut penser qu'il se souvenait de l'essai de Baudelaire, *"L'essence du rire"* où celui-ci est présenté comme une manifestation de la chute de l'être humain, de son côté démoniaque, l'inverse de son désir d'ascèse. On peut constater aussi que le protagoniste, par son oscillation entre l'être et le paraître, par son souci de sa mise en scène face aux autres qui doivent être le miroir de ses actions, par sa conception de *"l'aristocratie"* qui *«ne s' imagine pas sans un peu de distance à l'égard de soi-même et de sa propre vie. On meurt s'il le faut, on rompt plutôt que de plier.»* (pages 89-90) incarne le dandy cher à Baudelaire. Enfin, on peut penser aussi que le poème en prose de Baudelaire, *"Assommons les pauvres"*, a pu avoir inspiré le cynisme cruel de Clémence. Mais, si Camus a choisi la Hollande, il n'a pas gardé la célébration de ce pays qu'on trouve dans le poème *"L'invitation au voyage"* : «Les soleils mouillés / De ces ciels brouillés», les «meubles luisants, / Polis par les ans», «Les plus rares fleurs / Mêlant leurs odeurs / Aux vagues senteurs de l'ambre / Les riches plafonds, / Les miroirs profonds, La splendeur orientale», «ces vaisseaux / Dont l'humeur est vagabonde», «Les soleils couchants», surtout pas l'idée que «Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté». Il se serait plutôt souvenu de l'ambiance de *"Spleen"* : «Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle / Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis»

* * *

Camus, alors qu'il adaptait pour le théâtre le roman de Faulkner, *"Requiem pour une nonne"*, et le roman de Dostoïevski, *"Les possédés"*, deux œuvres où les thèmes de l'aveu, de la mémoire du crime, de la culpabilité et, pour finir, de la douleur, occupent une place centrale, entreprit d'écrire un texte qui devait d'abord n'être qu'une nouvelle. Dans une interview publiée dans *"Le monde"*, le 31 août 1956, il indiqua : *«Ce n'était à l'origine qu'une longue nouvelle destinée à paraître dans un recueil qui aura pour titre "L'exil et le royaume". Mais je me suis laissé emporter par mon propos : broser un portrait, celui d'un petit prophète comme il y en a tant aujourd'hui. Ils n'annoncent rien du tout et ne trouvent pas mieux à faire que d'accuser les autres en s'accusant eux-mêmes.»* *"La chute"* aurait d'ailleurs été la première du recueil.

En fait, le texte s'intitulait alors *"Le Jugement dernier"*. Camus lui avait donné comme épigraphe une phrase de Socrate : «Jeune Athénien, la vanité transpire par tous tes pores». On apprenait à la fin que l'interlocuteur de Clémence était un policier enquêtant sur le vol d'un tableau. À la dernière page, apparaissait l'unique lueur d'optimisme de tout le livre : *«Nous attendons seulement qu'avant de mourir, les autres, une fois pour toutes, nous pardonnent.»*

Peu à peu, en quelques semaines, le texte se développa à un point tel qu'il finit par prendre les dimensions d'un roman. Il fut encore successivement intitulé *"L'ordre du jour"* (dans cette version se trouvait la dernière phrase que Camus supprima ensuite pour ne la réintroduire que dans le manuscrit livré à l'éditeur), *"Le bon apôtre"*, *"Un héros de notre temps"* (reprise du titre du roman de Lermontov ; d'où cette épigraphe qui lui fut empruntée : *«"Un héros de notre temps" est effectivement un portrait, mais ce n'est pas celui d'un homme. C'est l'assemblage des défauts de notre génération dans toute la plénitude de leur développement.»*), *"Le pilori"*, *"Le cri"* (titre approprié mais qui aurait été éliminé en raison de l'annonce d'un film d'Antonioni le portant aussi), avant que soit choisi le titre définitif qui aurait été suggéré par Roger Martin du Gard.

Les 4, 5 et 6 octobre 1954, Camus fit un voyage aux Pays-Bas, son unique séjour dans ce pays qui allait servir de cadre à son roman ; il demeura deux jours à Amsterdam. Il avait pris des notes qu'il utilisa.

En décembre 1954, parlant de la revue de Sartre et des existentialistes, il écrivit dans ses "Carnets" : «*Temps modernes. Ils admettent le péché et refusent la grâce. Leur seule excuse est dans la "terrible époque". Quelque chose en eux, pour finir, aspire à la servitude.*» - «*Existentialisme. Quand ils s'accusent on peut être sûr que c'est presque toujours pour accabler les autres. Des juges pénitents*». Voilà qui annonçait directement "La chute", et confirmait sa volonté d'y répondre aussi aux attaques de ses anciens amis. On lit encore : «*Thème du jugement et de l'exil*».

Il évoqua l'anecdote du panneau volé de Van Eyck qu'il allait utiliser dans son roman.

À la mi-mars 1956, il acheva la rédaction du texte qu'il publia le 16 mai de la même année.

L'intérêt de l'action

Ce roman de 170 pages est un long monologue, Camus ayant repris une technique qu'il avait déjà utilisée, quatorze ans plus tôt, dans "L'étranger", à la différence que, ici, le personnage s'adresse à un interlocuteur. Le choix de cette focalisation implique que le lecteur ne dispose d'aucune information extérieure, et se trouve enfermé dans un point de vue unique, ce qui a pour conséquence que le roman donne le vertige car on y est, d'un bout à l'autre, prisonnier de la parole de Clamence, sans savoir s'il raconte vraiment son passé ou s'il ne mystifie pas son interlocuteur. D'ailleurs, quelle preuve avons-nous qu'il s'adresse à quelqu'un? On ne trahirait ni la lettre ni l'esprit du récit si on supposait que, enfermé dans sa solitude (ne se plaint-il pas : «*Ah ! mon ami, savez-vous ce qu'est la créature solitaire, errant dans les grandes villes*» [page 137]?), il se contenterait d'imaginer le discours qu'il tiendrait s'il croisait un compagnon de fortune qui lui servirait de miroir.

Camus indiqua : «*J'ai utilisé une technique de théâtre (le monologue dramatique et le dialogue implicite) pour décrire un comédien tragique. J'ai adapté la forme au fond, voilà tout.*» ("Essais critiques"). En effet, son texte porte les marques les plus évidentes de l'oralité : discours direct, interrogations, interpellations d'un interlocuteur dont, à aucun moment, les paroles ne sont transmises, se devinant seulement par leurs reprises ou par les réponses qui leur sont données.

Dès la première rencontre, Clamence s'empare d'autorité de la parole, et la monopolise pour, avec une aisance étourdissante, en déployant son ironie et ses sarcasmes dispensés comme pour amuser la galerie, dérouler un discours qui, même s'il semble paré des charmes de l'improvisation et de la confiance spontanée, est orienté et s'autoalimente. Il prend son interlocuteur aux pièges d'un langage parfaitement maîtrisé, dont il joue avec talent ; il l'intrigue par des questions dont il suspend la réponse, par des annonces de révélations savamment retardées ou distillées ; il l'entraîne à écouter, rencontre après rencontre. C'est une performance tout à fait plausible de la part d'un ancien avocat.

Camus a pu parler de «dialogue implicite», et on peut proposer le mot «pseudo-dialogue», parce que, si, à aucun moment, ne sont transmises les paroles de cet interlocuteur, s'il garde un «*courtois silence*» (page 76), si Clamence répond à ses questions et à ses objections avant même qu'elles aient été formulées dans l'esprit du lecteur, sa présence, dès les premières lignes, est suggérée en creux, se fait sentir par le biais d'allusions à ses interrogations, à ses réactions (brefs acquiescements ou protestations), par ses réponses qui sont supposées ou reprises, par l'écho de propos qu'il tiendrait et que Clamence donne à deviner en les reprenant, en les répétant de façon purement rhétorique. On peut suivre ces interactions au fil du texte :

-Page 8, on lit : «*Mais je me retire, Monsieur, heureux de vous avoir obligé. Je vous remercie et j'accepterais si j'étais sûr de ne pas jouer les fâcheux. Vous êtes trop bon. J'installerai donc mon verre auprès du vôtre.*» Pour comprendre le lien entre la première phrase et la seconde, il faut remplir les «blancs» du texte, supposer que l'interlocuteur a proposé à son (trop) aimable «*interprète*» bienveillant de venir s'asseoir à sa table. «*Asseyez-vous donc, je vous prie.*» : telle devrait être à peu près la phrase prononcée par l'homme courtoisement aidé par Clamence, phrase qui n'est pas produite.

-Page 10, Clamence disant : «*Belle ville, n'est-ce pas?*» puis «*Fascinante? Voilà un adjectif que je n'ai pas entendu depuis longtemps.*», il faut comprendre que c'est donc son interlocuteur qui a prononcé ce mot.

-Page 11, Clamence ayant estimé la population de Paris à «*quatre millions de silhouettes*», s'il rectifie : «*Près de cinq millions, au dernier recensement*», c'est que son interlocuteur lui a glissé ce chiffre.

-Page 14, le dialogue est reproduit dans cette suite : «*Possédez-vous des richesses? Quelques-unes? Bon. Les avez-vous partagées avec les pauvres? Non.*»

-Page 20 : alors que Clamence évoque «*les cercles de l'enfer*», «*le dernier cercle. Le cercle des...*», il est interrompu par l'interlocuteur qui a dû tenir à montrer qu'il connaît «*La divine comédie*» de Dante, et qu'il se souvient que ce dernier cercle est celui des traîtres, ce qui entraîne cet étonnement : «*Ah ! Vous savez cela? Diable, vous devenez difficile à classer.*»

-Page 38, Clamence ayant osé dire à cet homme à peine rencontré : «*J'ai besoin de votre sympathie*», a vu sur son visage une réaction qui lui fait dire : «*Je vois que cette déclaration vous étonne.*»

-Page 39, le propos de Clamence : «*Comment? Quel soir? J'y viendrai, soyez patient avec moi.*» est un écho un peu tardif de la mention faite plus haut du «*soir où vous décidez de vous suicider*».

-Pages 39-40, Clamence évoquant le cas d'un homme «*qui couchait tous les soirs sur le sol de sa chambre pour ne pas jouir d'un confort qu'on avait retiré à celui qu'il aimait*», son interlocuteur a dû lui demander s'il en serait capable, ce qui lui fait répéter : «*Si j'en suis capable moi-même?*» et ajouter : «*Écoutez, je voudrais l'être, je le serai.*»

-Page 53, Clamence évoquant Java, l'interlocuteur a dû marquer son étonnement ; aussi lui dit-il : «*Oui, j'y suis allé dans ma jeunesse.*»

-Page 67 : Clamence affirmant avoir eu du «*charme*», son interlocuteur a dû montrer son étonnement ; d'où cette réaction : «*Cela vous surprend? Allons, ne le niez pas. Avec la tête qui m'est venue, c'est bien naturel. Hélas ! après un certain âge, tout homme est responsable de son visage.*»

-Page 86, l'interlocuteur a dit ce que répète Clamence : «*Le ciel vit? Vous avez raison, cher ami.*»

-Page 98, l'interlocuteur a prononcé le mot «*patience*» qui est donc repris par Clamence : «*De la patience? Vous avez raison, sans doute.*»

-Page 112, Clamence se réjouit de l'attention que lui porte l'autre : «*Non, je vous intéresse? Vous êtes bien honnête.*»

-Page 114, comme est posée la question : «*À propos, connaissez-vous la Grèce?*», nous sont donnés la réponse : «*Non*», et le commentaire : «*Tant mieux !*»

-Page 128, Clamence indiquant : «*Vous parliez du jugement dernier.*» (page 128), son interlocuteur aurait alors fait son intervention la plus importante.

-Page 149, Clamence, montrant à l'interlocuteur le tableau «*Les juges intègres*», s'étonne : «*Ne le reconnaissez-vous pas? [...] Vous ne sursautez pas? Votre culture aurait donc des trous?*»

-Page 150, comme son interlocuteur demande à Clamence pourquoi il n'a «*pas restitué le panneau*», il se fait dire : «*Ah ! ah ! vous avez le réflexe policier, vous !*» (page 150).

-Page 163, à l'invitation de se confesser qui lui est faite, l'interlocuteur a eu une réaction ainsi commentée : «*Ne riez pas !*»

-Pages 169-170, l'échange devient tout à fait prenant quoique invraisemblable quand l'interlocuteur, embarqué malgré lui dans cette odyssee de la mauvaise conscience, est sommé, à la fin, d'en continuer le périple : «*Ah ! je m'en doutais, voyez-vous. Cette étrange affection que je sentais pour vous avait donc du sens. Vous exercez à Paris la belle profession d'avocat ! Je savais bien que nous étions de la même race. Ne sommes-nous pas tous semblables, parlant sans trêve et à personne, confrontés toujours aux mêmes questions bien que nous connaissions d'avance les réponses? Alors, racontez-moi, je vous prie, ce qui vous est arrivé un soir sur les quais de la Seine et comment vous avez réussi à ne jamais risquer votre vie. Prononcez vous-même les mots qui, depuis des années, n'ont cessé de retentir dans mes nuits.*»

On remarque que, au cours de la relation entre les deux personnages, deux mouvements s'opposent : -D'une part, dans la façon de désigner son interlocuteur, Clamence passe de la politesse la plus conventionnelle à un ton de plus en plus intime : «*mon cher compatriote*» (pages 57, 61, 66, 74, 76,

77, 80), «*cher ami*» (pages 85, 86, 87, 89, 91, 97, 98, 118, 120, 123, 135, 157), «*mon cher*» (pages 127, 128-129, 129, 154), «*cher*» (pages 113, 114, 132 148, 162), «*très cher*» (pages 135, 153, 158, 165), «*cher maître*» (page 170).

-D'autre part, Clamence interpelle l'interlocuteur de plus en plus agressivement :

-«*Vous, mon cher compatriote, pensez un peu à ce que serait votre enseigne. Vous vous taisez? Allons, vous me répondrez plus tard.*» (page 57).

-«*Songez pourtant à votre vie, mon cher compatriote ! Creusez votre mémoire, peut-être y trouverez-vous quelque histoire semblable que vous me conterez plus tard.*» (page 76).

- «*La honte, dites-moi, mon cher compatriote, ne brûle-t-elle pas un peu?*» (page 80).

- «*Leur gêne un peu réticente [celle des «auditeurs» de Clamence], assez semblable à celle que vous montrez - non, ne protestez pas*» (page 111).

- «*Je vois à votre air que je passe bien vite, selon vous, sur ces détails qui ont du sens. Eh bien, disons que, vous ayant jugé sur votre vraie valeur, je les passe vite pour que vous les remarquiez mieux.*» (page 143).

Le changement d'attitude est caractérisé par la différence entre l'admiration pour la connaissance de «*La divine comédie*» et l'ignorance, en fait plus justifiable, de ce que sont «*Les juges intègres*».

Le malheureux touriste français doit donc regretter de s'être aventuré dans ce bar louche, d'être tombé dans la toile de cette araignée venimeuse qu'est Clamence. Il peut amèrement méditer ce que celui-ci dit de l'amitié : «*Elle est longue et dure à obtenir, mais, quand on l'a, plus moyen de s'en débarrasser, il faut faire face.*» (page 38).

Comme Camus a, dans un disque qui constitue un véritable document, lu le début de son texte, on peut constater que, avec ce monologue non destiné à la scène, il a en fait écrit là son meilleur texte de théâtre.

* * *

Le texte, étant découpé en six parties non numérotées, et s'étendant sur cinq jours successifs, semble donc se dérouler selon une chronologie simplement linéaire, et être réglé sur le temps de parole de Clamence, qui, s'il est, la première fois, interrompu par la volonté de partir de l'interlocuteur (page 15), impose ensuite le déroulement de son discours :

-Vers la fin de la partie 2, il suppose : «*Je vous reverrai demain, sans doute.*» (page 48).

-Il en est de même à la fin de la partie 3 : «*Demain? Oui, comme vous voudrez. Je vous mènerai à l'île de Marken, vous verrez le Zuyderzee.*» (page 83).

-Ce voyage aller-retour à l'île de Marken occupe les parties 4 et 5. La partie 4 se termine sur cette annonce : «*Avant de m'expliquer sur les juges-pénitents, j'ai à vous parler de la débauche et du malconfort.*» (page 112), et la partie 5 voit aussitôt la reprise du sujet : «*J'étais resté, je crois, sur le chemin du malconfort.*» (page 115). À l'arrivée du bateau à Amsterdam, Clamence fait cette autre invitation qui est, elle, plutôt un commandement : «*Mais restez encore, je vous prie, et accompagnez-moi. Je n'en ai pas fini, il faut continuer.*» (page 129) ; enfin, la partie se termine sur une précipitation : «*Oui, oui, je vous dirai demain en quoi consiste ce beau métier. Vous partez après-demain, nous sommes donc pressés.*» (page 136).

En fait, si la succession des jours rythme sans surprises le calendrier des rencontres, le monologue est sinueux car est complexe l'ordre temporel adopté par Clamence pour raconter sa vie passée, pour faire l'aveu de divers crimes dans un ordre qui n'est pas chronologique :

-Il parle d'abord de l'épisode du rire entendu sur le pont des Arts, rire qui est pourtant «*un bon rire, naturel, presque amical, qui remettait les choses en place*» (page 47) mais a quelque chose de surnaturel, de quelque peu fantastique (un rire «*venu de nulle part, sinon des eaux*» [page 47]), comme si Clamence était poursuivi par le fantôme de la femme qu'il n'a pas secourue.

-Ce n'est qu'ensuite qu'il fait l'aveu plus difficile de la lâcheté commise, un soir, sur le pont Royal, alors que le premier est la conséquence de la seconde. Il avait vu «*une mince jeune femme habillée de noir*» (page 81) se jeter dans la Seine, et, comme paralysé par «*une faiblesse irrésistible*», il n'avait rien fait pour la sauver. On se rend compte alors que le bruit du «*corps qui s'abat sur l'eau*»

(page 82) et le cri répété (appel auquel il n'a pas répondu) de la jeune femme séparent sa vie entre un avant et un après «*la chute*». Ce fut alors que la conscience de sa véritable nature s'imposa à lui, que sa vie devint moins facile. Cette scène originelle, qui se trouve «*au centre de [sa] mémoire*» (page 80), se trouve aussi au centre de son récit, en est même la charnière : en effet, les trois premiers chapitres racontent sa vie avant cet événement crucial, les trois derniers racontent sa métamorphose, après la faute, en «*juge-pénitent*». Tout le temps que dure l'excursion à l'île de Marken (parties 4 et 5), il fait l'inventaire de ce qui a changé, raconte la vie qui a suivi «*le soir où...*» (page 81) et revient sur sa vie antérieure, relit ses actions passées à la lumière de sa «*découverte essentielle*» (page 81). Cependant, il faut constater qu'il attire exagérément l'attention de son interlocuteur sur ce crime, qui n'est guère que celui de «non-assistance à personne en danger».

-Nous surprenant par la mention du «*temps où [il était] pape*» (page 139) puis d'«*aventures pontificales*» (page 141), dont il se demande s'il aura «*la force d'en parler*» (page 141), il nous apprend ensuite que, alors qu'il était prisonnier «*dans un camp où l'on souffrait de soif et de dénuement plus que de mauvais traitements*» (page 144), il avait «*bu l'eau d'un camarade agonisant*» (page 147) sous le soleil, crime qui est bien le plus grave, le plus inexpiable, qu'il ait commis, sur lequel toutefois il passe bien vite (tout comme Meursault, dans «*L'étranger*», le fait sur le meurtre), l'enfouissant dans un temps très lointain («*Il y a si longtemps de cela*» [page 141]).

On peut considérer que la confession de Clamence est circulaire comme le sont les canaux d'Amsterdam.

* * *

Le déroulement du texte est habile, longtemps inattendu, Clamence déclarant d'ailleurs que sa confession est «*passionnante*» (page 168).

On peut pourtant regretter que, si Camus fait dire à son personnage : «*Allons droit au but*» (page 89), il s'attarde à de multiples digressions (ce qu'il reconnaît d'ailleurs page 81) peut-être dues au désir de l'écrivain de faire passer le texte du format de la nouvelle à celui du roman. Ce sont, en particulier :

- les mentions que fait Clamence des crimes commis par les nazis, à Amsterdam (page 16), dans son «*petit village*» (page 16), dans les camps (pages 95, 128) ;
- le tableau comme pris sur le vif de la conduite de la veuve d'un concierge, de sa nouvelle vie avec un concubin «*faud*» (pages 42-43) ;
- l'anecdote de l'enterrement d'«*un vieux collaborateur de l'Ordre des avocats*» (pages 43-44) ;
- la narration de l'altercation entre Clamence conduisant sa voiture et un motocycliste (pages 61-62) ;
- les amples récits des relations sexuelles ;
- l'histoire du «*jeune Français*» prisonnier dans le camp de Tripoli, surnommé «*Duguesclin*» (pages 144-146) et les «*aventures pontificales*» (page 141) de Clamence.

Mais c'est en habile romancier que Camus fit tout concorder dans les deux épisodes des ponts sur la Seine :

-Celui du pont des Arts où retentit un rire qui pourrait avoir quelque chose de surnaturel mais est sans doute assez banal, peut-être celui d'un couple d'amoureux se promenant sur un quai de la Seine, rire que, cependant, Clamence entendit encore «*dans [son] dos [...] comme s'il descendait le fleuve [...] venu de nulle part, sinon des eaux*» (page 47).

-Celui du pont Royal où il entendit le bruit «*d'un corps qui s'abat sur l'eau*» et un cri «*qui descendait lui aussi le fleuve*» (page 82).

Si on a chaque fois la traversée du fleuve, sur des ponts différents mais proches l'un de l'autre, si, chaque fois quelqu'un est appuyé au parapet, Clamence ou une jeune fille, seuls quelques déplacements rendent la transposition vraisemblable, et plairaient d'ailleurs à un psychanalyste car on a : d'une part, l'automne, à son début ou à sa fin ; d'autre part, l'obscurité, à la nuit tombante ou une heure après minuit (Clamence était à Paris un noctambule, et l'est encore à Amsterdam).

Camus sut aussi faire délivrer au compte-gouttes, par Clamence, les détails de sa confession qui est prétendument totale mais pleine de détours, de retardements, avec le souci de retenir la révélation, le

souci de créer et de maintenir un suspense. S'offrant le plaisir d'une étonnante énigme policière, Camus fait mentionner par Clamence :

-D'abord «*ce rectangle vide qui marque la place d'un tableau décroché*» qui est «*un vrai chef-d'œuvre*» (page 9).

-Puis l'un de ses «clients» de «*Mexico-City*» qui est «*l'auteur du plus célèbre des vols de tableaux. Lequel? Je vous le dirai peut-être.*» (page 48).

-Page 105, il se réjouit à l'idée «*qu'[il est] seul à connaître ce que tout le monde cherche et qu'[il a] chez [lui] un objet qui fait courir en vain trois polices*».

-Page 149, il parle enfin du vol «*en 1934, à Gand, dans la cathédrale Saint-Bavon*» (page 149) d'«*un des panneaux du fameux retable de Van Eyck, "L'Agneau mystique"*» (plus exactement, «*L'adoration de l'agneau mystique*», l'animal représentant l'innocence de Jésus), le panneau inférieur, appelé «*Les juges intègres*», montrant ces hommes moralement irréprochables venant présenter leurs hommages à l'Agneau.

Or Camus exploite un événement véridique dont on ne sait quelle place il occupa dans la genèse du roman. En effet, ce panneau a été volé dans la nuit du 10 au 11 avril 1934 ; puis l'évêque de Gand reçut une demande de rançon d'un million de francs belges ; enfin, le 25 novembre 1934, Arsène Goedertier, agent de change à Wetteren et sacristain de la cathédrale, sur son lit de mort, déclara être l'auteur du vol, précisant qu'il était le seul à savoir où il avait caché le panneau, mais emportant avec lui ce secret dans sa tombe ; bien que plusieurs personnes aient affirmé savoir où il se trouvait, il n'a jamais été retrouvé, et on pense généralement qu'il a été détruit ; en 1945, il fut remplacé par une copie qui est offerte à l'admiration du public.

Camus a donc imaginé que le panneau a été acheté, à ce confessa de Clamence qui est qualifié d'«*ours brun*» (page 48), par le patron de «*Mexico-City*» qui l'avait placé «*sur le mur du fond*» (page 9) du bar, avant que ne le lui rachète Clamence. On comprend que le panneau représentant des «*juges intègres*» ait intéressé le «*juge-pénitent*», qui déclare : «*J'espère toujours, en effet, que mon interlocuteur sera policier et qu'il m'arrêtera pour le vol des "Juges intègres". Pour le reste, n'est-ce pas, personne ne peut m'arrêter. Mais quant à ce vol, il tombe sous le coup de la loi et j'ai tout arrangé pour me rendre complice ; je recèle ce tableau et le montre à qui veut le voir. Vous m'arrêteriez donc, ce serait un bon début. Peut-être s'occuperait-on ensuite du reste, on me décapiterait, par exemple, et je n'aurais plus peur de mourir, je serais sauvé. Au-dessus du peuple assemblé, vous élèveriez alors ma tête encore fraîche, pour qu'ils [sic] s'y reconnaissent et qu'à nouveau je les domine, exemplaire. Tout serait consommé, j'aurais achevé, ni vu ni connu, ma carrière de faux prophète qui crie dans le désert et refuse d'en sortir.*» (pages 168-169). Voilà donc le seul vrai délit, au sens pénal du mot, dont s'accuse Clamence, car aucune de ses autres fautes ne peut être prouvée, encore moins punie, puisqu'elles ne sont attestées que par lui, et qu'il glisse : «*Il est bien difficile de démêler le vrai du faux dans ce que je raconte.*» (page 139). Signalons que se voir guillotiné pour ce délit est un fantôme incohérent : dans l'Europe du vingtième siècle, on n'exécute pas les receleurs de tableaux !

-Le plus grand mystère est celui que recèle la fonction de «juge-pénitent». Au début, Clamence se contente de dire : «*Maintenant, je suis juge-pénitent*» (page 13). Même s'il ne lui a pas encore expliqué quelle est l'activité d'un «*juge-pénitent*», l'interlocuteur y est, à son insu, déjà soumis : «*Permettez-moi de vous poser deux questions et n'y répondez que si vous ne les jugez pas indiscrètes. Possédez-vous des richesses? Quelques-unes? Bon. Les avez-vous partagées avec les pauvres? Non.*» (page 14). Clamence répète : «*Je suis juge-pénitent*» (page 15). Il titille encore son interlocuteur : «*Qu'est-ce qu'un juge-pénitent? Ah ! je vous ai intrigué avec cette histoire.*» (page 23). Il glisse : «*Bien que je sois juge-pénitent*» (page 48). Il prétend : «*J'ai été obligé de me faire juge-pénitent*» (page 98). Il dit encore : «*J'annonce la loi. Bref, je suis juge-pénitent.*» mais retarde encore l'explication : «*Je vous dirai demain en quoi consiste ce beau métier.*» (page 136). Il se voit vraiment amené à la révélation : «*Je peux exercer la difficile profession de juge-pénitent où je me suis établi après tant de déboires et de contradictions, et dont il est temps, puisque vous partez, que je vous dise enfin ce qu'elle est.*» (page 151), révélation qui est pourtant encore retardée pendant toute une page pour ne survenir que page 153 !

-De façon très étonnante et intrigante, cet exilé qui a choisi une ville qui compte pas moins de 165 ponts déclare à son interlocuteur : *«Je vous quitte près de ce pont. Je ne passe jamais un pont, la nuit. C'est la conséquence d'un vœu. Supposez, après tout, que quelqu'un se jette à l'eau. De deux choses l'une, ou vous l'y suivez pour le repêcher et, dans la saison froide, vous risquez le pire ! Ou vous l'y abandonnez et les plongeurs rentrés laissent parfois d'étranges courbatures.»* (pages 20-21).

-Page 44, la curiosité de l'interlocuteur, dont, d'ailleurs, on ne sait trop sur quoi elle porte, fait dire à Clamence : *«Comment? J'y viens, ne craignez rien, j'y suis encore, du reste. Mais laissez-moi auparavant...»*.

-La révélation de la lâcheté commise sur le pont des Arts est interrompue par la mention de l'arrivée de Clamence chez lui ; à la question de l'interlocuteur sur le sort de cette femme, question qu'on peut supposer, il répond : *«Quoi? Cette femme? Ah, je ne sais pas, vraiment, je ne sais pas. Ni le lendemain, ni les jours qui suivirent, je n'ai lu les journaux.»* (page 82). Et cela clôt le chapitre.

-Est mystérieux encore le *«malconfort»*. Comme le bateau va quitter Marken, Clamence annonce : *«Avant de m'expliquer sur les juges-pénitents, j'ai à vous parler de la débauche et du malconfort»* (page 112) ; mais, de nouveau, cela clôt le chapitre. Au chapitre suivant, il mentionne bien le *«malconfort»*, mais ne fait encore que repousser la révélation : *«Oui, je vous dirai de quoi il s'agit.»* (page 115). Page 126, faisant cette confidence : *«Il fallait vivre dans le malconfort»*, il en vient enfin à expliquer qu'il s'agit d'une *«cellule de basse-fosse»* où, au Moyen Âge, *«on vous oubliait pour la vie [...] Elle n'était pas assez haute pour qu'on s'y tînt debout, mais pas assez large pour qu'on pût s'y coucher. Il fallait prendre le genre empêché, vivre en diagonale ; le sommeil était une chute, la veille un accroupissement. [...] Tous les jours, par l'immuable contrainte qui ankylosait son corps, le condamné apprenait qu'il était coupable et que l'innocence consiste à s'étirer joyeusement. Pouvez-vous imaginer dans cette cellule un habitué des cimes et des ponts supérieurs [ceux des bateaux de croisière]? Quoi? On pouvait vivre dans ces cellules et être innocent? Improbable, hautement improbable ! Ou sinon mon raisonnement se casserait le nez. Que l'innocence en soit réduite à vivre bossue, je me refuse à considérer une seule seconde cette hypothèse.»* (pages 126-127).

-Il évoque *«du paludisme»* que, dit-il, *«j'ai contracté du temps que j'étais pape»*, ajoutant : *«Non, je ne plaisante qu'à moitié»* (page 139) ; puis il relance l'intérêt de son interlocuteur : *«Vous êtes curieux de connaître mes aventures pontificales?»* (page 141) ; enfin, il nous apprend qu'il a été, par un catholique, désigné pour être *«le pape»*, c'est-à-dire le chef du camp de Tripoli.

-Par une subtile substitution, toutefois prévisible (le déroulement cesse alors d'être inattendu), l'interlocuteur se trouve soudain mis par Clamence dans la même situation que lui, devient son double, son alter ego, ce qui avait été suggéré dès la page 13 : *«Vous avez à peu près mon âge, l'œil renseigné des quadragénaires qui ont à peu près fait le tour des choses, vous êtes à peu près bien habillé, c'est-à-dire comme on l'est chez nous, et vous avez les mains lisses. Donc, un bourgeois, à peu près ! Mais un bourgeois raffiné !»*. Page 169, il lui assène : *«Vous exercez à Paris la belle profession d'avocat ! Je savais bien que nous étions de la même race [...] Racontez-moi, je vous prie, ce qui vous est arrivé un soir sur les quais de la Seine et comment vous avez réussi à ne jamais risquer votre vie.»* Comme ce tour de passe-passe est assez invraisemblable, on peut aussi penser que l'un et l'autre ne sont qu'une seule personne ; que, en fait, Clamence ne s'est confessé qu'à lui-même, ne fait d'ailleurs jamais que ça à *«Mexico-City»*, ce qui serait d'une cruauté extrême !

-Peu à peu, dans les dernières pages du roman, le ton monte et devient même d'une outrance presque insoutenable : *«Quelle ivresse de se sentir Dieu le Père et de distribuer des certificats définitifs de mauvaises mœurs. Je trône parmi mes vilains anges, à la cime du ciel hollandais, je regarde monter vers moi, sortant des brumes et de l'eau, la multitude du jugement dernier. [...] Je plains sans absoudre, je comprends sans pardonner, et surtout, ah, je sens enfin que l'on m'adore !»* (page 165). La fièvre aidant, une sorte de délire verbal gagne Clamence, et il s'exclame : *«Je suis heureux, je suis heureux, vous dis-je, je vous interdis de ne pas croire que je suis heureux, je suis heureux à mourir !»* (page 166), avant que, subitement, le ton se casse dans un sanglot : *«Oh, soleil, plages, et les îles sous les alizés, jeunesse dont le souvenir désespère !»* (page 166).

«La chute», le livre le plus grinçant de Camus, s'achève sur une résignation ricanante, misérable.

* * *

À voir le brio avec lequel ce récit est mené le long des cercles vicieux que dessinent les six entretiens de ce long monologue (qu'on peut voir comme correspondant à la fois aux «canaux concentriques» d'Amsterdam et aux cercles de "L'enfer" de Dante), à constater que rien n'y est laissé au hasard, on ne peut s'empêcher de regretter que l'œuvre de Camus ait été accidentellement interrompue. "La chute", sans doute son œuvre la plus déconcertante par sa forme singulière et par son contenu énigmatique, semblait annoncer un renouvellement de son art.

Il reste que, si le livre est parsemé de plaisanteries, de pitreries, de morceaux de bravoure où s'étale une rhétorique appliquée, il n'est vraiment pas plaisant, que cette confession est nimbée d'une ambiance très sombre et même déshumanisée.

L'intérêt littéraire

Dans "La chute", Camus, connaissant un renouvellement complet de sa manière d'écrire, montra une grande virtuosité langagière, accordant à son personnage ce «panache» typiquement français qui lui permet de dérouler un récit brillant, souvent ironique, caustique, grinçant, cynique. Dans le tourbillon de ce monologue qui est celui d'un véritable acteur, il sut déployer un langage parlé, aux mouvements vifs et variés, plein de subtilités, jouant de différents registres, de différents tons, de différents lexiques. En effet, quand le personnage se veut une sorte d'aristocrate, il use d'une langue classique, d'un style quelque peu pompeux, tandis que, quand il joue d'une autre facette, il manie une langue populaire, négligée.

* * *

L'aristocrate, qui affirme : «*Quand je vivais en France, je ne pouvais rencontrer un homme d'esprit sans qu'aussitôt j'en fisse ma société*», et qui dit à son interlocuteur : «*Ah ! je vois que vous bronchez sur cet imparfait du subjonctif. J'avoue ma faiblesse pour ce mode, et pour le beau langage en général* » (page 10), déploie tout un arsenal de mots et d'expressions recherchés ou simplement anciens dont il n'est pas inutile de bien déterminer le sens :

- «*Agneau*» (page 111) : «jeune animal qui est le symbole de l'innocence, de la pureté», en particulier dans la Bible et dans la religion chrétienne, comme en atteste le panneau de Jan van Eyck, "L'Agneau mystique" qui représente Jésus-Christ en tant que victime sans tache et expiatoire.
- «*Alizés*» (page 53) : «vents soufflant d'est en ouest, de façon régulière, des hautes pressions subtropicales vers les basses pressions équatoriales.»
- «*Antéchrist*» (page 134) : «ennemi du Christ qui, selon l'Apocalypse, viendra prêcher une religion hostile à la sienne un peu avant la fin du monde.»
- «*Barbillon*» (page 119) : «homme qui vit de la prostitution d'autrui», «proxénète».
- «*Bâtonnier*» (pages 44, 109) : «avocat élu par ses confrères pour être le chef et le représentant de l'Ordre.»
- «*Briguer*» (page 158) : «tenter d'obtenir quelque chose par une manœuvre secrète».
- «*Briser là*» (page 30) : «cesser la conversation».
- «*Brûler les planches*» (page 72) : «jouer la comédie avec verve», «avoir une grande habitude de la scène et se jouer des difficultés d'un rôle».
- «*Cartésien*» (page 92) : «qui présente les qualités intellectuelles considérées comme caractéristiques de la pensée de Descartes», «clair», «logique», «méthodique», «rationnel».
- «*Catacombes*» (page 133) : «cavités souterraines dont certaines servirent de refuges aux premiers chrétiens».
- «*Chasseur de cabaret*» (page 43) : «employé qui, placé dans la rue, incite les passants à y entrer.»
- «*Cipango*» (page 19) : «nom chinois du Japon rapporté par Marco Polo».
- «*Commerce*» (page 70) : «relation entre personnes».

- «*Communiant*» (page 108) : «jeune catholique qui, vers l'âge de dix-douze ans, dans une cérémonie, pour la première fois, communique, c'est-à-dire reçoit l'hostie consacrée».
- «*Complexion*» (page 69) : «constitution physique d'une personne».
- «*Consummé*» (page 169) : «parvenu au terme de son accomplissement».
- «*Coquin*» (page 157) : «vil», «capable d'actions blâmables».
- «*Corbillard*» (page 123) : «voiture servant à transporter les morts jusqu'à leur sépulture», «fourgon mortuaire».
- «*Danseuse à transformations*» (page 119) : «qui, à chaque danse, change de costume sans quitter la scène».
- «*Diable*» (page 98) : «exclamation qui marque la surprise, l'étonnement admiratif ou indigné».
- «*Dunette*» (page 31) : «superstructure élevée sur le pont arrière d'un navire et s'étendant sur toute sa largeur».
- «*Écritures*» (page 14) ou "*Saintes Écritures*" : «les paroles écrites et dites par les saints hommes de Dieu inspirés par le Saint-Esprit, recueillies dans la Bible», en particulier dans les évangiles parmi lesquels celui du «*troisième évangéliste*», «*Luc*» (page 131).
- «*Éden*» (page 34) : «jardin merveilleux où la Bible place l'histoire d'Adam et Ève, qui est souvent comparé au Paradis», «lieu de délices».
- «*Enseigne*» (pages 18, 19, 57, 87) : «panneau portant un emblème, une inscription, un objet symbolique, qu'un commerçant, un artisan, met à son établissement pour se signaler au public».
- «*Étoffe*» : «ce qui constitue ou définit (nature, qualités, aptitudes, condition) une personne ou une chose» : «*Je n'étais pas d'assez bonne étoffe pour pardonner aux offenses*» (page 59).
- «*Faraud*» (page 44) : «prétentieux avec affectation».
- «*Forban*» (page 151) : «pirate», «individu sans scrupule».
- «*Fornication*» (pages 11, 91) : «terme biblique désignant le péché de la chair, les relations sexuelles».
- «*Fracturer*» (page 109) : «casser», «rompre».
- «*Fulminer*» (page 128) : «se livrer à une violente explosion de colère», «se répandre en menaces, en reproches».
- «*Franciscain*» (page 42) : «religieux de l'ordre fondé par saint François d'Assise, voué à l'exercice de la charité».
- «*Fripon*» (page 96) : «personne malhonnête», «voleur adroit».
- «*Front*» : «avoir le front» (page 30) de faire quelque chose : «oser», «avoir l'audace».
- «*Gens de qualité*» (page 160) : «dans l'Ancien Régime, membres de l'aristocratie».
- «*Guinder*» : «donner une tenue, une allure raide» : «*La crasse nous guinde*» (page 114).
- «*Havre*» (pages 27, 115) : «port», «asile», «refuge».
- «*Honnête*» : «qui fait preuve de politesse, de savoir-vivre» : «*Vous êtes bien honnête*» (page 112).
- «*Humanité*» : «*l'esprit d'humanité*» (page 107) : «sentiment de bienveillance envers ses semblables, compassion pour les malheurs d'autrui», ce mot étant bien celui qu'il faudrait utiliser en lieu et place du sempiternel «humanisme» qui, d'abord, est impropre ; qui, ensuite, s'emploie pour dire une chose et son contraire, Camus lui-même s'étant vu reprocher son «humanisme» par les uns, et féliciter pour son «humanisme» par les autres !
- «*Incartade*» (page 111) : «léger écart de conduite».
- «*Inquisitions modernes*» (page 109), par rapport à «l'Inquisition», juridiction ecclésiastique d'exception, active du XIIIe au XVIe siècles dans le monde catholique (surtout l'Espagne) pour la répression des crimes d'hérésie, en usant de cruelles méthodes d'interrogatoires.
- «*Insuffisances*» (page 75) : euphémisme désignant le fiasco sexuel ; en effet, dans sa poursuite effrénée du plaisir, Clémence eut une aventure «*pas très reluisante*» (page 76) avec une femme qui «*avait confié à un tiers [ses] insuffisances*».
- «*Instruire un procès*» (page 101) : «constituer un dossier», «mettre une cause, une affaire civile ou criminelle, en état d'être jugée».
- «*Intègre*» : «d'une probité absolue», «incorruptible» : «*Les juges intègres*» (pages 149, 168).
- «*Jouer les fâcheux*» (page 8) : «être importun, déplaisant, ennuyeux, gênant, pénible».

- «*Journal confessionnel*» (page 121) : «qui exprime le point de vue d'une "confession", d'une religion» ; on peut penser qu'il est catholique, qu'il pourrait s'agir de "Témoignage chrétien".
- «*Judée*» (page 130) : «nom historique et biblique d'une région montagneuse qui correspond aujourd'hui à une partie de la Cisjordanie et du sud d'Israël».
- «*Maître de céans*» (page 9) : «le propriétaire de ce lieu».
- «*Malconfort*» (pages 112, 115, 126) : «*cellule de basse-fosse*» où, au Moyen Âge, «on vous oubliait pour la vie [...] Elle n'était pas assez haute pour qu'on s'y tint debout, mais pas assez large pour qu'on pût s'y coucher. Il fallait prendre le genre empêché, vivre en diagonale ; le sommeil était une chute, la veille un accroupissement.» (pages 126-127). Mais Camus donne aussi au mot un sens abstrait.
- «*Manifeste*» (page 53) : «déclaration écrite et publique par laquelle un gouvernement, une personne, un parti politique ou un courant artistique expose un programme d'action ou une position».
- «*Mannequin*» (page 109) : «statue articulée, à laquelle on peut donner diverses attitudes, qui sert de modèle pour les peintres, les sculpteurs, etc.».
- «*Marche emportée*» (page 166) : «rapide», «vigoureuse».
- «*Merveille*» : «*faire merveille*» (page 16) : «produire, obtenir des résultats remarquables».
- «*Miliciens*» (page 17) : «membres de la "Milice française", souvent appelée simplement la "Milice", organisation politique et paramilitaire française créée par le régime de Vichy pour lutter contre la Résistance». Supplétifs de la Gestapo et des autres forces allemandes, les miliciens participèrent aussi à la traque des juifs, des réfractaires au S.T.O. ("Service du travail obligatoire" que les Allemands imposaient aux Français) et de tous les «déviants» dénoncés par le régime de Vichy et les collaborateurs fascistes. C'était aussi la police politique et une force de maintien de l'ordre.
- «*Mobilisé*» (page 141) : «enrégimenté», «mis sous les drapeaux».
- «*Monter en chaire*» (page 159) : «prêcher à la façon du prêtre qui le fait, dans l'église, du haut d'une tribune à dais».
- «*Mortifier*» (page 76) : «faire cruellement souffrir».
- «*Mythomanie*» (page 11) : «tendance pathologique à la fabulation, à la simulation par le mensonge».
- «*Obligé*» (pages 8, 93) : au touriste auquel il a rendu service, Clémence déclare : «*Heureux de vous avoir obligé*» (page 8), c'est-à-dire «d'avoir fait preuve à votre égard d'une attention qui vous oblige à me rendre la pareille» ; il dit avoir des «*ennemis*», ajoutant pour quelles raisons : «*Pour les uns, je les avais obligés*» («je leur avais rendu service»). «*Pour les autres, j'aurais dû les obliger.*» («je ne leur avais pas rendu service») (page 93).
- «*Orfèvre*» : «*Je suis orfèvre*» (page 141) dit Clémence ; on dit habituellement : «Je suis orfèvre en la matière» : «Je m'y connais parfaitement».
- «*Orthoptères*» (page 25) : nom savant des «*sauterelles*» (page 24) qui appartiennent à cet ordre d'insectes.
- «*Pantois*» (page 168) : «dont le souffle est coupé par l'émotion, la surprise», «ahuri», «stupéfait».
- «*Parler d'or*» (page 104) : «parler très bien, d'une façon pertinente, sensée».
- «*Pénéplaine*» (page 31) : «terrain faiblement ondulé».
- «*Pénitent*» (pages 13, 15, 23, 48, 98, 112, 136, 151, 152, 160) : «personne qui confesse ses péchés».
- «*Pernod*» (page 43) : «nom d'une marque d'alcool anisé, bu surtout en apéritif».
- «*Phénol*» (page 42) : «corps composé, à odeur caractéristique, qui est utilisé comme antiseptique».
- «*Pièces*» : «*en pièces*» (page 91) : «en morceaux».
- «*Pignon sur rue*» : «*avoir pignon sur rue*» (page 53) : «autrefois, être propriétaire d'une maison de ville dont la façade terminée par un triangle donnait sur la rue».
- «*Plain-pied*» : «*de plain-pied*» (page 34) : «au même niveau».
- «*Plébéien*» (page 89) : «du peuple», «grossier», «vulgaire».
- «*Pontificat*» (page 146) : «dans l'Église catholique, dignité du souverain pontife, le pape» ; d'où l'adjectif «*pontifical*» (page 141).
- «*Popeline*» (page 10) : «tissu à chaîne de soie, armure taffetas, dont la trame est en laine.»
- «*Pratique*» (page 160) : «clientèle».

- «*Présider aux destinées de cet établissement*» (page 7) : «gérer», «diriger», «gouverner», «avoir la haute main sur...».
- «*Presse du cœur*» (page 116) : «magazines destinés à un public féminin et dispensant des récits, des nouvelles, des romans dessinés, des romans-photos consacrés à l'amour».
- «*Provoquer à*» (page 162) : «inciter, pousser quelqu'un à une action par une sorte de défi ou d'appel».
- «*Recouvrir d'un manteau*» (page 109) : «cacher».
- «*Sacrement*» : «signe», «manifestation» : «*La menace, le déshonneur, la police sont les sacrements*» (page 158) de la société répressive que souhaite Clarence.
- «*Saducéen*» (pages 14, 15) : «membre d'une secte du judaïsme ancien où on était conservateur, partisan d'une lecture littérale de la Bible, hostile à la "Torah orale" des pharisiens ; où on voulait une application rigoureuse de la Loi ; où on niait la résurrection de la chair, la vie future et la prédestination ; de plus, ces sortes d'aristocrates se refusaient à tout partage avec les pauvres ; en fait, dans «*les Écritures*» ('*Évangile selon Mathieu*' [19, 16-22], '*Évangile selon Marc*' [10, 17-31], '*Évangile selon Luc*' [18, 18-30], n'est mentionné qu'un jeune homme riche et pieux, qui ne se résout pas à distribuer ses biens. Clarence indique : «*Une seule chose est simple dans mon cas, je ne possède rien. Oui, j'ai été riche, non, je n'ai rien partagé avec les autres. Qu'est-ce que cela prouve? Que j'étais aussi un saducéen...*» (page 15).
- «*Salutiste*» (page 27) : «membre de l'"Armée du Salut", association protestante destinée à la propagande religieuse et au secours des indigents».
- «*Scribe*» (page 95) : «employé de bureau, commis aux écritures».
- «*S'ouvrir de quelque chose*» : «en parler» ; «*Je m'en ouvreis*» (page 155).
- «*Serrer*» : «mettre en lieu sûr» : «*Je ne serrais pas mon argent*» (page 148).
- «*Servitude*» :
 - «*la servitude*» (pages 56, 153, 158) : «soumission totale», «sujétion», «esclavage».
 - «*les servitudes*» (page 35) : «contraintes», «obligations», «liens».
- «*Société*» : «*Quand je vivais en France, je ne pouvais rencontrer un homme d'esprit sans qu'aussitôt j'en fisse ma société.*» (page 10) : «faire sa société de quelqu'un» : «entrer en relation avec lui», «en faire un ami».
- «*Syndic*» (page 18) : «régent d'une corporation» (on peut y voir une allusion à la célèbre toile de Rembrandt : '*Les syndics de la guilde des drapiers*').
- «*Tout bellement*» (page 88) : «d'une belle façon».
- «*Transcendance*» (page 42) : «dépassement de la réalité par l'imagination».
- «*Vacant*» (page 116) : «qui n'est pas rempli, occupé», «qui est libre».
- «*Velléitaire*» (page 117) : «qui n'a que de faibles intentions», «qui ne se décide pas à agir».
- «*Véniel*» (page 110) : «excusable», «permissible».
- «*Verge*» (page 159) : «bague servant à frapper, à corriger».
- «*Violon d'Ingres*» : «activité exercée en dehors d'une profession» (par allusion au fait que le peintre Ingres jouait du violon) : «*J'ai ici un violon d'Ingres : je suis le conseiller juridique de ces braves gens.*» (page 48).

Vont évidemment de pair avec les mots et expressions recherchés des phrases grandiloquentes :

- Les Hollandais «*prient ces dieux grimaçants de l'Indonésie dont ils ont garni toutes leurs vitrines, et qui errent en ce moment au-dessus [d'eux], avant de s'accrocher, comme des singes somptueux, aux enseignes et aux toits en escaliers, pour rappeler à ces colons nostalgiques que la Hollande n'est pas seulement l'Europe des marchands, mais la mer, la mer qui mène à Cipango, et à ces îles où les hommes meurent fous et heureux.*» (page 19).
- «*Je dévorai pendant quelques jours un vilain ressentiment.*» (page 64) : «Je remâchai mon dépit, ma colère».
- «*En somme, pour que je vive heureux, il fallait que les êtres que j'étais ne vécussent point. Ils ne devaient recevoir leur vie, de loin en loin, que de mon bon plaisir.*» (page 80).
- «*Dans la solitude, la fatigue aidant, que voulez-vous, on se prend volontiers pour un prophète. Après tout, c'est bien ce que je suis, réfugié dans un désert de pierres, de brumes et d'eaux pourries,*

prophète vide pour temps médiocres, Élie sans messie, bourré de fièvre et d'alcool, le dos collé à cette porte moisie, le doigt levé vers un ciel bas, couvrant d'imprécations des hommes sans loi qui ne peuvent supporter aucun jugement.» (page 135).

-«*Au-dessus du peuple assemblé, vous élèveriez alors ma tête encore fraîche, pour qu'ils [sic] s'y reconnaissent et qu'à nouveau je les domine, exemplaire. Tout serait consommé, j'aurais achevé, ni vu ni connu, ma carrière de faux prophète qui crie dans le désert et refuse d'en sortir.»* (page 169).

* * *

Le plébéien que se plaît à être aussi Clamence_(à moins que ce ne soit sa nature profonde !) se permet des mots et des expressions familiers :

-«*À coup sûr*» (pages 48, 127) : «avec certitude», «sans risque d'erreur ou d'échec».

-«*À l'usure*» (page 12) : «à force d'insistance, de persévérance».

-«*Apôtre*» (page 155) : «personne qui joue la comédie de la bienveillance pour tromper autrui».

-«*Aussi sec*» (page 153) : «immédiatement», «sans hésiter et sans tarder».

-«*Babines*» (page 154) : «lèvres».

-«*Bain*» : «*Mettre tout le monde dans le bain*» (page 159) : «dans la même situation difficile, dangereuse».

-«*Balle*» : «*Faire balle*» (page 39) : «causer de graves dommages».

-«*Bouchées doubles*» : «*Mettre les bouchées doubles*» (page 136) : «aller très vite», «travailler plus vite».

-«*Boucler*» (page 128) : «enfermer», «emprisonner».

-«*Bouillon*» : «*Nous sommes dans le même bouillon*» (page 162) : «dans la même situation pénible».

-«*Bourré*» (page 135) : «entièrement plein».

-«*Branle-bas*» (page 136) : «agitation vive et souvent désordonnée, lors de la préparation de quelque opération».

-«*Caqueter*» (page 108) : «glousser au moment de pondre», et, de là : «bavarder d'une façon indiscreète, intempestive».

-«*Catimini*» : «*en catimini*» (page 158) : «en cachette», «discrètement», «secrètement».

-«*Chanson*» : «*C'est une autre chanson*» (page 39) : «une autre question».

-«*Chatteries*» (page 154) : «choses délicates à manger», «friandises», «gâteries».

-«*Coffre*» : «*Avoir du coffre*» (page 53) : «avoir un thorax puissant», «avoir une voix puissante», «avoir du souffle» ; de là, «avoir de la puissance», «avoir de l'assurance».

-«*Cogner*» (page 133) : «donner des coups, une dérouillée, une raclée».

-«*Coincé*» (page 126) : «mis dans l'impossibilité d'agir».

-«*Se coller*» (page 44) : «vivre en concubinage».

-«*Compte*» dans «*voilà ton compte*» (page 133) : «la peine qu'on mérite après s'être mal conduit».

-«*Coup*» :

-«*coup de chapeau*» (page 57) : «salut fait en enlevant un court instant son chapeau» ;

-«*coup de génie*» (pages 132, 159) : «action soudaine inspirée par l'intelligence» ;

-«*être dans le coup*» (page 134) : «être concerné dans une affaire» ;

-«*pour le coup*» (page 122) : «à cette occasion».

-«*Couper à*» : «échapper à», «se soustraire à», «éviter», «se dispenser de» : «*couper au jugement*» (pages 90, 106) - «*coupé à celle d'Europe [la guerre]*» (page 141).

-«*Couperet*» (page 108) : «guillotine».

-«*Crasse*» (page 114) : «couche de saleté qui se forme sur la peau».

-«*Crever*» : «être trop gros, trop rempli de» : «*J'ai toujours crevé de vanité*» (page 57-58).

-«*Se débrouiller*» (page 156) : «se tirer habilement d'une situation difficile ou confuse».

-«*Dernier des derniers*» (page 62) : «le plus méprisable».

-«*Dérouillée*» (pages 62, 155) : «série de coups infligée à un adversaire».

-«*Détail*» : «*ne pas faire dans le détail*» (page 132) : «agir brutalement».

-«*Donner sur les doigts*» (page 156) : «réprimander», «châtier».

-«*Écorner*» (page 140) : «détruire un angle», «entamer».

-«*Emmener à pied et à cheval*» (page 62) : «envoyer promener».

- «*Entre nous*» (page 56) : réduction de «entre nous soit dit» pour parler de propos qui ne devraient pas être divulgués à d'autres, parce que trop osés.
- «*Étriper*» (page 17) : «battre quelqu'un, le malmener violemment, le blesser sauvagement ou même le tuer».
- «*Filles*» (page 118) : «prostituées».
- «*Frigidaire*» (page 80) : ce n'est que le nom d'une marque de réfrigérateurs.
- «*Froussard*» (page 134) : «qui a la frousse», «qui est peureux».
- «*Grands dieux*» (page 134) : abréviation de l'expression «jurer ses grands dieux», par laquelle on affirme quelque chose solennellement, avec de grandes protestations.
- «*Gueuleton*» (page 91) : «repas bon, copieux et souvent gai».
- «*Jeu*» : «*Le jeu en eût valu la chandelle*» (page 87) : «la difficulté aurait été acceptable».
- «*Lâcher ses dernières cartouches*» (page 12) : «utiliser ses dernières ressources, donner ses derniers arguments».
- «*Lessivage*», «*nettoyage par le vide*» (page 16), mots employés par Clamence pour qualifier le massacre des juifs d'Amsterdam par les nazis.
- «*Liquider*» (page 132) : «régler ses comptes».
- «*Ma foi*» (page 146) : expression qui sert à affirmer la vérité de ce qu'on dit.
- «*Mal embouché*» (page 62) : se dit de quelqu'un qui ne dit que des grossièretés.
- «*Maquiller le cadavre*» (page 141) : «cacher les preuves», «camoufler», «truquer».
- «*Messieurs-dames*» (page 107) : salutation plutôt informelle tout en étant courtoise, très fréquemment utilisée en France.
- «*Se mettre à table*» (pages 56, 163) : «passer aux aveux».
- «*Naviguer*» (page 161) : «conduire habilement une conversation, une enquête, en contournant les obstacles».
- «*Nicher*» (page 132 : «*nous nichons dans le malconfort*») : «se blottir», «se cacher».
- «*Ni vu ni connu*» (page 169) : «sans que personne ne s'en aperçoive».
- «*Pantoufles*» (page 123) : le port de ces chaussons confortables est devenu le signe du goût d'une vie casanière, retirée ; d'où cette vitupération de Clamence : «*Le mariage bourgeois a mis notre pays en pantoufles.*» (page 123).
- «*Pas [...] pour un sou*» (page 157) : «pas du tout».
- «*Passer quelque chose à quelqu'un*» : «lui faire subir un mauvais traitement» : «*un romancier athée [...] qu'est-ce qu'il passait à Dieu dans ses livres!*» (page 155).
- «*Pauvre type*» (page 63) : «individu d'esprit étroit», «imbécile».
- «*Planer*» (pages 37, 124) : «flotter en l'air», «dominer par la pensée».
- «*Planter quelqu'un*» : «le quitter, l'abandonner brusquement» : «*mes compagnes [...] les planter là* » (page 153).
- «*Pleine à craquer*» (page 93) : «complètement remplie».
- «*Que voulez-vous*» (page 135) : «incise par laquelle on signifie, avec un certain fatalisme, que, dans une situation, on ne peut rien faire».
- «*Raclée*» (page 64) : «série de coups infligés à un adversaire».
- «*Rase-mottes*» : «vol très près du sol» ; Clamence prétend que, dans son métier d'avocat, après avoir «*plané*», avoir été très brillant, il faisait «*du rase-mottes*» (page 124), se montrait médiocre.
- «*Regimber*» (page 104) : «résister en refusant».
- «*Reluisant*» (pages 76, 132) : «honorabile», «admirable».
- «*Requiqué*» (page 164) : «revigoré», «ragailardi».
- «*Rodé*» (page 163) : «du fait de la pratique, apte à remplir une fonction».
- «*Sacré*» dans «*cette sacrée humidité*» (page 129) : le mot sert à renforcer un ton de mécontentement.
- «*Sagouin*» (page 64) : «personne malpropre, méprisabile».
- «*Sans crier gare*» (page 159) : «sans prévenir», «inopinément».
- «*S'en tirer*» (page 94) : «se sortir d'une difficulté», «échapper à quelque chose».
- «*Singer*» (page 132) : «imiter», «parodier».
- «*S'y mettre*» (page 135) : «commencer à faire quelque chose».

- «*Tapisserie*» : «*Faire de la tapisserie*» (page 143) : plutôt «faire tapisserie» : «dans un lieu où des gens sont rassemblés, rester le long du mur, sans bouger, sans prendre part à ce qui s'y passe, au point de pouvoir être confondu avec la tapisserie».
- «*Tout juste*» (page 129) : «exactement».

Vont évidemment de pair avec les mots et expressions familiers :

Des raccourcis saisissants :

- «*L'enfer doit être ainsi : des rues à enseignes et pas moyen de s'expliquer. On est classé une fois pour toutes.*» (pages 56-57).
- Le «*coup de chapeau*» donné après avoir aidé un aveugle «*ne lui était évidemment pas destiné, il ne pouvait pas le voir. À qui donc s'adressait-il? Au public. Après le rôle, les saluts. Pas mal, hein?*» (page 57).
- «*Plus de jeu, plus de théâtre*» (page 118), ce qui résume la renonciation à la séduction des femmes.
- «*Finie la vie glorieuse, mais finis aussi la rage et les soubresauts.*» (page 126).
- Dans l'explication personnelle que Clémence donne de la crucifixion du Christ, il évoque la censure qui aurait été opérée dans le texte du «*troisième évangéliste*» par ces mots : «*Alors, les ciseaux !*» (page 131).
- Il prétend laisser son interlocuteur compléter son tableau de la vie dans le camp de Tripoli : «*Vous n'ajouterez que quelques détails : la chaleur, le soleil vertical, les mouches, le sable, l'absence d'eau.*» (page 144).
- Il marque sa répulsion à l'idée d'un sauvetage de la noyée par cette onomatopée : «*Brr.. ! L'eau est si froide !*» (page 170).
- On remarque l'intrusion du discours direct en lieu et place du style indirect pour rendre les propos et pensées d'autrui, ce qui crée un écart, une dissonance avec la norme :
 - «*Ah ! on ne cachait pas son jeu en ce temps-là ! On avait du coffre, on disait : "Voilà, j'ai pignon sur rue, je trafique des esclaves, je vends de la chair noire."*» (page 53).
 - «*Inutile, mon vieux. On ne réclame pas ici.*» (page 95).
- Du fait de la théâtralisation du discours, on trouve de micro-dialogues mimés, comme celui prêté aux «*minuscules poissons des rivières brésiliennes*» : «*Voulez-vous d'une vie propre? Comme tout le monde? Vous dites oui, naturellement? Comment dire non? D'accord, on va vous nettoyer. Voilà un métier, une famille, des loisirs organisés.*» (page 12).

Des passages marqués par la fantaisie, la vivacité, la gouaille, des jongleries apparemment gratuites :

- Clémence évoque son «*moi-moi-moi*», ajoutant : «*Au jour le jour les femmes, au jour le jour la vertu ou le vice, au jour le jour comme les chiens, mais tous les jours, moi-même, solide au poste.*» (page 60).
- Il narre l'altercation entre lui conduisant sa voiture et un motocycliste, puis un «*mousquetaire*», appelé encore «*d'Artagnan*» (pages 61-63) ; il indique ironiquement que son adversaire lui «*répondit donc, selon les règles de la courtoisie parisienne, d'aller [se] rhabiller, [l']emmenait à pied et à cheval.*» (pages 61-62).
- Il croque habilement le comportement d'un chien du métro : «*Grand, le poil raide, une oreille cassée, les yeux amusés, il gambadait, flairait les mollets qui passaient.*» (page 142).
- Il se moque de son obsession de la liberté : «*Autrefois, je n'avais que la liberté à la bouche. Je l'étendais au petit déjeuner sur mes tartines, je la mastiquais toute la journée, je portais sur le monde une haleine rafraîchie à la liberté.*» (page 153) - «*Je ne savais pas que la liberté n'est pas une récompense, ni une décoration qu'on fête dans le champagne. Ni d'ailleurs un cadeau, une boîte de chatteries propres à vous donner des plaisirs de babines.*» (page 154).
- Il se permet cette affirmation énigmatique : «*Je suis d'accord, tout sicilien et javanais que je sois, avec ça pas chrétien pour un sou.*» (page 157).
- Il ose cette question insidieuse : «*Comment mettre tout le monde dans le bain pour avoir le droit de se sécher soi-même au soleil?*» (page 159).
- Il fait cette appréciation désinvolte : «*Après le rôle, les saluts. Pas mal, hein?*» (page 57).

-Il évoque de minables manifestations de révolte : «*Je projetais de crever les pneumatiques des petites voitures d'infirmités, d'aller hurler "sale pauvre" sous les échafaudages où travaillaient les ouvriers, de gifler des nourrissons dans le métro.*» (page 107).

-Il clame ces rejets méprisants :

- Si la religion fut «*une grande entreprise de blanchissage*», «*depuis, le savon manque, nous avons le nez sale et nous nous mouchons mutuellement. Tous cancrés, tous punis, crachons-nous dessus, et hop ! au malconfort ! C'est à qui crachera le premier, voilà tout.*» (page 129).

-Avoir des «*livres à moitié lus*» lui paraît «*aussi dégoûtant que ces gens qui écornent un foie gras et font jeter le reste.*» (page 140).

-Des traits d'humour, d'une verve amusée et ironique à la façon de Voltaire :

- Clamence fait remarquer l'imposture qui guette l'avocat : «*J'avais une spécialité : les nobles causes. La veuve et l'orphelin, comme on dit, je ne sais pourquoi, car enfin il y a des veuves abusives et des orphelins féroces. Il me suffisait cependant de renifler sur un accusé la plus légère odeur de victime pour que mes manches entrassent en action. Et quelle action ! Une tempête ! J'avais le cœur sur les manches.* [Camus joua sur l'expression populaire, «avoir le cœur sur la main», et sur «les effets de manche» auxquels se plaisent les avocats !]. *On aurait cru vraiment que la justice couchait avec moi tous les soirs. Je suis sûr que vous auriez admiré l'exactitude de mon ton, la justesse de mon émotion, la persuasion et la chaleur, l'indignation maîtrisée de mes plaidoiries.*» (pages 23-24).

- Parlant de meurtriers, il affirme : «*Je prenais leur défense, à la seule condition qu'ils fussent de bons meurtriers, comme d'autres sont de bons sauvages.*» (page 26).

-Statuant : «*Commander, c'est respirer*» et ajoutant : «*Et même les plus déshérités arrivent à respirer*» (page 54), il généralise la volonté de domination.

-Il définit astucieusement «*le charme*» : «*une manière de s'entendre répondre oui sans avoir posé aucune question claire*» (page 67).

-Il fait de l'esprit : «*Les yeux de l'âme, oui, sans doute, s'il y a une âme et si elle a des yeux !*» (page 87).

-Il se veut «*un citoyen-soleil*» (page 110) par référence au «roi-soleil» qu'avait été Louis XIV.

-Il semble s'amuser d'une grave situation : «*Grâce à M. Rommel [général allemand qui était à la tête de l'"Afrikakorps", en Lybie], la guerre flambait*» (page 141).

-Il s'attribue des «*aventures pontificales*» (page 141) qui étonnent avant qu'il ne nous apprenne qu'il a été, par un catholique, désigné pour être «*le pape*», le chef du camp de Tripoli.

-Il dit du «*jeune Français*» (page 144) courageux qu'il est du «*genre Duguesclin*» (pages 144, 146), l'identifiant à Bertrand Du Guesclin, noble breton, qui, pendant la guerre de Cent Ans, s'illustra par sa bravoure et sa générosité.

-Il se moque : «*Aujourd'hui, nous avons le lyrisme cellulaire*» (page 144) par référence aux œuvres du temps qui dénonçaient les camps de concentration nazis et soviétiques.

-Il s'amuse en indiquant que ses «*bureaux se trouvent à "Mexico-City"*» (page 152).

L'ironie de Clamence, si elle est l'indice d'une méchanceté à laquelle il recourt parce qu'il a sombré au fond du désespoir, est souvent déstabilisatrice parce qu'elle assume et n'assume pas deux positions contradictoires.

Des flèches d'une satire à la fois élégante et cinglante, à la fois amère et dévastatrice :

- «*Paris est un vrai trompe-l'œil, un superbe décor habité par quatre millions de silhouettes. Près de cinq millions, au dernier recensement? Allons, ils auront fait des petits. Je ne m'en étonnerai pas. Il m'a toujours semblé que nos concitoyens avaient deux fureurs : les idées et la fornication. À tort et à travers, pour ainsi dire. Gardons-nous, d'ailleurs, de les condamner ; ils ne sont pas les seuls, toute l'Europe en est là. Je rêve parfois de ce que diront de nous les historiens futurs. Une phrase leur suffira pour l'homme moderne : il forniquait et lisait des journaux. Après cette forte définition, le sujet sera, si j'ose dire, épuisé.*» (pages 10-11).

-Les Hollandais seraient «*une tribu de syndics et de marchands, comptant leurs écus avec leurs chances de vie éternelle*» (page 18). Mais, si Clamence voulait ainsi stigmatiser la possibilité pour les

catholiques d'autrefois d'acheter des indulgences (du latin «indulgere», «accorder»), c'est-à-dire la rémission totale ou partielle devant Dieu de la peine temporelle encourue en raison d'un péché déjà pardonné, Camus a oublié que les Hollandais que montra Rembrandt étaient protestants, et que le protestantisme est justement né, entre autres raisons, du rejet de cette pratique catholique !

-«*Ils [les gens ordinaires] ont besoin de la tragédie, [...] c'est leur petite transcendance, leur apéritif.*» (page 42).

-«*Celui qui ne peut s'empêcher d'avoir des esclaves, ne vaut-il pas mieux qu'il les appelle des hommes libres? Pour le principe d'abord, et puis pour ne pas les désespérer.*» (page 56). Ces derniers mots sont la reprise d'une formule célèbre de Sartre («Il ne faut pas désespérer Billancourt») qu'il employa pour signifier qu'on était en droit de ne pas dire au peuple ouvrier toute la vérité (en l'occurrence sur les camps de travail en U.R.S.S.) afin de ne pas décourager ceux qui croyaient dans le progrès historique, qui paraissait alors incarné par l'U.R.S.S..

-«*Je me pris ainsi d'une fausse passion pour une charmante ahurie qui avait si bien lu la presse du cœur qu'elle parlait de l'amour avec la sûreté et la conviction d'un intellectuel annonçant la société sans classes.*» [...] *Je m'essayai à parler aussi de l'amour et finis par me persuader moi-même. Jusqu'au moment du moins où elle devint ma maîtresse et où je compris que la presse du cœur, qui enseignait à parler de l'amour, n'apprenait pas à le faire. Après avoir aimé un perroquet, il me fallut coucher avec un serpent. Je cherchai donc ailleurs l'amour promis par les livres, et que je n'avais jamais rencontré dans la vie.*» (pages 116-117).

-«*La cellule des crachats*» a été inventée par «un peuple» qui voulut ainsi «prouver qu'il était le plus grand de la terre.» (page 128) ; ce «peuple» est le peuple allemand ; mais cette invention fut le fait des nazis.

-Parlant du Christ, Clamence raille : «*Il y a des gens qui l'aiment, même parmi les chrétiens. Mais on les compte. Il avait prévu ça d'ailleurs, il avait le sens de l'humour.*» (page 133).

-Ces chrétiens «*ont juché*» «*leur Seigneur*» «*sur un tribunal, au secret de leur cœur, et ils cogent, ils jugent surtout, ils jugent en son nom.*» (page 133).

-Clamence sait que les gens qu'il confesse ne manquent pas, alors qu'«*ils prétendent passer aux aveux*», d'essayer de «*maquiller le cadavre*» (page 141).

-Il ridiculise «*la bonne nouvelle*» qu'apportent les colombes : «*Tout le monde sera sauvé, et pas seulement les élus, les richesses et les peines seront partagées*» (page 168).

- Des formules frappantes et incisives (voir, plus loin, dans "L'intérêt philosophique", page 48, les maximes).

* * *

Camus n'a pas manqué d'user de figures de style :

Des antithèses et des paradoxes :

-«*L'estimable gorille*» de «*Mexico-City*» «*se hâte, avec une sage lenteur*» (page 7 - c'est une variation sur l'adage latin, «Festina lente», «Hâte-toi lentement») et «*son mutisme est assourdissant*» (page 8).

-Clamence dit qu'il était «*toujours comblé, jamais rassasié*» (page 38).

-Il se vante de la «*fracassante discrétion dont [il avait] le secret*» (page 58).

-Il a été attiré vers une femme «*par son air passif et avide*» (page 75).

-Il dit avoir des «*ennemis*», et explique : «*Pour les uns, je les avais obligés. Pour les autres, j'aurais dû les obliger.*» (page 93).

-Il remarque subtilement : «*On appelle vérités premières celles qu'on découvre après toutes les autres.*» (page 99).

-Il avoue : «*La modestie m'aidait à briller, l'humilité à vaincre et la vertu à opprimer. Je faisais la guerre par des moyens pacifiques et j'obtenais enfin, par les moyens du désintéressement, tout ce que je convoitais. [...] La face de toutes mes vertus avait ainsi un revers moins imposant. Il est vrai que, dans un autre sens, mes défauts tournaient à mon avantage. L'obligation où je me trouvais de cacher la partie vicieuse de ma vie me donnait par exemple un air froid que l'on confondait avec celui de la vertu, mon indifférence me valait d'être aimé, mon égoïsme culminait dans mes générosités.*»

(pages 99-100). - *«Mes trahisons n'empêchaient pas ma fidélité, j'abattais un travail considérable à force d'indolences.»* (pages 100-101) - *«Ceux mêmes que j'aidais le plus souvent étaient les plus méprisés. Avec une courtoisie, avec une solidarité pleine d'émotion, je crachais tous les jours à la figure de tous les aveugles.»* (page 101), ce qui vient contredire ce qu'il a raconté précédemment : *«J'adorais aider les aveugles à traverser les rues.»* (page 27).

-Il prétend : *«J'étais comme mes Hollandais qui sont là sans y être.»* (page 102).

-Il indique avoir songé à publier *«un manifeste dénonçant l'oppression que les opprimés faisaient peser sur les honnêtes gens»* (page 107).

-Il admirait *«un propriétaire russe»* qui *«faisait fouetter en même temps ceux de ses paysans qui le saluaient et ceux qui ne le saluaient pas pour punir une audace qu'il jugeait dans les deux cas également effrontée.»* (page 108).

-Il affirme : *«La crasse nous guinde»* (page 114) alors que «guinder» signifie «donner une tenue».

-Il révèle qu'une *«prostituée [...] a consenti à écrire ses souvenirs pour un journal confessionnel très ouvert aux idées modernes»* (page 121).

-Il se gausse : *«On joue à être immortel et, au bout de quelques semaines, on ne sait même plus si l'on pourra se traîner jusqu'au lendemain.»* (page 122).

-Cherchant à se préserver du souvenir du rire par l'abandon à la débauche, il constate : *«Je mourais paisiblement de ma guérison»* (page 124).

-Il constate : *«Le censeur crie ce qu'il proscrit.»* (page 131).

-Il s'amuse à remarquer : *«Ils [des chrétiens] avaient placé leurs catacombes sous les combles.»* (page 133)

-Il statue : *«La vérité, comme la lumière, aveugle. Le mensonge, au contraire, est un beau crépuscule qui met chaque objet en valeur.»* (page 140).

-Il attaque ces *«moralistes»* qui *«ont le satanisme vertueux»* (page 156).

-Un de ses amis, *«athée lorsqu'il était un mari irréprochable»*, s'est *«converti en devenant adultère !»* (page 156).

Des hyperboles :

-Le barman de "Mexico-City" est un *«estimable gorille»* (page 7), à qui *«un grognement suffit»* (page 7) ; qui use du *«privège des grands animaux»* ; qui maintient *«le silence des forêts primitives, chargé jusqu'à la gueule»* (page 8) ; qui est identifié à *«l'homme de Cro-Magnon pensionnaire à la tour de Babel»* (page 8).

-Clarence avoue : *«Même pour une aventure de dix minutes, j'aurais renié père et mère, quitte à le regretter amèrement. Que dis-je ! Surtout pour une aventure de dix minutes et plus encore si j'avais la certitude qu'elle serait sans lendemain.»* (page 69).

-Pour lui, *«l'air de la réussite, quand il est porté d'une certaine manière, rendrait un âne enragé.»* (page 93).

-Il prétend : *«Du jour où je fus alerté, la lucidité me vint, je reçus toutes les blessures en même temps et je perdus mes forces d'un seul coup. L'univers entier se mit alors à rire autour de moi»* (page 94).

-Il évoque *«un stade plein à craquer»* lors des *«matches du dimanche»* (page 103).

-Troublé par le fait que tous ses mensonges pourraient ne pas être avoués, il proclame : *«Ce meurtre absolu d'une vérité me donnait le vertige»* (page 105).

-Il se moque de sa *«prétention de vouloir amener dans la lumière de la vérité une misérable tromperie, perdue dans l'océan des âges comme le grain de sel dans la mer.»* (pages 105-106).

-Il reconnaît être *«un citoyen-soleil quant à l'orgueil, un bouc de luxure, un pharaon dans la colère, un roi de paresse»* (page 110).

-Il profère : *«Le mariage bourgeois a mis notre pays en pantoufles, et bientôt aux portes de la mort»* (page 123).

-La vision d'un *«point noir sur l'Océan»* (page 125) le persuade *«qu'il continuerait de [l']attendre sur les mers et les fleuves, partout enfin où se trouverait l'eau amère de [son] baptême.»* (page 126).

-Il proclame : *«Nous sommes tous juges, nous sommes tous coupables les uns devant les autres, tous christes à notre vilaine manière, un à un crucifiés, et toujours sans savoir»* (page 135).

-Il se décrit : «*Dans la solitude, la fatigue aidant, que voulez-vous, on se prend volontiers pour un prophète. Après tout, c'est bien ce que je suis, réfugié dans un désert de pierres, de brumes et d'eaux pourries, prophète vide pour temps médiocres, Élie sans messie, bourré de fièvre et d'alcool, le dos collé à cette porte moisie, le doigt levé vers un ciel bas, couvrant d'imprécations des hommes sans loi qui ne peuvent supporter aucun jugement.*» (page 135).

-À Tripoli, il aurait séjourné sous «*une tente ruisselante de plomb fondu*» (page 145).

-Dans ses «*discours mondains*», il s'écriait : «*La propriété, messieurs, c'est le meurtre !*», ce qui allait bien au-delà de la proclamation de Proudhon : «*La propriété, c'est le vol !*».

-Il affirme que le métier de «*juge-pénitent*», «*on ne l'exerce pas, on le respire, à toute heure.*» (page 152).

-Il critique des écrivains qui «*incendient le ciel*», les «*moralistes*» qui «*courent construire des bûchers pour remplacer les églises*» (page 156).

-Il dit avoir «*rêvé*» d'«*un amour complet de tout le cœur et le corps, jour et nuit, dans une étreinte incessante, jouissant et s'exaltant, et cela cinq années durant, et après quoi la mort.*» (pages 156-157).

-Il se peinture : «*Couvert de cendres, m'arrachant lentement les cheveux, le visage labouré par les ongles [références à la coutume que suivaient les juifs pour marquer leur affliction], mais le regard perçant, je me tiens devant l'humanité entière*» (page 162).

-Il prétend avoir, à Amsterdam, «*trouvé un sommet, où [il est] seul à grimper et d'où [il peut] juger tout le monde*» (page 164), même si ce sommet se situe dans les bas-fonds d'Amsterdam, ville elle-même sous le niveau de la mer !

-Il affirme : «*Je suis heureux à mourir*» (page 166).

-Il propose à son interlocuteur ces folles visions fantastiques : «*Si un char descendait du ciel pour m'emporter, ou si la neige soudain prenait feu.*» (page 168).

-S'imaginant avoir été décapité devant des spectateurs, il voit ce tableau : «*Vous élèveriez alors ma tête encore fraîche, pour qu'ils s'y reconnaissent et qu'à nouveau je les domine, exemplaire. Tout serait consommé, j'aurais achevé, ni vu ni connu, ma carrière de faux prophète qui crie dans le désert et refuse d'en sortir.*» (page 169).

Des comparaisons et des métaphores, certaines étant des images crues proches du langage journalistique, d'autres étant des élans de lyrisme.

-Tout un bestiaire est déployé : on trouve :

-«*L'estimable gorille qui préside aux destinées*» (page 7) de «*Mexico-City*», qui est aussi «*notre ami le primate*» (page 38), qui est une de «*ces créatures tout d'une pièce*» (page 9), qui ne s'exprime que par signes et selon son caprice : «*Quand il refuse de servir, un grognement lui suffit : personne n'insiste. Être roi de ses humeurs, c'est le privilège des grands animaux.*» (pages 7-8).

-Un client qui est un «*ours brun*» (page 48).

-«*Ces minuscules poissons des rivières brésiliennes qui s'attaquent par milliers au nageur imprudent, le nettoient en quelques instants, à petites bouchées rapides, et n'en laissent qu'un squelette immaculé. [...] Et les petites dents s'attaquent à la chair, jusqu'aux os. [...] c'est à qui nettoiera l'autre.*» (page 12).

-Clarence aime «*un perroquet*» puis coucha «*avec un serpent*» (page 117), lui-même se conduisant d'ailleurs comme «*un singe salace*» (page 119).

-Il dit se sentir «*bien au-dessus des fourmis humaines*» (page 31).

- Il craint «*les fauves*» qui sont ses amis, et, s'imaginant en «*dompteur*» qui aurait eu «*le malheur, avant d'entrer dans la cage, de se couper avec son rasoir*», il voit cette conséquence : «*Puisque je saignais un peu, j'y passerais tout entier : ils allaient me dévorer.*» (page 91).

-Près d'Amsterdam, s'étend «*la mer couleur de lessive faible*» (page 86), «*la mer fumante comme une lessive*» (page 18), ce qui rappelle que, autrefois, on faisait bouillir le linge dans une lessiveuse, un grand récipient légèrement conique, en acier galvanisé.

-Dans les rues de la ville se répand «*cette brume de néon, de genièvre et de menthe qui descend des enseignes rouges et vertes*» (page 18).

-Pour Clamence, «*la Hollande est un songe, [...] un songe d'or et de fumée, plus fumeux le jour, plus doré la nuit, et nuit et jour ce songe est peuplé de Lohengrin comme ceux-ci, filant rêveusement sur leurs noires bicyclettes à hauts guidons, cygnes funèbres qui tourment sans trêve, dans tout le pays, autour des mers, le long des canaux. Ils rêvent, la tête dans leurs nuées cuivrées, ils roulent en rond, ils prient, somnambules, dans l'encens doré de la brume*» (pages 18-19).

-Il s'employait à mener les aveugles traversant la rue «*vers le havre tranquille du trottoir*» (page 27).

-Il appelle ses faux amis des «*Bazaine*» (page 39) parce que ce général français est resté célèbre pour avoir, lors de la guerre franco-prussienne de 1870, failli à sa tâche de commandant en chef de l'armée du Rhin, avoir ainsi contribué à la défaite française, être devenu le type même du traître.

-Clamence prendrait pour «*enseigne*», «*un charmant Janus*» (page 57), c'est-à-dire une représentation de ce dieu romain qui était représenté avec une face tournée vers le passé, l'autre sur l'avenir.

-Il appelle «*mousquetaire*» (page 63) et même «*d'Artagnan*» (pages 63, 64) un homme jouant au redresseur de tort, à la façon du personnage d'Alexandre Dumas dans son célèbre roman, «*Les trois mousquetaires*».

-Il s'attacha à une femme, qu'il s'employa à «*mortifier de toutes les façons*» comme «*le geôlier se lie à son prisonnier*» (page 76).

-Sa vie continuant «*comme si rien n'était changé*», il était «*sur des rails*» et «*roulait*» (page 104). Plus loin, il signale que «*la machine se mit donc à avoir des caprices, des arrêts inexplicables.*» (page 104).

-Les «*athées de bistrots*», étant effarouchés par un mot de Clamence, «*se tordaient de convulsions, comme le diable sous l'eau bénite*» (page 108), ce qui rappelle, d'une part, une ancienne croyance populaire qui voulait que, en aspergeant d'eau bénite les objets et les personnes soumis à l'emprise du diable, on le voyait, brûlé par cette eau miraculeuse, battre en retraite ; d'autre part, les «*convulsions*» dont, au contraire, furent affligés, au XVIII^e siècle, à Paris, lors de transes mystico-religieuses, de fervents jansénistes opposés au pape.

-Dans sa phase de «*dérision générale*», Clamence voulut «*fracturer le beau mannequin*» qu'il présentait «*en tous lieux*» (page 109).

-Il se qualifie de «*bouc de luxure*» (page 110), cet animal ayant toujours été, du fait de sa barbe, de ses longs poils et de sa forte et âcre odeur, considéré comme impur, et, du fait de son rôle de procréateur, comme l'image du mâle en perpétuelle érection, un symbole de l'appétit sexuel, de la puissance génésique, de la force vitale et de la fécondité, produisant d'ailleurs le fantasme de son accouplement avec une humaine ; chez les Grecs, il fut associé au mythe de Dionysos, et, au Moyen Âge, il fut une des représentations du diable, dieu du sexe.

-Pour lui, «*la débauche*» «*est une jungle, sans avenir ni passé, sans promesse surtout, ni sanction immédiate. Les lieux où elle s'exerce sont séparés du monde. On laisse en y entrant la crainte comme l'espérance.*» (page 120).

-Il considère que «*certains mariages, qui sont des débauches bureaucratiques, deviennent en même temps les monotones corbillards de l'audace et de l'invention.*» (page 123).

-Il qualifie le Zuyderzee de «*bénitier immense*» (page 126) par allusion à la vasque contenant de l'eau bénite qui se trouve à l'entrée des églises catholiques.

-Il compare «*la vérité*» à «*la lumière*» et «*le mensonge*» à «*un beau crépuscule*» (page 140).

-Il pense qu'avoir des «*livres à moitié lus [...] est aussi dégoûtant que ces gens qui écornent un foie gras et font jeter le reste.*» (page 140).

-Il dit que, en ce qui concerne les biens matériels, il se tient au «*strict nécessaire, net et verni comme un cercueil*» (page 141).

-Il se souvient que les mains du «*jeune Français*» prisonnier dans le camp de Tripoli «*pianotaient sur le clavier visible des côtes*» (page 145).

-Il donne ces définitions : «*La liberté n'est pas une récompense ni une décoration qu'on fête dans le champagne. Ni d'ailleurs un cadeau, une boîte de chatteries propres à vous donner des plaisirs de babines. Oh ! non, c'est une corvée, au contraire, et une course de fond bien solitaire, bien exténuante.*» (page 154).

-Il avoue que, lorsqu'il exerce son sadisme sur ses «clients», et qu'il les voit s'écrouler, il est «sur la montagne, la plaine s'étend sous [ses] yeux.» (page 165).
-S'il parle du «jour d'absinthe qui se lève» (page 166), c'est qu'il est verdâtre comme l'est cette liqueur.

Des symboles :

-Les colombes et des flocons de neige : Clamence fait remarquer une première fois que «le ciel de Hollande est rempli de millions de colombes, invisibles tant elles se tiennent haut, et qui battent des ailes, montent et descendent d'un même mouvement, remplissant l'espace céleste avec des flots épais de plumes grisâtres que le vent emporte ou ramène. Les colombes attendent là-haut, elles attendent toute l'année. Elles tournent au-dessus de la terre, regardent, voudraient descendre. Mais il n'y a rien, que la mer et les canaux, des toits couverts d'enseignes, et nulle tête où se poser.» (pages 86-87). C'est que, pour lui, la Hollande est un enfer où règne le mal, où ne peuvent donc descendre ces oiseaux qui, du fait de leur plumage blanc, sont des symboles de pureté. Si elles n'ont «nulle tête où se poser», c'est par référence à l'«Évangile de Jean» où on lit, à propos de Jean dit le Baptiste : «J'ai vu l'Esprit [le Saint-Esprit] descendre du ciel comme une colombe et s'arrêter sur lui» (I, 32).

Une deuxième fois, il signale : «Les colombes se rassemblent là-haut. Elles se pressent les unes contre les autres, elles remuent à peine, et la lumière baisse.» (page 112).

Il les évoque encore alors qu'il est alité : «Dans le ciel livide, les couches de plumes s'amincissent, les colombes remontent un peu.» (page 166). Puis il constate : «La neige tombe», et invite son interlocuteur : «Voyez les énormes flocons qui s'ébouriffent contre les vitres. Ce sont les colombes, sûrement. Elles se décident enfin à descendre, ces chéries, elles couvrent les eaux [guère plausible !] et les toits d'une épaisse couche de plumes, elles palpitent à toutes les fenêtres. Quelle invasion ! Espérons qu'elles apportent la bonne nouvelle.» (pages 167-168).

Ainsi, on peut penser que ces colombes et ces flocons de neige, que Clamence voit comme une bénédiction, l'expression de la quête d'une innocence perdue, du besoin d'une «pureté, fugitive» (page 167), d'une spiritualité.

-Le "malconfort" (pages 126-127) : Si Clamence s'imagine enfermé dans cette cellule de torture du Moyen-Âge où l'on ne pouvait se tenir ni debout ni assis, il considère que tout être humain y est emprisonné aussi, qu'elle symbolise la condition humaine.

Des personnifications :

-Le motocycliste constate «la mauvaise volonté, devenue évidente, de son moteur» (page 62).

-Dans le Zuyderzee, «le ciel vit [...] Il s'épaissit, puis se creuse, ouvre des escaliers d'air, ferme des portes de nuées.» (page 86).

-La qualité de sa vie se dégradant, Clamence constate : «La machine se mit donc à avoir des caprices, des arrêts inexplicables.» (page 104).

-Il reconnaît : «La pensée de la mort fit irruption dans ma vie quotidienne.» (page 104).

-Il se moque : «L'innocence en est réduite à vivre bossue» (page 127).

* * *

Brillant jusqu'à la virtuosité, nourri d'effets variés, alliant grandiloquence et fantaisie, satire et humour, le style de "La chute" est aux antipodes des vertus que la critique avait reconnues à "L'étranger" ou à "La peste".

L'intérêt documentaire

Dans "La chute", Camus accorda une grande importance à des lieux, à des événements du XXe siècle, à tout un panorama culturel.

* * *

Les lieux

Paris :

Au début, Clamence parle de la ville avec émotion : «*Je n'ai rien oublié de notre belle capitale, ni de ses quais. Paris est un vrai trompe-l'œil, un superbe décor habité par quatre millions de silhouettes.*» (pages 10-11). Indiquant plus loin : «*Je régnais, librement, dans une lumière édénique.*» (page 34), il fait donc de la ville un équivalent du Paradis terrestre. À la fin, il répète encore : «*Paris est beau, je ne l'ai pas oublié. Je me souviens de ses crépuscules, à la même époque, à peu près. Le soir tombe, sec et crissant, sur les toits bleus de fumée, la ville gronde sourdement, le fleuve semble remonter son cours.*» (page 136). Entretemps, il parle plutôt de la Seine, de ses quais, des ponts, les deux événements cruciaux de son passé ayant eu lieu dans ce cadre.

La Hollande :

Camus qui, les 4, 5 et 6 octobre 1954, fit un voyage aux Pays-Bas, ne demeurant d'ailleurs que deux jours à Amsterdam, sut tirer profit de cet unique séjour dans ce pays pour, une fois de plus (après sa pièce "Le malentendu" et sa nouvelle "La mort dans l'âme" du recueil "L'envers et l'endroit", œuvres où il évoqua la Tchécoslovaquie), nous entraîner dans un pays du Nord, et nous en donner un tableau quelque peu ambivalent.

En effet, d'une part, pour Clamence, «*la Hollande est un songe, [...] un songe d'or et de fumée, plus fumeux le jour, plus doré la nuit*» (page 18), et, d'autre part, c'est «*un petit espace de maisons et d'eaux, cerné par des brumes, des terres froides.*» (page 18), un «*désert de pierres, de brumes et d'eaux pourries*» (page 135). La pluie y est omniprésente, comme en attestent ces notations : «*La pluie qui n'a pas cessé depuis des jours*» (page 17) - «*à travers la pluie*» (page 20) - «*la pluie tombe de nouveau*» (page 64) - «*la pluie redouble*» (page 67) - «*Il y a des siècles que des fumeurs de pipe contemplent la même pluie tombant sur le même canal*» (page 67) - «*la pluie a cessé*» (page 81) ; et, à la fin, «*la neige tombe*» (page 167). De ce fait, dans ce pays, ne se diffuse qu'une lumière froide, et y stagne une humidité dont se plaint Clamence qui a pourtant choisi ce lieu : «*Je frissonne un peu dans cette sacrée humidité*» (page 129).

Lors de l'excursion à «*l'île de Marken*» (page 83) est vite mentionné «*le pittoresque*» de ce «*village de poupée*» : «*des coiffes, des sabots, et des maisons décorées où les pêcheurs fument du tabac fin dans l'odeur de l'encaustique*» (page 85), l'intérêt se portant sur le Zuyderzee, «*une «mer intérieure*» (page 20), une «*mer fumante comme une lessive*» (page 18), «*une mer morte, ou presque. Avec ses bords plats, perdus dans la brume, on ne sait où elle commence, où elle finit*» (page 113), une «*eau plate, monotone, interminable, qui confond ses limites à celles de la terre*» (page 126), ce qui participe de l'ambiguïté qui est généralisée dans le livre ; pour Clamence, c'est «*le plus beau des paysages négatifs*», un paysage lisse dans lequel le ciel se confond avec la terre et la mer, où tout est en aplat, un paysage dépeint sous des couleurs volontairement désespérantes parce qu'il s'agit d'un paysage de l'expiation ou d'une sorte d'ascèse ; il fait remarquer à son compagnon : «*Voyez, à notre gauche, ce tas de cendres qu'on appelle ici une dune, la digue grise à notre droite, la grève livide à nos pieds et, devant nous, la mer couleur de lessive faible, le vaste ciel où se reflètent les eaux blêmes. Un enfer mou, vraiment ! Rien que des horizontales, aucun éclat, l'espace est incolore, la vie morte. N'est-ce pas l'effacement universel, le néant sensible aux yeux ? Pas d'hommes, surtout, pas d'hommes.*» (page 86).

Quant aux Hollandais, ces «*fumeurs de pipe*» (page 67), on apprend d'abord qu'«*ils ont le temps*» (page 11), notation en fait inappropriée car Clamence parle ici des protecteurs des prostituées («*ces messieurs-ci vivent du travail de ces dames-là* !»). Ailleurs, il affirme : «*J'aime ce peuple, grouillant sur les trottoirs. [...] Je l'aime, car il est double. Il est ici et il est ailleurs. [...] Ils marchent près de nous, il*

est vrai, et pourtant voyez où se trouvent leurs têtes : dans cette brume de néon, de genièvre et de menthe qui descend des enseignes rouges et vertes» (page 18) ; il prétend encore qu'*«ils rêvent, la tête dans leurs nuées cuivrées»* (page 19) ; plus loin, il répète qu'ils *«sont là sans y être»* (page 102). Tout cela est de la plus haute fantaisie car les Néerlandais sont, au contraire, un des peuples les plus industriels et des plus austères, cette conjonction ayant d'ailleurs été à l'origine, chez eux, du capitalisme ! Il est plus acceptable de dire qu'*«ils aiment à respecter, par bonté, et par modestie. Chez eux, du moins, la méchanceté n'est pas une institution nationale.»* (page 13).

Rappelant que, autrefois, *«ils sont partis à des milliers de kilomètres, vers Java, l'île lointaine»*, il prétend que, de nos jours encore (ces protestants rigoureux l'ont-ils jamais fait?), *«ils prient ces dieux grimaçants de l'Indonésie dont ils ont garni toutes leurs vitrines, et qui errent en ce moment au-dessus de nous, avant de s'accrocher, comme des singes somptueux, aux enseignes et aux toits en escaliers, pour rappeler à ces colons nostalgiques que la Hollande n'est pas seulement l'Europe des marchands, mais la mer, la mer qui mène à Cipango, et à ces îles où les hommes meurent fous et heureux.»* (pages 18-19). Camus s'est donc plu à mentionner l'empire colonial que les Pays-Bas eurent en Indonésie, à prétendre que tous les Néerlandais avaient été des coloniaux, à exagérer l'importance que cet empire aurait encore pour les Néerlandais d'aujourd'hui, qui en ressentiraient encore l'influence magique et symbolique, leurs prières révélant leur nostalgie d'une époque révolue, leur désir d'évasion, par voie maritime, vers cet ailleurs fantasmé. Dans son exaltation, il ajoute encore des souvenirs littéraires : celui de Marco Polo pour qui le Japon était *«Cipango»*, celui de *«La Folie-Almayer»* de Joseph Conrad, et celui de l'*«amok»* évoqué par Stefan Zweig (*«Amok ou Le fou de Malaisie»*). Quant aux *«dieux grimaçants»*, il s'agit plutôt des figures du théâtre d'ombres de Java, qui représentent des épisodes des épopées hindoues, le *«Ramayana»* et le *«Mahabharata»*, l'hindouisme n'étant d'ailleurs, avec le bouddhisme, le confucianisme et, surtout, l'islam, qu'une des religions de cet immense archipel ! Il faut signaler que, dans une version précédente, Camus avait noté la présence bien humaine, cette fois, des descendants de l'île de Java en tant qu'employés dans les cafés.

D'autre part, à de nombreuses reprises, Clamence mentionne le *«genièvre»* (pages 7, 10, 12, 17 [*«la seule lueur dans ces ténèbres. Sentez-vous la lumière dorée, cuivrée, qu'il met en vous? J'aime marcher à travers la ville, le soir, dans la chaleur du genièvre.»*], 18, 20, 139), une eau-de-vie (traditionnellement de grains) aromatisée de baies de genévrier (*«Juniperus communis»*), l'une des spécialités du Nord de la France, de la Belgique, des Pays-Bas et du Nord de l'Allemagne, qui serait l'ancêtre du gin. Clamence en parle tant qu'on peut craindre qu'il en soit un peu trop imbibé, ce qui expliquerait son exaltation !

Il n'évite pas à ce cliché : *«En Hollande, tout le monde est spécialiste en peintures et en tulipes»* (pages 48), qui se fonde sur l'importance, dans l'Histoire de l'art, des peintres dits flamands, et de la passion que les gens du pays entretiennent avec les tulipes depuis qu'elles y firent leur apparition, vers 1593, au Jardin botanique de l'université de Leyde, ces fleurs les fascinant grâce à leur forme et à leurs couleurs chatoyantes, devenant même l'emblème du pays, suscitant d'ailleurs un tel enthousiasme que leur commerce aboutit, au milieu du XVIIe siècle, à l'augmentation démesurée puis à l'effondrement des cours des bulbes, ce qu'on appelle la *«crise de la tulipe»* ou la *«tulipomanie»*, qui fut la première bulle économique.

-Amsterdam :

La ville, qui est située au-dessous du niveau de la mer, et est toujours menacée d'inondation (*«Les caves, ici, sont inondées»* [page 133]), dont le nom, qui signifie *«digue sur l'Amstel»*, évoque la nécessité de contenir un déferlement dangereux ; qui est aussi appelée *«la Venise du Nord»*, est *«une capitale d'eaux et de brumes, corsetée de canaux»* (page 160), qui, eux également, sont ambivalents :

-D'une part, ces *«canaux concentriques [...] ressemblent aux cercles de l'enfer»* (page 19), car, *«quand on arrive de l'extérieur, à mesure qu'on passe ces cercles, la vie, et donc ses crimes, devient plus épaisse, plus obscure.»* (page 20) ; ils rendent la ville glauque, caractérisée par ses brouillards, par une odeur douceâtre de pourriture et de mort. Comme Clamence (qui dit y marcher *«des nuits*

durant» [page 17]) et son interlocuteur déambulent dans la ville seulement pendant la nuit, l'ambiance est très sombre.

-D'autre part, ces «*canaux de jade*» (page 167), sont admirés : «*Comme les canaux sont beaux, le soir ! J'aime le souffle des eaux moisies, l'odeur des feuilles mortes qui macèrent dans le canal et celle, funèbre, qui monte des péniches pleines de fleurs.*», avant qu'il reconnaisse : «*La vérité est que je me force à admirer ces canaux.*» (pages 52-53).

Mais, même si Clamence, qui avait prétendu vouloir servir de cicerone pour montrer la ville à son nouvel ami, céda bien vite à son seul souci de lui parler de lui, on apprend tout de même que la ville présente aussi :

-De «*belles avenues où défilent des tramways chargés de fleurs et de musiques tonitruantes*» (page 15), l'une étant «*le Damrak*» (pages 15, 166).

-Un «*quartier juif*» (page 15) (ou ce qui fut le quartier juif) dans lequel Clamence a sa maison.

-D'étonnantes maisons, comme celle qui «*appartenait à un vendeur d'esclaves*» (page 53) ; comme celle «*qui abrita Descartes*» [en effet, en 1629, le philosophe français vint habiter au centre de la ville, dans la "Kalverstraat", la rue des bouchers, ce qui lui permit d'ailleurs de faire de nombreuses dissections] est devenue «*un asile d'aliénés*» (page 134).

- Des «*dames derrière des vitrines*», dont Clamence dit qu'elles «*se parfument aux épices*», qu'elles permettent «*le voyage aux Indes*», que «*les dieux descendent sur les corps nus*» et que «*les îles dérivent, coiffées d'une chevelure ébouriffée de palmiers sous le vent*» (page 21), alors que toutes ces prostituées ne sont évidemment pas exotiques !

-Les «*bars à matelots du Zeedijk*» (page 15), une rue où on peut supposer que se trouve le bar louche qu'est «*Mexico-City*», fréquenté par des marins et des touristes «*de toutes les nationalités*» qui en font une «*tour de Babel*» (page 8).

La Hollande a donc fourni à Camus un décor troublant, symbolique et même mythique.

Mais il lui opposa une très personnelle nostalgie du Sud qui est représenté ici par :

-La Grèce que Clamence, à qui Camus prêta son propre amour de ce pays (il gardait des souvenirs encore vibrants du voyage qu'il y avait fait en avril 1955, et depuis lequel il se sentait en exil, affirmant : «*Né sous un ciel heureux, dans une nature avec laquelle on se sent un accord, non une hostilité, j'ai naturellement le cœur grec*» - «*Je me sens le cœur grec*»), évoque pour l'opposer à la platitude morne du Zuyderzee : «*Dans l'archipel grec, j'avais l'impression contraire. Sans cesse, de nouvelles îles apparaissaient sur le cercle de l'horizon. Leur échine sans arbres traçait la limite du ciel, leur rivage rocheux tranchait nettement sur la mer. Aucune confusion ; dans la lumière précise, tout était repère. Et d'une île à l'autre, sans trêve, sur notre petit bateau, qui se traînait pourtant, j'avais l'impression de bondir, nuit et jour, à la crête des courtes vagues fraîches, dans une course pleine d'écume et de rires. Depuis ce temps, la Grèce elle-même dérive quelque part en moi, au bord de ma mémoire, inlassablement... [...] Il y faut des cœurs purs. Savez-vous que, là-bas, les amis se promènent dans la rue, deux par deux, en se tenant la main. Oui, les femmes restent à la maison, et l'on voit des hommes mûrs, respectables, ornés de moustaches, arpenter gravement les trottoirs, leurs doigts mêlés à ceux de l'ami. [...] Avant de nous présenter dans les îles grecques, il faudrait nous laver longuement. L'air y est chaste, la mer et la jouissance claires.*». (pages 113-114). En Grèce s'effectuerait la jonction pleine et entière de l'âme et de la terre ; ce serait donc un paradis analogue à l'Éden de la "Genèse".

-Deux autres pays qui sont tout à fait inattendus puisque Clamence déclare : «*Ce que j'aime le plus au monde, c'est la Sicile [...] du haut de l'Etna, dans la lumière, à condition de dominer l'île et la mer. Java aussi, mais à l'époque des alizés*» (page 53), ce qui le fait se définir ailleurs comme «*sicilien et javanais*» (page 157), et s'écrier : «*Oh, soleil, plages, et les îles sous les alizés, jeunesse dont le souvenir désespère !*» (page 166).

On pourrait aussi avancer que la nostalgie de chauds pays se marque encore dans le nom donné au bar : «*Mexico-City*».

Ainsi, Camus, qui a toujours établi une nette opposition entre le Nord et le Sud, apparaît-il comme un adepte de la théorie des climats selon laquelle existe un rapport subtil entre les paysages, la météorologie et la psychologie des êtres humains.

* * *

Des événements du XXe siècle :

-Clamence évoque *«ce petit Français qui, à Buchenwald, s'obstinait à vouloir déposer une réclamation auprès du scribe, lui-même prisonnier, et qui enregistrait son arrivée»* (page 95). Buchenwald fut un camp de concentration nazi créé en juillet 1937, destiné initialement à enfermer des opposants au régime nazi, pour la plupart communistes ou sociaux-démocrates, qui reçut par la suite quelque dix mille juifs, des tsiganes, des homosexuels, des prisonniers de droit commun et, pendant la Seconde Guerre mondiale, des prisonniers de guerre.

-Clamence décrit ce supplice inventé par les nazis : *«La cellule des crachats qu'un peuple imagina récemment pour prouver qu'il était le plus grand de la terre. Une boîte maçonnée où le prisonnier se tient debout, mais ne peut pas bouger. La solide porte qui le boucle dans sa coquille de ciment s'arrête à hauteur de menton. On ne voit donc que son visage sur lequel chaque gardien qui passe crache abondamment. Le prisonnier, coincé dans la cellule, ne peut s'essuyer, bien qu'il lui soit permis, il est vrai, de fermer les yeux.»* (page 128).

-Clamence se souvient : *«Dans mon petit village, au cours d'une action de représailles, un officier allemand a courtoisement prié une vieille femme de bien vouloir choisir celui de ses deux fils qui serait fusillé comme otage. Choisir, imaginez-vous cela? Celui-là? Non, celui-ci. Et le voir partir.»* (page 16).

-La France n'ayant été d'abord occupée par les Allemands qu'au Nord de la Loire, Clamence passa dans *«la zone Sud»* (page 142), puis *«en Afrique du Nord avec la vague intention de rejoindre Londres»* (page 143), c'est-à-dire participer à la lutte qu'y menait le général de Gaulle contre le nazisme, pour la libération de la France. Or, en Afrique du Nord, *«grâce à M. Rommel [général allemand qui était à la tête de l'"Afrikakorps", en Lybie], la guerre flambait»* (page 141). Il fut arrêté le jour du *«débarquement des Alliés en Algérie»* (page 144), le 8 novembre 1942, et *«interné près de Tripoli, dans un camp»* (page 144). Il y connut un *«jeune Français qui avait la foi»* (page 144), mais qui était pourtant allé *«se battre»* en Espagne, étonnamment du côté républicain, puisque *«le général catholique [Franco] l'avait interné»*, ce qui lui avait permis de constater que, *«dans les camps franquistes, les pois chiches [nourriture typiquement espagnole !] étaient [...] bénis par Rome»* (page 145), habile façon de dénoncer la collusion avec le franquisme de l'Italie de Mussolini, sinon du Vatican ! Après quoi [ce n'est pas très clair !], il s'était retrouvé sous *«le ciel d'Afrique»* et prisonnier dans le camp de Tripoli. Ce catholique, qui critiquait *«celui qu'il appelait le Romain»* (page 145), c'est-à-dire le pape Pie XII qui se voyait reprocher de ne pas condamner le nazisme, disait que le camp avait besoin d'un *«pape»*, qui serait *«un homme complet, avec ses défauts et ses vertus»*, acceptant *«de maintenir vivante, en lui et chez les autres, la communauté des souffrances»* (page 146). Comme Clamence avait été choisi, il peut intriguer son interlocuteur en parlant de ses *«aventures pontificales»* (page 141).

- C'est avec un cynisme déconcertant que Clamence évoque le quartier juif d'Amsterdam, *«ou ce qui s'appelait ainsi jusqu'au moment où nos frères hitlériens y ont fait de la place. Quel lessivage ! Soixante-quinze mille juifs déportés ou assassinés, c'est le nettoyage par le vide. J'admire cette application, cette méthodique patience ! Quand on n'a pas de caractère, il faut bien se donner une méthode. Ici, elle a fait merveille, sans contredit, et j'habite sur les lieux d'un des plus grands crimes de l'histoire.»* (page 16).

-À Clamence, «il reste, au moins, cet amer plaisir-là, vitupérer l'époque» (Aragon, "Les fourreurs") :

-Il dénonce le fait qu'on y procède, sans discussion, à des condamnations brutales, ayant cette formule saisissante : *«Nous avons remplacé le dialogue par le communiqué»* (page 55).

-À travers sa confession, il dénonce la vanité des intellectuels parisiens.

-Il se moque : *«Aujourd'hui, nous avons le lyrisme cellulaire»* (page 144) par référence aux œuvres du temps qui dénonçaient les camps nazis comme les camps soviétiques ; mais il y succombe lui aussi par ses anecdotes puisées dans les pages les plus sombres de l'Histoire contemporaine : la Seconde Guerre mondiale (son village natal, le camp, etc.), le *«lessivage»* du

quartier juif où se sont perpétrées les pires turpitudes des nazis, les camps de concentration, la guerre froide.

-Celle-ci partage aussi les intellectuels français, les uns étant «*moscovites*», c'est-à-dire pro-U.R.S.S., les autres, «*bostoniens*», c'est-à-dire pro-U.S.A. (page 156).

-Avec cet «*intellectuel annonçant la société sans classes*» (page 116), avec ces «*humanistes professionnels*» (page 108), ces «*athées de bistrots*» (ceux qu'on trouvait alors à Saint-Germain-des-Prés), qui «*sont de timides communiants*» (page 108), ces «*confrères parisiens*» qui sont «*irréductibles sur la question*» de l'esclavage, et qui «*n'hésiteraient pas à lancer deux ou trois manifestes, peut-être même plus !*», Clamence ajoutant : «*Réflexion faite, j'ajouterais ma signature à la leur. L'esclavage, ah, mais non, nous sommes contre ! Qu'on soit contraint de l'installer chez soi, ou dans les usines, bon, c'est dans l'ordre des choses, mais s'en vanter, c'est le comble.*» (pages 53-54), Camus visait sans doute Sartre et les membres de son groupe, l'intelligentsia existentialiste et procommuniste qui l'avait rejeté après la publication de «*L'homme révolté*» (1951) ; cependant, il signale son accord avec eux sur certaines questions.

* * *

Le panorama culturel que déploie Clamence, joignant à son souci des mots recherchés celui des subtiles allusions, autant de preuves de son pédantisme (alors qu'il prétend être un «*discret érudit*» [page 35]), peut être établi en suivant un ordre chronologique :

-Il imagine «*l'homme de Cro-Magnon pensionnaire à la tour de Babel*» (page 8), ce qui est fantaisiste, le premier ayant vécu au paléolithique supérieur (-30000) tandis que la seconde serait vieille tout au plus de 5000 ans, ce bâtiment étant évoqué dans la Bible, Dieu entravant sa construction par l'imposition de la confusion des langues, confusion d'ailleurs censée régner aussi à «*Mexico-City*», ce bar accueillant des visiteurs provenant du monde entier, qui «*viennent demander, en toutes langues, du genièvre*» (page 20).

- L'expression «*défendre la veuve et l'orphelin*» à laquelle fait allusion Clamence trouve son origine dans la Bible : «*Vous n'accablerez pas la veuve et l'orphelin.*» («*Exode*», 22, 21), ce duo symbolisant de façon expressive la pauvreté et la grande fragilité de ceux qui se retrouvent sans mari, sans parents, sans soutiens indispensables pour survivre à des époques où les femmes ne pouvaient recevoir de salaire, et où les enfants sans famille étaient livrés à la rue.

-Clamence se voit comme un «*Élie sans messie*» (page 135), se compare donc alors à ce prophète de la Bible parce qu'il annonça la venue, à la fin des temps, du messie, le libérateur désigné et envoyé par Dieu, spécialement Jésus-Christ. Comme Élie put s'élever au ciel sur un char de feu, Clamence ose encore se comparer à lui puisqu'il imagine «*un char descendant du ciel pour [l']emporter*» (page 168) !

-Il évoque «*Rachel, gémissant sur ses petits et refusant toute consolation*» (page 131) : il s'agit, dans la Bible, de la femme de Jacob qui, selon le prophète Jérémie, pleura pour ses enfants quand les juifs furent exilés, car ils passèrent devant son tombeau sur le chemin de Babylone («*Livre de Jérémie*» 31:14-161), ce qui fut repris dans l'«*Évangile selon Mathieu*» (2, 18).

-Il décrit son «*enseigne*» : «*une face double, un charmant Janus*» (page 57), celui-ci étant le dieu romain qui était représenté avec deux visages opposés ; qui ouvrait et fermait l'année ; dont le temple comportait deux entrées fermées en temps de paix et ouvertes en temps de guerre.

-Il s'est choisi un pseudonyme qui est à la fois un symbole et un jeu de mots savant et plaisant :

-Le prénom, Jean-Baptiste, rappelle Jean le Baptiste qui, comme c'est mentionné dans les «*Évangiles*» : («*Mathieu*», 3, 3 ; «*Jean*», 1, 23), était un prophète («*celui qui parle devant, qui annonce les choses avant qu'elles n'arrivent*») annonçant aux juifs la venue du messie et la rédemption, la possibilité de la grâce et du rachat, et baptisait ses fidèles en les plongeant dans l'eau du Jourdain, leur faisant ainsi retrouver l'innocence.

-Le nom, Clamence, vient du fait que le personnage s'identifiait aux prophètes Isaïe («*Livre d'Isaïe*», 40, 3) et Jean le Baptiste («*Mathieu*», 3, 3 ; «*Marc*», 1, 3 ; «*Luc*», 3, 4 ; «*Jean*», 1, 22) qui disaient : «*Je suis la voix qui crie dans le désert*», une «*vox clamans in deserto*» (plus correctement, il faudrait dire : «*vox clamantis in deserto*»), ce désert étant à la fois un désert physique et un désert

mental puisque les deux prophètes ont parlé sans qu'on les écoute alors qu'ils annonçaient la venue du messie.

-Rappelant cet avertissement : «*Malheur à vous quand tous les hommes diront du bien de vous !*», il cite l'«*Évangile selon Luc*» (6, 26).

-Évoquant Jésus qui «*parlait doucement à la pécheresse*» (page 133), Clamence se souvient de cette anecdote qu'on trouve dans l'«*Évangile selon Luc*» (7, 36-50) : à une pécheresse venue verser des larmes sur ses pieds qu'elle essuya de sa chevelure, Jésus «remit ses nombreux péchés parce qu'elle lui avait montré beaucoup d'amour», et lui dit : «*Ta foi t'a sauvée ; va en paix.*»

-Clamence indique que la question posée par le Christ sur la croix à Dieu le Père, peu de temps avant sa mort : «*Pourquoi m'as-tu abandonné?*» (page 131) a été supprimée par «*le troisième évangéliste*», qui est désigné plus bas : «*Luc*» ; en effet, cela nous est relaté par le premier évangéliste : Matthieu (27, 46) et par le deuxième : Marc (15, 34).

-Si Pierre peut être appelé «*le froussard*», c'est parce que, ayant été effrayé au moment de l'arrestation de Jésus, il le renia : «*Je ne connais pas cet homme... Je ne sais pas ce que tu veux dire... etc.*» (page 134), ce qu'on trouve dans l'«*Évangile selon Luc*» (22, 54-62), et ce que Camus reproduit assez fidèlement.

- Il fait dire à son personnage que «*la religion*» a été «*une grande entreprise de blanchissage [...] mais brièvement, pendant trois ans tout juste, et elle ne s'appelait pas religion*» (page 129), ce qui isole le pur enseignement du Christ, qui, en effet, dura les trois ans de sa vie publique, de la création d'une Église par l'apôtre Paul de Tarse dès les années 40.

-Clamence voit en les Hollandais des «*Lohengrin*» (page 18), des «*cygnes funèbres*» (page 19), Lohengrin étant un personnage de la littérature médiévale germanique, appartenant à la légende arthurienne, dont l'histoire est une variante de la légende du chevalier au cygne, car il se déplace sur une barque tirée par un cygne.

-Clamence évoque «*l'amour d'Yseult*» (page 103), qui a été conté dans «*Tristan et Iseut*», texte du Moyen Âge montrant ces deux êtres en proie au désir. Et il mentionne encore «*La mort d'amour d'Yseult*» (page 118) qui pourrait être «*Liebestod*» (en allemand : «*Mort d'amour*»), la dramatique musique du finale de l'opéra «*Tristan und Isolde*» (1859) de Richard Wagner.

-Dante et «*L'enfer*» de sa «*Divine comédie*» sont mentionnés quand :

-L'hyperbolique Clamence dit : «*Les canaux concentriques d'Amsterdam ressemblent aux cercles de l'enfer. [...] Quand on arrive de l'extérieur, à mesure qu'on passe ces cercles, la vie, et donc ses crimes, devient plus épaisse, plus obscure. Ici, nous sommes dans le dernier cercle. Le cercle des...*» (pages 19-20). Dans chacun des neuf cercles de «*L'enfer*» de Dante sont punis des coupables d'un type bien défini de péché ; or «*le dernier cercle*», le neuvième cercle, où se trouve «*Mexico-City*», est celui des traîtres, Clamence n'étant toutefois pas un traître actif, mais un traître par passivité.

- Clamence, étonné que son interlocuteur connaisse Dante, lui signale cependant : «*Dante admet des anges neutres dans la querelle entre Dieu et Satan. Et il les place dans les Limbes, une sorte de vestibule de son enfer. Nous sommes dans le vestibule, cher ami.*» (page 98). C'est au «*Chant quatrième*» de «*La divine comédie*» que sont décrits les Limbes où, en plus de ces «*anges neutres*», sont censées se trouver des personnes qui, n'ayant pas reçu le baptême et étant privées de la foi, ne peuvent jouir de la vision de Dieu, sans être toutefois punies pour un quelconque péché.

-Parlant de la débauche, Clamence indique : «*On laisse en y entrant la crainte comme l'espérance*», (page 120), se souvenant donc de l'annonce faite à Dante dans le vestibule de l'Enfer : «*Vous qui entrez, laissez toute espérance.*» («*Chant troisième*»).

- Clamence recèle un panneau, appelé «*Les juges intègres*», qui fait partie du triptyque d'un retable appelé «*L'Agneau mystique*» du peintre Jan van Eyck (1390-1441), placé dans la cathédrale Saint-Bavon de Gand (page 149). Sur le panneau, les «*juges intègres*» viennent à cheval admirer «*l'Agneau mystique*» qui, dans le panneau central, symbolise l'innocence de Jésus.

-Clamence mentionne Savonarole (page 156), prédicateur italien du XVe siècle qui exhorta les Florentins à la repentance, instaura même un régime à la fois théocratique et démocratique, et, surtout, voulut réformer les mœurs avec une grande intransigeance.

-Si Clamence pense que «*nous devions, comme Copernic, inverser le raisonnement pour triompher*» (page 159), c'est que cet astronome polonais du XVI^e siècle contesta la conception de la Terre immobile au centre de l'univers pour la présenter comme tournant autour du soleil.

-La mention d'«*une tribu de syndics et de marchands, comptant leurs écus avec leurs chances de vie éternelle, et dont le seul lyrisme consiste à prendre parfois, couverts de larges chapeaux, des leçons d'anatomie*» (page 18) est une allusion à deux célèbres tableaux du peintre Rembrandt (1606-1669) : «*Les syndics de la guilde des drapiers*» et «*La leçon d'anatomie du docteur Tulp*». Dans une version précédente, Camus avait mentionné son nom.

-«*Un Vermeer, sans meubles ni casseroles*» (page 140) rappelle que cet autre peintre hollandais (1632-1675) est connu en particulier pour ses représentations d'intérieurs.

-C'est par rapport au «roi-soleil» que s'était voulu Louis XIV que Clamence se qualifie de «*citoyen-soleil quant à l'orgueil*» (page 110).

-Disant : «*Je n'étais pas la Religieuse portugaise*» (page 68), il évoque «*Les lettres portugaises*» qui furent d'abord publiées anonymement, sous le titre «*Lettres portugaises traduites en français*» à Paris en 1669, comme la traduction de cinq lettres passionnées d'une religieuse portugaise à un officier français, alors que les spécialistes pensent qu'il s'agit d'un roman épistolaire dû à Gabriel de Guilleragues.

-Si Clamence parle «*de bons sauvages*» (page 26), c'est en se souvenant du mythe du «bon sauvage» qui fut créé par Rousseau dans sa volonté d'idéaliser l'être humain vivant au contact de la nature.

-Clamence compare la confiance dans le succès de leurs entreprises qu'ont les femmes à celle qu'avait «*Bonaparte*» (page 70), du fait de leur audace ; et il rappelle la plus grande victoire de Napoléon en disant qu'«*une de [ses] amies se lassait d'attendre l'Austerlitz de [leur] passion*» (page 78), son sommet.

-Il caricature le romantisme du XIX^e siècle : «*Il y a cent cinquante ans, on s'attendrissait sur les lacs et les forêts.*» (page 144).

-En résumant par «*Toute la lyre, quoi !*» (page 168) toutes les bonnes nouvelles que pourraient apporter les colombes, il reprend le titre d'un recueil de poèmes de Hugo, l'expression signifiant «toute la poésie».

-Le «*propriétaire russe*» que Clamence «*admirait*» parce qu'«*il faisait fouetter en même temps ceux de ses paysans qui le saluaient et ceux qui ne le saluaient pas pour punir une audace qu'il jugeait dans les deux cas également effrontée*» (page 108) était le père de Dostoïevski qui, cependant, ne fut pas celui qui révéla cette conduite. Camus l'aurait apprise par la biographie de Dostoïevski publiée par Troyat en 1948.

-Si Clamence se proclame «*sans dieu et sans maître*» (page 154), c'est par un clin d'œil à la devise des anarchistes, «Ni Dieu ni maître», utilisée dès la fin du XIX^e siècle, qui exprime la volonté de l'individu de ne se soumettre à aucune autorité politique ou divine, de vivre sans aucune contrainte.

-Clamence relativise l'importance accordée à «*Einstein*» (page 71), pourtant un physicien qui est considéré comme l'un des plus grands scientifiques de l'Histoire, comme un modèle d'intelligence, de savoir et de génie, et même comme la personnalité la plus éminente du XX^e siècle.

-Clamence se situe parmi les «*enfants du demi-siècle*» (page 144) par allusion aux «enfants du siècle», le XIX^e, parmi lesquels se plaça Musset, auteur de «*La confession d'un enfant du siècle*».

-Clamence dit détester «*La vie en rose*» (page 118), chanson écrite en mai 1945 par Édith Piaf, sur une musique de Louiguy, une des chansons françaises les plus célèbres au monde, reprise par de nombreux artistes internationaux.

-Il mentionne deux figures antithétiques significatives de la France des années quarante, quand il dit s'être voulu «*moitié Cerdan, moitié de Gaulle*» (page 65), le premier étant un célèbre boxeur, le second, l'animateur de la Résistance contre les nazis.

-Il compare sa fonction de pape du camp de prisonniers à celle d'un «*secrétaire de cellule*» (page 146), celle-ci étant le groupement de base des membres du parti communiste.

-Il signale «*que la première bombe H avait explosé*» (page 102) ; il s'agit de la bombe à hydrogène, bombe à fusion ou bombe thermonucléaire, dont l'énergie principale provient de la fusion de noyaux

légers ; la première, "Ivy Mike", explosa sur l'atoll de Eniwetok (près de l'atoll de Bikini, dans l'océan Pacifique) le 1er novembre 1952.

* * *

Dans "La chute", Camus se montra un romancier à la vision très large, même s'il ne se consacra qu'à l'examen d'un seul personnage.

L'intérêt psychologique

"La chute", confession de Jean-Baptiste Clamence, montre à quel point cet homme, dont on a déjà vu à quel point ses hyperboles révèlent qu'il est excessif, absolutiste, est étrange et multiple. Comme cette confession est sinueuse, il est nécessaire de l'étudier en établissant bien l'évolution du personnage, qui se fait en différentes nettes étapes : Clamence fier de sa «vie réussie», Clamence «pénitent», Clamence «juge», étapes à travers lesquelles on constate qu'il fut toujours détestablement orgueilleux.

* * *

Clamence fier de sa «vie réussie» :

Il indique : «*Je n'étais pas mal fait de ma personne*» (pages 34-35), et précise : «*Par la taille, les épaules et ce visage dont on m'a dit souvent qu'il était farouche, j'aurais plutôt l'air d'un joueur de rugby*» (page 14) - «*Mes muscles m'ont toujours bien servi*» (page 62). D'ailleurs, il pratique «*les sports*» (page 35), et se montre un «*danseur infatigable*» (page 35), se vantant même : «*Il m'arrivait de danser pendant des nuits*» (page 37). Il se considère «*habile dans les exercices du corps comme dans ceux de l'intelligence*» (page 35).

Prétendant à son «*ingénuité*» (page 93), il s'attribue un bon tempérament («*J'ai un bon rire franc, ma poignée de main est énergique, ce sont là des atouts.*» [page 49]), une «*nature communicative*» («*Je suis bavard [...] et me lie facilement*» [page 10]), «*cette pente de nature qui [le] porte irrésistiblement à la sympathie*» (page 16), et qui la suscite chez les autres du fait de sa «*sociabilité heureuse*» (page 35).

Dans un passage qui est comme le commentaire, ou la reprise à peine déguisée, des premiers textes de "Noces", il décrit dans quel état bienheureux il vivait : «*Peu d'hommes ont été plus naturels que moi. Mon accord avec la vie était total, j'adhérais à ce qu'elle était, du haut en bas, sans rien refuser de ses ironies, de sa grandeur, ni de ses servitudes. En particulier, la chair, la matière, le physique en un mot, qui déconcerte ou décourage tant d'hommes dans l'amour ou dans la solitude, m'apportait, sans m'asservir, des joies égales. J'étais fait pour avoir un corps. De là cette harmonie en moi, cette maîtrise détendue que les gens sentaient et dont ils m'avouaient qu'elle les aidait à vivre. On recherchait donc ma compagnie.*» (pages 35-36).

Ayant un cœur juste et bon, étant courtois, galant, serviable, généreux, il se plaisait à rendre service, à faire le bien : «*Par exemple, j'adorais aider les aveugles à traverser les rues [...] J'ai toujours aimé renseigner les passants dans la rue, leur donner du feu, prêter la main aux charrettes trop lourdes, pousser l'automobile en panne, acheter le journal à la salutiste, ou les fleurs de la vieille marchande [...] J'aimais faire l'aumône. Un grand chrétien de mes amis reconnaissait que le premier sentiment qu'on éprouve à voir un mendiant approcher de sa maison est désagréable. Eh bien, moi, c'était pire : j'exultais.*» (pages 27-28) - «*N'ayant pas le cœur assez grand pour partager mes richesses avec un pauvre bien méritant, je les laissais à la disposition des voleurs éventuels, espérant ainsi corriger l'injustice par le hasard.*» (page 149). Insistant sur ses efforts pour aider les gens, il considère qu'il était un bienfaiteur pour la société, un philanthrope.

Ayant tout pour plaire, et plaisant, il eut de nombreuses relations avec des femmes, étant d'ailleurs lui-même ce «*faraud*» dont il se moque (page 44).

S'il reconnaissait avoir eu «*une naissance honnête, mais obscure*» (page 36), venu de son «*petit village*» (page 16) à Paris, il y a fait des études qui lui ont permis de devenir, d'abord, un homme

cultivé, aux goûts classiques, pratiquant «*les beaux-arts*» (page 35), qui a, entre «*le monde*» et lui, interposé la «*culture*», et qui, même s'il peut signaler que, à Amsterdam, il a «*cessé de lire depuis longtemps*» (page 140), en précisant toutefois : «*Je n'aime plus que les confessions*» (page 140), le pli était pris, et la pensée de ce prétendu «*discret érudit*» (page 35) est lestée, comme on l'a vu, d'irrépressibles citations et allusions.

Ses études lui ont surtout permis de devenir un brillant avocat ayant pour lui la prestance et l'éloquence, et qui, «*imbattable sur le Code*» (page 124), remportait des succès, était réputé, fêté, respecté, ce qu'on appelle «*une grande figure du barreau*». Et, du fait de sa générosité naturelle, il eut, dans sa pratique, «*une spécialité : les nobles causes. La veuve et de l'orphelin, comme on dit.*» (page 23).

Se voulant aristocrate (ce que trahit d'ailleurs son emploi des mots «*gens de qualité*» [page 160]), étalant son arrogance, il affirme sa «*vocation des sommets*» (page 32), dit ne pouvoir vivre qu'en des «*points culminants*», des «*situations élevées*» (page 30). Il prétend avoir pu «*atteindre plus haut que l'ambitieux vulgaire et se hisser à ce point culminant où la vertu ne se nourrit plus que d'elle-même*» (page 30) et où l'on «*oblige*» son prochain sans jamais rien lui devoir. Il plane d'ailleurs sur les sommets de la bonne conscience, au-dessus de toutes les mesquineries, ignorant l'échec et l'obstacle. Il se voit sans problème et sans inquiétude, traversant la vie au milieu de l'approbation générale et surtout de la sienne, étant parfaitement heureux parce que «*profondément content de lui-même*» (page 35). Il confie : «*Je jouissais de ma propre nature, et nous savons tous que c'est là le bonheur bien que, pour nous apaiser mutuellement, nous fassions mine parfois de condamner ces plaisirs sous le nom d'égoïsme.*» (page 27) - «*Je vivais impunément. Je n'étais concerné par aucun jugement.*» (page 32).

Cependant, cette personnalité est aussi étincelante que sombre.

* * *

Clamence «*pénitent*» :

Il a commis différentes lâchetés:

-La guerre survenant en 1939, il avait été «*mobilisé*» sans toutefois voir «*le feu*» (page 141) ; il n'eut une «*réaction [...] patriotique*» qu'à la vue, dans le métro, d'un chien qui préféra suivre «*un jeune soldat allemand*» (page 142) ; s'il gagna «*la zone Sud*», il n'entra pas dans la Résistance parce que, dit-il : «*L'entreprise me paraissait un peu folle et, pour tout dire, romantique. Je crois surtout que l'action souterraine ne convenait ni à mon tempérament, ni à mon goût des sommets aérés. [...] J'admirais ceux qui se livraient à cet héroïsme des profondeurs, mais ne pouvais les imiter. / Je passai donc en Afrique du Nord avec la vague intention de rejoindre Londres. Mais, en Afrique, la situation n'était pas claire, les partis opposés me paraissaient avoir également raison et je m'abstins.*» (page 143). Ainsi, il s'était déjà donné de bonnes raisons de ne pas agir, de ne pas s'engager, de ne pas «*risquer sa vie*», ce dont pourtant il accuse d'avance son malheureux interlocuteur (page 169).

-En Afrique, il avait été prisonnier «*dans un camp où l'on souffrait de soif et de dénuement plus que de mauvais traitements*» (page 144) ; or il y avait «*bu l'eau d'un camarade agonisant*» (page 147) sous le soleil, avait donc causé sa mort, crime qui est bien le plus grave, le plus inexpiable, qu'il ait commis, sur lequel cependant il passe bien vite (tout comme Meursault, dans «*L'étranger*», le fait sur le meurtre), l'enfouissant dans un temps très lointain («*Il y a si longtemps de cela*» [page 141]).

-À Paris, il eut une altercation avec un motocycliste, où il n'eut pas eu le dessus, qui le fait se défendre : «*On ne pouvait pas m'accuser de lâcheté*» (page 63), mais reconnaître : «*J'avais rêvé, cela était clair maintenant, d'être un homme complet, qui se serait fait respecter dans sa personne comme dans son métier. Moitié Cerdan, moitié de Gaulle si vous voulez. [...] Il ne m'était plus possible de caresser cette belle image de moi-même*» (page 65). Il en fut troublé au point que ce don Juan connut alors un fiasco sexuel, et se sentit encore plus meurtri lorsque sa partenaire le révéla à un tiers.

-À Paris encore, il vécut deux événements qui, enfin, le troublèrent profondément et sur lesquels il s'étend longuement :

-Il indique la «*découverte essentielle*» (page 81) qu'il fit sur lui une nuit de novembre où eut lieu un événement dramatique : «*Je regagnais la rive gauche, et mon domicile, par le pont Royal. Il était*

une heure après minuit, une petite pluie tombait, une bruine plutôt, qui dispersait les rares passants. [...] Sur le pont, je passai derrière une forme penchée sur le parapet, et qui semblait regarder le fleuve. De plus près, je distinguai une mince jeune femme, habillée de noir. Entre les cheveux sombres et le col du manteau, on voyait seulement une nuque, fraîche et mouillée, à laquelle je fus sensible. Mais je poursuivis ma route, après une hésitation [il faut signaler qu'il venait de quitter une maîtresse, et que ses sens étaient donc calmés !]. Au bout du pont, je pris les quais en direction de Saint-Michel, où je demeurais. J'avais déjà parcouru une cinquantaine de mètres à peu près, lorsque j'entendis le bruit, qui, malgré la distance, me parut formidable dans le silence nocturne, d'un corps qui s'abat sur l'eau. Je m'arrêtai net, mais sans me retourner. Presque aussitôt, j'entendis un cri, plusieurs fois répété, qui descendait lui aussi le fleuve, puis s'éteignit brusquement. Le silence qui suivit, dans la nuit soudain figée, me parut interminable. Je voulais courir et je ne bougeai pas. Je tremblais, je crois, de froid et de saisissement. Je me disais qu'il fallait faire vite et je sentais une faiblesse irrésistible envahir mon corps. J'ai oublié ce que j'ai pensé alors. "Trop tard, trop loin..." ou quelque chose de ce genre. J'écoutais, toujours immobile. Puis, à petits pas, sous la pluie, je m'éloignai. Je ne prévins personne.» (pages 81-82). Il savait qu'avait eu lieu le suicide d'une désespérée ; mais, même s'il arrêta sa course, il ne prit pas le temps de lui porter secours. Étant trop complètement autocentré, incapable de s'intéresser à autre chose que lui-même, il resta statique, ne fut pas capable de s'exposer, même pas de se déranger, resta sans intervenir, sans bouger, et, lâchement, laissa mourir la malheureuse. À la détresse de celle-ci, il ne répondit que par l'indifférence et l'égoïsme ; elle était morte, et il ressentait non de la compassion, mais de la honte et de la culpabilité pour n'avoir rien fait. Alors qu'il s'enorgueillissait de défendre des victimes dans l'exercice de ses fonctions, sa lâcheté l'avait empêché de secourir cette suicidaire. Dans ses "Carnets", Camus définit ainsi son personnage : «Un lâche qui se croyait courageux. Et une occasion suffit pour qu'il s'aperçoive du contraire.» À la différence du personnage de Green, il ne se soucia jamais de la personne qui s'était jetée dans la Seine, s'interdisant de lire les journaux le lendemain et les jours qui suivirent, refusant que l'événement passe de l'anecdote (catastrophique pour lui) au fait divers (banalisé pour le monde). D'autre part, si des doutes l'assaillirent, ils ne portèrent toutefois jamais sur ce qu'il aurait dû faire, mais surtout ce que les autres pouvaient penser de lui ; s'il était torturé par son inaction, il ne chercha encore qu'à sauver les apparences, qu'à maintenir une bienveillance de façade bienséante. Cependant, cet événement, autour duquel tout tourne, est le point crucial du livre.

-Il raconte encore ce qui s'est passé trois ans plus tard : «C'était un beau soir d'automne, encore tiède sur la ville, déjà humide sur la Seine. [...] J'étais monté sur le pont des Arts, désert à cette heure, pour regarder le fleuve qu'on devinait à peine dans la nuit maintenant venue [...] Je sentais monter en moi un vaste sentiment de puissance et, comment dirais-je, d'achèvement, qui dilatait mon cœur. Je me redressai et j'allais allumer une cigarette, la cigarette de la satisfaction, quand, au même moment, un rire éclata derrière moi. Surpris, je fis une brusque volte-face : il n'y avait personne. J'allai jusqu'au garde-fou : aucune péniche, aucune barque. Je me retournai vers l'île et, de nouveau, j'entendis le rire dans mon dos, un peu plus lointain, comme s'il descendait le fleuve. Je restais là, immobile. Le rire décroissait, mais je l'entendais encore distinctement derrière moi, venu de nulle part, sinon des eaux. En même temps, je percevais les battements précipités de mon cœur. Entendez-moi bien, ce rire n'avait rien de mystérieux ; c'était un bon rire, naturel, presque amical, qui remettait les choses en place. [...] J'étais étourdi, je respirais mal.» Comme il était rentré chez lui, il fut encore poursuivi par le rire : «J'entendis rire sous mes fenêtres. J'ouvris. Sur le trottoir, en effet, des jeunes gens se séparaient joyeusement. Je refermai les fenêtres en haussant les épaules. [...] Je me rendis dans la salle de bains pour boire un verre d'eau. Mon image souriait dans la glace, mais il me sembla que mon sourire était double.» (pages 46-48). En conséquence, il ne mit «plus les pieds sur les quais de Paris» (page 51). Mais, alors que, après s'être montré lâche en ne venant pas au secours de la jeune suicidaire, il n'avait guère été troublé, le rire, d'autant plus inquiétant qu'il ne venait de personne mais qu'il semblait justement marquer la supériorité d'une personne sur lui, ne cesse de le poursuivre comme un appel mystérieux, venait troubler sa sérénité, réveiller le souvenir (à vrai dire jamais oublié) de sa lâcheté de trois ans auparavant, la mettre en pleine lumière, lui rappeler son indignité, révéler que la construction sur laquelle reposait sa vie était fragile, et, surtout, signer sa déchéance, lui donner l'impression que son méfait était connu par quelqu'un d'autre, sinon que tout le monde savait

ce qu'il avait fait, et le jugeait : «*Mes semblables cessaient d'être à mes yeux l'auditoire respectueux dont j'avais l'habitude. Le cercle dont j'étais le centre se brisait et ils se plaçaient sur une seule rangée, comme au tribunal.*» (page 92), ce qui rappelle curieusement ce que dit Meursault dans "L'étranger" alors qu'il est au tribunal, face aux jurés : «*Je n'eus qu'une impression : j'étais devant une banquette de tramway et tous ces voyageurs anonymes épiaient le nouvel arrivant pour en apercevoir les ridicules.*» (page 119). Clamence note encore : «*L'univers entier se mit alors à rire autour de moi.*» (page 94), l'univers, voué au sarcasme permanent, devenant donc un enfer. Ce rire, qui l'attendait «*au centre de [sa] mémoire*» (page 80), qu'il considéra accusateur, dénonciateur de ses manquements, agissant comme un catalyseur, sonnant comme un glas, le fit, par une prise de conscience soudaine et atroce, par la révélation du sens de toute une vie, de la façon dont il avait toujours vécu sans le savoir, basculer d'une certitude triomphante d'innocence dans le drame de la mauvaise conscience, se rendre compte que, loin d'être un modèle de vertu, il manquait de moralité.

Dès lors, il n'allait plus jamais être le même. À partir de ce moment, il se vit du dehors, et, à ses yeux dessillés, cet événement éclaira d'un jour nouveau l'ensemble de son existence. Se livrant à une longue enquête sur lui-même, à une honnête introspection, à une exploration des profondeurs de sa psyché scrutée sans indulgence, il se demanda qui il était, ce qu'il était devenu, fouilla sa mémoire, en vint à se remémorer les événements noirs de son passé, s'y retrouva plusieurs fois en mauvaise posture, fit le bilan de ses faiblesses, de ses lâchetés, de ses diverses usurpations. Se soumettant à ce processus drastique, obligé d'effectuer une remise en question, et à porter un jugement sur lui, cet homme jusque-là heureux et optimiste, sûr de lui, sûr de ses réussites sociales et amoureuses, se rendit peu à peu compte que l'image très favorable qu'il avait de lui-même et que les autres avaient de lui ne correspondait pas à la réalité. Il découvrit peu à peu sa véritable nature, le revers de sa «*noble personnalité*», en vint à considérer qu'il n'était pas celui qu'il croyait être (un être parfait, supérieur à tout le monde), qu'il ne valait pas mieux que ceux qu'il méprisait.

Il indique : «*Certains matins, j'instruisais mon procès jusqu'au bout.*» (page 101), se voyant alors coupable de passivité, de tiédeur, de non-engagement, de refus de l'investissement dans le réel, d'amour exclusif et immodéré de soi. Il se rendit compte de l'inanité de son comportement passé. Sa belle assurance se fissurant, il connut un écroulement de ses valeurs, dut abandonner ses certitudes, ses illusions et le confort moral qui les accompagne, bousculer l'amour qu'il portait à son image, voir clairement sa médiocrité. Étant ulcéré par les exigences de son surmoi, il fut convaincu de ne plus pouvoir être pris pour un juste ; il sentit qu'il lui serait impossible d'échapper au sentiment de sa culpabilité que, alors que, dans "L'étranger", Meursault opposait la conviction de son innocence à la culpabilité qu'on voulait lui faire reconnaître, il revendique, et qui lui paraît sans rémission. Et ce sentiment ne cessa de s'accroître, au point de devenir une obsession. Ne se supportant plus, se reprochant son inaction, sa passivité, sa lâcheté, sa fuite, il vivait emmuré dans le remords. Sa «*chute*», irrémédiable, ne lui permettrait pas de se relever, n'ouvrirait sur aucun espoir, n'offrirait aucune perspective sur l'avenir. Se voyant condamné à vivre dans le mensonge et l'inauthenticité, incapable de sortir du cercle vicieux de cet enfer, il jugea alors sa vie vaine, inutile ; elle lui devint de plus en plus insupportable.

Il eut alors la tentation du suicide : «*J'ai pensé à me tuer pour leur [ses amis] jouer une bonne farce, pour les punir en quelque sorte. [...] Mais voilà, on n'est pas sûr, on n'est jamais sûr. Sinon, il y aurait une issue, on pourrait enfin se faire prendre au sérieux. Les hommes ne sont convaincus de vos raisons, de votre sincérité, et de la gravité de vos peines, que par votre mort. Tant que vous êtes en vie, votre cas est douteux, vous n'avez droit qu'à leur scepticisme. Alors, s'il y avait une seule certitude qu'on puisse jouir du spectacle, cela vaudrait la peine de leur prouver ce qu'ils ne veulent pas croire, et de les étonner. Mais vous vous tuez et qu'importe qu'ils vous croient ou non : vous n'êtes pas là pour recueillir leur étonnement et leur contrition, d'ailleurs fugace, pour assister enfin, selon le rêve de chaque homme, à vos propres funérailles. Pour cesser d'être douteux, il faut cesser d'être, tout bellement.*» (pages 87-88). Si la mort devait être le recours le plus sûr, le refus le plus marqué, il ne voulut pourtant pas disparaître, avouant : «*J'aime la vie, voilà ma vraie faiblesse. Je l'aime tant que je n'ai aucune imagination pour ce qui n'est pas elle. Une telle avidité a quelque chose de plébéen, vous ne trouvez pas? L'aristocratie ne s'imagine pas sans un peu de distance à l'égard*

de soi-même et de sa propre vie. On meurt s'il le faut, on rompt plutôt que de plier. Mais moi, je plie, parce que je continue de m'aimer.» (pages 89-90).

Pétrifié d'horreur devant lui-même, il exerça une dérision rétrospective sur la belle âme vertueuse qu'il avait été. Ce fut ainsi qu'un autre Clémence surgit de l'ombre : un Clémence lucide et ricanant. S'il était conscient de ses failles, au lieu d'accepter le fait que personne n'est parfait, se sentant poursuivi par le fantôme de la femme qu'il n'avait pas secourue, il était mécontent de constater que ses connaissances continuaient à le considérer comme parfait : *«Mes défauts tournaient à mon avantage. L'obligation où je me trouvais de cacher la partie vicieuse de ma vie me donnait par exemple un air froid que l'on confondait avec celui de la vertu, mon indifférence me valait d'être aimé, mon égoïsme culminait dans mes générosités. [...] Je passais pour actif, énergique, et mon royaume était le lit. Je criais ma loyauté et il n'est pas, je crois, un seul des êtres que j'aie aimés que, pour finir, je n'aie aussi trahi. Bien sûr, mes trahisons n'empêchaient pas ma fidélité, j'abattais un travail considérable à force d'indolences, je n'avais jamais cessé d'aider mon prochain, grâce au plaisir que j'y trouvais. Mais j'avais beau me répéter ces évidences, je n'en tirais que de superficielles consolations.»* (pages 100-101).

Voulant échapper à son intense sentiment de culpabilité, persuadé, par le rire du pont des Arts, qu'on allait le connaître enfin, le démasquer, il essaya de prévenir les rires en abandonnant sa bonne conduite morale, en adoptant une attitude délibérément provocatrice, en recourant à diverses stratégies :

-Voulant se vautrer dans l'abjection, il se jeta *«dans la dérision générale»* (page 106) : *«Je méditais par exemple de bousculer des aveugles dans la rue, et à la joie sourde et imprévue que j'éprouvais, je découvrais à quel point une partie de mon âme les détestait ; je projetais de crever les pneumatiques des petites voitures d'infirmités, d'aller hurler "sale pauvre" sous les échafaudages où travaillaient les ouvriers, de gifler des nourrissons dans le métro.»* (page 107). Décidant de *«maudire publiquement l'esprit d'humanité»* (page 107), il rédigea *«une "Ode à la police" et une "Apothéose du couperet"»* [la guillotine] (page 108) qui étaient des blasphèmes selon l'esprit du jour.

-Un temps, il s'est *«réfugié [...] auprès des femmes»* (page 115) ; il *«hésite à avouer»* qu'il ressentit *«le besoin d'un amour»* qu'il qualifie d'*«obscène»*, qu'il chercha *«l'amour promis par les livres»*, et qu'il n'avait *«jamais rencontré dans la vie»* (page 115). Mais il indique : *«Hors du désir, les femmes m'ennuyèrent au-delà de toute attente et, visiblement, je les ennuyais aussi. Plus de jeu, plus de théâtre.»* (page 118).

-Il décida plutôt de se livrer à *«la débauche qui remplace très bien l'amour, fait taire les rires, ramène le silence, et, surtout, confère l'immortalité.»* (page 118). Il faut apparemment comprendre cette *«immortalité»*, terme répété dans tout ce passage, comme la perte de conscience de la *«condition mortelle»* (page 119) dont *«le goût amer»* revenait au matin après une nuit d'ébats sexuels et de beuveries. Pour régner dans l'intemporalité, il serait indispensable d'avoir la sensation de la mort : *«Parce que je désirais la vie éternelle, je couchais donc avec des putains et je buvais pendant des nuits. Le matin, bien sûr, j'avais dans la bouche le goût amer de la condition mortelle. Mais, pendant de longues heures, j'avais plané, bienheureux.»* (page 119). Il signale encore : *«La vraie débauche est libératrice parce qu'elle ne crée aucune obligation. On n'y possède que soi-même, elle reste donc l'occupation préférée des grands amoureux de leur propre personne. Elle est une jungle, sans avenir ni passé, sans promesse surtout, ni sanction immédiate. Les lieux où elle s'exerce sont séparés du monde. On laisse en y entrant la crainte comme l'espérance.»* (page 120).

-Il s'abandonna aussi à *«l'alcool»*, se disant *«pas peu fier [...] d'avoir été accueilli comme un égal, à cette époque, par une corporation masculine trop souvent calomniée»* (page 121), celle des ivrognes ; il mentionne que *«même des gens très intelligents tirent gloire de pouvoir vider une bouteille de plus que le voisin»* (page 121). Mais il continua que jusqu'à ce qu'il *«rencontre un obstacle en [lui]-même»* : *«Ce fut mon foie, pour le coup, et une fatigue si terrible qu'elle ne m'a pas encore quitté.»* (page 120).

Comme ces expédients s'avérèrent inopérants, d'autant plus qu'il ne se livra que modérément à ces activités, et qu'il est difficile de détruire l'image que les autres se font de nous (et pour cause : elle est le signe de leur complicité !), il renonça à *«la partie vicieuse de [sa] vie»* (page 100).

Or, un jour, il connut une rechute, une autre étape dans sa déchéance fut franchie. En effet, d'un bateau, il aperçut «*un point noir sur l'Océan*», et avait «*pensé à un noyé*» ; il raconte : «*Je compris définitivement que je n'étais pas guéri, que j'étais toujours coincé, et qu'il fallait m'en arranger. Finie la vie glorieuse, mais finis aussi la rage et les soubresauts. Il fallait se soumettre et reconnaître sa culpabilité, Il fallait vivre dans le malconfort..*» (page 126). Il dut admettre qu'il était condamné à vivre dans sa terrible vérité.

Alors, il comprit qu'«*il ne suffit pas de s'accuser pour s'innocenter. [...] Il faut s'accuser d'une certaine manière.*» (page 111). Il en vint à penser que la seule solution pour lui était l'affrontement de cette vérité, qui lui permettrait d'accéder à la liberté, une liberté douloureuse, effrayante ; qu'il lui fallait élaborer son «*mea culpa*», procéder à une confession en bonne et due forme, sans laquelle il resterait esclave du mensonge, de ces valeurs judéo-chrétiennes auxquelles il n'adhérait plus, tout en s'obstinant à les conserver. Lâche se transformant en victime, portant sur ses actes un regard très critique, battant sa coulpe, s'accusant et se dégradant sans fin, se complaisant dans une attitude d'autodénigrement, il trouva son salut dans une volupté masochiste, tout en étant désormais la proie d'une véritable obsession de jugement devant les autres, du verdict qu'ils rendent sur nous, sur notre image sociale que nous ne pouvons contrôler. Il découvrit d'ailleurs, avec stupeur, que lui en voulaient nombre de gens qu'il ne connaissait pas. Il confie à son interlocuteur : «*Vous parliez du jugement dernier. Permettez-moi d'en rire respectueusement. Je l'attends de pied ferme : j'ai connu ce qu'il y a de pire, qui est le jugement des hommes.*» (page 128) - «*N'attendez pas le jugement dernier. Il a lieu tous les jours.*» (page 129). S'il se sépara de ses contemporains qui l'encensaient, il dressa un acte d'accusation désespérément lucide de celui qu'il avait été :

L'avocat :

Sachant habilement manier toutes les ficelles de la sophistique du discours, il n'avait exercé son métier qu'en étant «*soutenu par deux sentiments sincères : la satisfaction de [se] trouver du bon côté de la barre et un mépris instinctif envers les juges en général*» (page 24). Il avoue encore : «*J'étais du bon côté, cela suffisait à la paix de ma conscience*» (page 25). Il précise : «*J'apprenais du moins que je n'étais du côté des coupables, des accusés que dans la mesure exacte où leur faute ne me causait aucun dommage. Leur culpabilité me rendait éloquent parce que je n'en étais pas la victime.*» (page 66). Avocat estimé et fêté, il avait connu les délices de la bonne conscience et de l'accord avec ses contemporains.

Le philanthrope :

Il indique l'issue du procès de lui-même auquel il se livra : «*J'arrivais à la conclusion que j'excellais surtout dans le mépris. Ceux mêmes que j'aidais le plus souvent étaient les plus méprisés. Avec une courtoisie, avec une solidarité pleine d'émotion, je crachais tous les jours à la figure de tous les aveugles.*» (page 101). Il avait compris qu'il ne se dévouait, qu'il ne répandait le bien, qu'il ne faisait l'aumône, que pour satisfaire sa soif de pouvoir ; que ses vertus n'avaient été que des trompe-l'œil, que son amabilité et sa bonté avaient toujours été feintes, n'avaient toujours été que des moyens de nourrir son sentiment de supériorité. Il admet qu'il n'avait fait qu'«*obliger*» les autres pour exercer sur eux une espèce de domination morbide qui lui permettait de continuer à vivre car, ainsi, il récoltait admiration et reconnaissance, renforçait la bonne opinion qu'il avait de lui-même. Indiquant : «*Quand je m'occupais d'autrui, c'était pure condescendance, en toute liberté, et le mérite entier m'en revenait : je montais d'un degré dans l'amour que je me portais.*» (page 58), il accepte donc l'idée qu'il n'avait jamais été au fond qu'un égoïste, qu'il n'avait fait que jouer la comédie de la belle âme vertueuse pour se couler dans le moule de la société. Il dénonce l'hypocrisie de la bonne conscience qui n'est bien souvent que le paravent de la volonté de puissance ; il considère que son emploi d'homme vertueux («*emploi*» au sens du mot au théâtre, naturellement) reposait sur une totale indifférence : «*Au fond, rien ne comptait. Guerre, suicide, amour, misère, j'y prêtais attention, bien sûr, quand les circonstances m'y forçaient, mais d'une manière courtoise et superficielle. Parfois je faisais mine de me passionner pour une cause étrangère à ma vie quotidienne. Dans le fond pourtant je n'y participais pas, sauf, bien sûr, quand ma liberté était contrariée. Comment vous dire? Ça glissait. Oui,*

tout glissait sur moi.» (page 59) - «En somme, je ne me suis jamais soucié des grands problèmes que dans l'intervalle de mes petits débordements.» (page 71).

L'amant :

Reconnaissant qu'il pratiqua un dandysme qui rappelle celui du personnage mondain décrit par Oscar Wilde dans *"Le portrait de Dorian Gray"*, il se reproche sa soif de jouissances : *«Je courais ainsi, toujours comblé, jamais rassasié, sans savoir où m'arrêter.» (page 38).*

En particulier, lui, qui se dit victime *«d'une sorte d'incapacité congénitale à voir dans l'amour autre chose que ce qu'on y fait» (page 70)* ; qui reconnaît : *«La sensualité, et elle seule, régnait dans ma vie amoureuse. Je cherchais seulement des objets de plaisir et de conquête» (page 69)* ; ; qui se qualifie de *«bouc de luxure» (page 110)*, constamment poussé par son avidité sexuelle : *«Même pour une aventure de dix minutes, j'aurais renié père et mère, quitte à le regretter amèrement. Que dis-je ! Surtout pour une aventure de dix minutes et plus encore si j'avais la certitude qu'elle serait sans lendemain.» (page 69)* ; qui admet qu'il *«jouait le jeu» (page 71)* avec les femmes, et passait de l'une à l'autre sans vergogne. Non sans une vaniteuse complaisance, il mentionne ses innombrables aventures galantes, se targue d'avoir été, grâce à son charisme et à sa verve, un don Juan impénitent, un séducteur invétéré, se plaisant à toujours conquérir d'autres femmes (il leur consacra tant de temps, et leur consacre encore tant de place dans son récit, qu'on croit lire de nouveau *"L'homme couvert de femmes"* de Drieu La Rochelle, ou retrouver le Costals de Montherlant dans *"Les jeunes filles"* !). Il se rengorge encore : *«Il faut d'abord savoir que j'ai toujours réussi, et sans grand effort, avec les femmes. Je ne dis pas réussir à les rendre heureuses, ni même à me rendre heureux par elles. Non, réussir tout simplement. J'arrivais à mes fins, à peu près quand je voulais. On me trouvait du charme [...] et j'en profitais./ Je n'y mettais cependant aucun calcul ; j'étais de bonne foi, ou presque. Mon rapport avec les femmes était naturel, aisé, facile comme on dit. Il n'y entrait pas de ruse ou seulement celle, ostensible, qu'elles considèrent comme un hommage. Je les aimais, selon l'expression consacrée, ce qui revient à dire que je n'en ai jamais aimé aucune. J'ai toujours trouvé la misogynie vulgaire et sotté, et presque toutes les femmes que j'ai connues, je les ai jugées meilleures que moi. Cependant, les plaçant si haut, je les ai utilisées plus souvent que servies. Comment s'y retrouver?» (pages 67-68).* Cyniquement, il signale : *«J'avais des principes, bien sûr, et par exemple que la femme des amis était sacrée. Simplement, je cessais, en toute sincérité, quelques jours auparavant, d'avoir de l'amitié pour les maris.» (pages 69-70).* Il abusa égoïstement de l'amour que ces femmes lui portaient, car il avoue : *«Outre le désir que j'avais d'elles, je satisfaisais l'amour que je me portais, en vérifiant chaque fois mes beaux pouvoirs.» (page 73).* Il ne s'était jamais vraiment donné ; il avait toujours voulu prendre qui il voulait, quand et comme il le désirait : *«Je demandais tout sans rien payer moi-même, je mobilisais tant d'êtres à mon service, je les mettais en quelque sorte au frigidaire, pour les avoir un jour ou l'autre sous la main, à ma convenance.» (page 80).* Il vivait *«sans autre continuité que celle, au jour le jour, du moi-moi-moi. Au jour le jour les femmes, au jour le jour la vertu ou le vice [...] J'avancais ainsi à la surface de la vie, dans les mots en quelque sorte, jamais dans la réalité. [...] Les êtres suivaient, ils voulaient s'accrocher, mais il n'y avait rien, et c'était le malheur. Pour eux. Car, pour moi, j'oubliais. Je ne me suis jamais souvenu que de moi-même.» (page 60)* - *«Je maintenais toutes mes affections autour de moi pour m'en servir quand je le voulais. Je ne pouvais donc vivre, de mon aveu même, qu'à la condition que, sur toute la terre, tous les êtres, ou le plus grand nombre possible, fussent tournés vers moi, éternellement vacants, privés de vie indépendante, prêts à répondre à mon appel à n'importe quel moment, voués enfin à la stérilité, jusqu'au jour où je daignerais les favoriser de ma lumière. En somme, pour que je vive heureux, il fallait que les êtres que j'étais ne vécussent point. Ils ne devaient recevoir leur vie, de loin en loin, que de mon bon plaisir.» (pages 79-80)* - *«Quand tout marchait bien et qu'on me laissait en même temps que la paix la liberté d'aller et de revenir, jamais plus gentil et gai avec l'une que lorsque je venais de quitter l'autre» (page 79).* Il s'amuse de cette apparente rectification : *«Il est faux, après tout, que je n'aie jamais aimé. J'ai contracté dans ma vie au moins un grand amour, dont j'ai toujours été l'objet.» (page 69).*

Le comédien :

Avouant : «*J'ai compris alors, à force de fouiller dans ma mémoire, que la modestie m'aidait à briller, l'humilité à vaincre et la vertu à opprimer. Je faisais la guerre par des moyens pacifiques et j'obtenais enfin, par les moyens du désintéressement, tout ce que je convoitais.*» (page 99), il reconnaît qu'il avait toujours cultivé une véritable passion des apparences qui était le moteur de sa vie ; qu'il avait toujours été en représentation ; que, cabotin et trompeur, il s'était plu à un exhibitionnisme pervers ; qu'il s'était enivré de succès qui étaient dus à son pouvoir de séduction. Il pense que son «*enseigne*» devrait être «*une face double, un charmant Janus [avec] au-dessus la devise de la maison : "Ne vous y fiez pas."* Sur mes cartes : *Jean-Baptiste Clamence, comédien.*» Tenez, peu de temps après le soir dont je vous ai parlé, j'ai découvert quelque chose. Quand je quittais un aveugle sur le trottoir où je l'avais aidé à atterrir, je le saluais. Ce coup de chapeau ne lui était évidemment pas destiné, il ne pouvait pas le voir. À qui donc s'adressait-il? Au public. Après le rôle, les saluts. Pas mal, hein?» (page 57).

De ce fait, on peut donc se demander si, lui, qui est le type de l'homme masqué, peut être sincère, d'autant plus qu'il indique : «*Je n'ai vraiment été sincère et enthousiaste qu'au temps où je faisais du sport, et, au régiment, quand je jouais dans les pièces que nous représentions pour notre plaisir. Il y avait dans les deux cas une règle du jeu, qui n'était pas sérieuse, et qu'on s'amusait à prendre pour telle.*» (page 102). On peut penser que c'est encore en comédien invétéré que, sachant toujours user, à Amsterdam, des dangereux pouvoirs du langage, il mène habilement sa confession meurtrière, défend savamment sa cause, tente de camoufler, derrière ses gesticulations de pantin qui croit amuser la galerie, l'enfer qu'il porte en lui, mime jusqu'à l'outrance comique la tragédie de la conscience malheureuse, se montre capable de créer tout un monde, dont on ne sait jamais s'il renvoie à la vérité. On peut penser aussi que, s'il fait état de ses nombreux défauts, s'il avoue ses actions honteuses (ou feint de les avouer, car lui-même ne sait plus s'il dit vrai ou s'il ment), s'il s'accuse lui-même selon une méthode habile et efficace : «*Je m'accuse en long et en large. Ce n'est pas difficile, j'ai maintenant de la mémoire. Mais attention, je ne m'accuse pas grossièrement, à grands coups sur la poitrine. Non, je navigue doucement. Je multiplie les nuances, les digressions aussi, j'adapte enfin mon discours à l'auditeur, j'amène ce dernier à renchérir. Je mêle ce qui me concerne et ce qui regarde les autres. Je prends les traits communs, les expériences que nous avons ensemble souffertes, les faiblesses que nous partageons, le bon ton, l'homme du jour, enfin, tel qu'il sévit en moi et chez les autres. Avec cela, je fabrique un portrait qui est celui de tous et de personne. Un masque, en somme, assez semblable à ceux du carnaval. [...] Quand le portrait est enfin terminé, comme ce soir, je le montre, plein de désolation : "Voilà, hélas ! ce que je suis."* Le réquisitoire est achevé.» (pages 161-162), il parvient néanmoins à garder une grande part de son secret. D'ailleurs, il considère que «*les auteurs de confession écrivent surtout pour ne pas se confesser, pour ne rien dire de ce qu'ils savent. Quand ils prétendent passer aux aveux, c'est le moment de se méfier, on va maquiller le cadavre. Croyez-moi, je suis orfèvre.*» (pages 140-141). On ne sait donc jamais si ses paroles sont véridiques ou si elles ne sont que mensonges. Il reste que, vraies ou fausses, les histoires qu'il raconte sont toutes significatives.

Il affirme d'une part : «*J'ai accepté la duplicité au lieu de m'en désoler. Je m'y suis installé, au contraire, et j'y ai trouvé le confort que j'ai cherché toute ma vie.*» (page 163) ; mais, d'autre part, s'il semble se simplement répéter en disant : «*Après de longues études sur moi-même, j'ai mis au jour la duplicité profonde de la créature*» (page 99), il faut remarquer que, alors qu'il prétend ne parler que de son propre défaut, déjà il généralise en l'attribuant à «*la créature*».

De cette duplicité, il s'en montre en effet un véritable virtuose, et s'applique bien à lui la définition que Hegel donnait du cynisme : «*Il est la tromperie universelle de soi-même et des autres, et l'impudence d'énoncer cette tromperie est justement pour cela la plus haute vérité.*» (*"Phénoménologie de l'esprit"*).

Lui, qui n'aimait que le soleil de la Méditerranée, et rêvait de la Grèce, mais était victime de Paris, de la Seine, de ses ponts et de l'eau froide, choisit, pour s'ancrer définitivement dans sa faute, pour s'y vautrer et en jouir d'une manière provocante, pour apaiser sa culpabilité, pour s'infliger un châtement

radical, une ville encore plus froide, une ville de ponts et de canaux, une ville où partout coule une eau glacée dans laquelle on ne se jetterait pas pour tout l'or du monde, à plus forte raison pour sauver son prochain. Il s'installa à Amsterdam, dans un bas-quartier, comme pour garder toujours présente à l'esprit la conscience de sa culpabilité, la ville ayant aussi pu être choisie parce que, dans son nom, résonne la syllabe «dam» qui fait penser à la damnation. Ayant renoncé à la gloire et aux mondanités, et pleurant la perte de son royaume parisien, ayant renoncé à la fortune pour se réfugier dans la pauvreté, sombrant dans la marginalité, il y mène, en ermite, une vie très recluse dans sa «*maison*» (page 82), «*petit univers bien clos dont [il est] le roi, le pape et le juge*» (page 149), en marginal craintif (il avoue avoir «*le complexe du verrou*» [page 148]), savourant l'âpre goût de la solitude : «*Savez-vous ce qu'est la créature solitaire errant dans les grandes villes?*» (page 137).

Apparemment, il ne rompt guère cette solitude qu'en se rendant «*dans un bar du quartier des matelots*» (page 160), «*Mexico-City*», cet envers du monde bourgeois et de la bonne conscience où on ne se cache pas derrière les mensonges, où on ne singe pas la fausse vertu. Il y aurait installé son «*bureau*», et y traiterait ses «*affaires*», car il se serait fait l'avocat-conseil d'ivrognes, de truands, de souteneurs (qui «*jouent du couteau ou du revolver*» [page 11]) et de prostituées. Mais on peut penser que lui, qui se dit «*bourré de fièvre et d'alcool*» (page 135), qui «*soigne sa fièvre au genièvre*» (page 139), y vient surtout pour s'y imbiber de cet alcool, sa «*seule lueur dans les ténèbres*» (page 17), y noyer son chagrin et son désespoir.

Pourtant, il nous dit avoir, à «*Mexico-City*», «*trouvé le bonheur qui [lui] convient.*» (page 163) ; il s'exclame même : «*Je suis heureux, je suis heureux, vous dis-je, je vous interdis de ne pas croire que je suis heureux, je suis heureux à mourir !*» (page 166), avant, cependant, que, subitement, le ton se casse dans un sanglot : «*Oh, soleil, plages, et les îles sous les alizés, jeunesse dont le souvenir désespère !*» (page 166).

Il reste que, trônant à une table, chaque soir, ce pathétique buveur solitaire trouve le moyen, sous un vague prétexte, de lier conversation avec un autre buveur solitaire, puis de prendre la parole et de ne plus la quitter, de lui donner un rythme ultra-rapide, et, en profitant d'un souffle inépuisable, de continuer à jouer de sa faconde, à montrer l'habileté du bateleur plein d'outrances qui ose des trivialités savamment dosées, qui manie la dérision autant que l'exhibitionnisme pervers, qui dénonce lui-même ses roublardises, tout cela pour lui faire le récit de sa vie, évoquer ses souvenirs, confesser ses manquements et ses regrets, en tentant ainsi constamment de combler la vacuité de son existence. Le manège se répète auprès d'autres «clients» [en fait, ils ne sont pas ainsi désignés car, page 165, on lit : «*Vous me verrez leur apprendre à longueur de nuit qu'ils sont infâmes*» sans que «leur» ait de référent !], auprès d'autres pochards à l'oreille assez complaisante et compatissante, car il avoue : «*J'ai appris à me contenter de la sympathie.*» (page 38).

Comme se voir coupable ne suffit pas ; comme il faut aussi que les autres sachent que vous êtes coupable et, donc, vous jugent ; comme, pour être pardonné, il faut se reconnaître pécheur auprès de quelqu'un, comme il vaut mieux s'accuser soi-même avant que les autres ne le fassent, ressentant aussi le besoin de se dévoiler, de se mettre à nu, de se raconter, il s'est fait «*pénitent*», pour s'accabler.

Parmi ses fautes, il retient surtout alors le recel du panneau, «*Les juges intègres*», volé d'un triptyque de Van Eyck, «*L'Agneau mystique*», alléguant de retorses raisons pour justifier son acte, tout en caressant l'espoir secret, puisqu'il le montre à ses visiteurs, d'être dénoncé à la police, d'être arrêté, d'être enfin jugé et condamné pour un vrai délit (tandis que d'autres crimes autrement noirs, demeureraient impunis !), d'avoir la «*chance, ainsi, d'être envoyé en prison, idée alléchante d'une certaine manière*» (page 151), et de pouvoir expier ses fautes : «*J'espère toujours [...] que mon interlocuteur sera policier et qu'il m'arrêtera pour le vol des "Juges intègres". Pour le reste, n'est-ce pas, personne ne peut m'arrêter. Mais quant à ce vol, il tombe sous le coup de la loi.*» (page 168).

On remarque aussi que, si la confession est meurtrière, l'ancien avocat est habile, et, «*pénitent*» hypocrite, se signale en défendant sa cause savamment ; en, de lâche, se transformant en victime. On peut d'ailleurs noter ses sous-entendus, ses fausses hésitations, sa «*courtoisie*» (page 28) affectée : «*Puis-je, Monsieur, vous proposer mes services, sans risquer d'être importun? Je crains que vous ne sachiez vous faire entendre de l'estimable gorille qui préside aux destinées de cet établissement. Il ne parle, en effet, que le hollandais.*» (page 7) ; le retour de «*pardon*» (page 17), de

«*pardonnez-moi*» (pages 15, 19, 48, 133, 148, 166), avec «*Il faut me pardonner*» (page 154). N'est-il pas trop poli pour être honnête?

Désespéré qui veut compenser son désespoir par un cynisme qui glace d'autant plus qu'il vise et touche juste ; qui, se disant un de ces «*quadragénaires qui ont à peu près fait le tour des choses*» (page 13), il se punit d'avoir atteint une conscience des choses que la plupart de ses congénères, aveuglés par eux-mêmes, ne pourront jamais atteindre.

Si cet aigri sarcastique avoue ses fautes, ou feint de les avouer, c'est parce qu'il ressent le besoin de l'absolution implicite que vaut, au moins, le fait d'avoir tout dit (sans, en fait, avoir tout dit, car, d'ailleurs, peut-on jamais tout dire?). Racontant cette anecdote : «*On m'a parlé d'un homme dont l'ami avait été emprisonné et qui couchait tous les soirs sur le sol de sa chambre pour ne pas jouir d'un confort qu'on avait retiré à celui qu'il aimait*» (pages 39-40), il demande : «*Qui, cher monsieur, se couchera sur le sol pour nous?*» (page 40), exprimant ainsi son regret de ne voir personne partager ses malheurs, avoir pour lui un geste d'amour dont l'inutilité même garantirait la gratuité. Et ce rêve impossible le hante encore quand, à la fin du livre, voyant, dans la neige qui tombe sur la ville, les colombes rapportant chez les humains la pureté de l'innocence, il s'écrie : «*Tout le monde sera sauvé [...] et vous, par exemple, vous coucherez toutes les nuits sur le sol, pour moi.*» (page 168).

Ainsi, alors que «*La chute*» aurait pu être, pour Clamence, un libérateur aveu de ses irrémédiables travers s'achevant sur une paix définitive, sur la sagesse, ou, au moins, sur le confort de la damnation, ce n'est pas le cas. Cette confession, qui lui est devenue tout à fait nécessaire, cette expiation qui devrait lui faire obtenir un pardon quasi-divin, ne parvenant pas à le libérer, ce «*pénitent*» a décidé que son «*métier*» serait «*double [...] comme la créature*» (page 15), et il se hâte de faire son propre procès afin de vite faire celui des autres, en tant, cette fois-ci, de «*juge*». Il proclame : «*Puisqu'on ne pouvait pas condamner les autres sans aussitôt se juger, il fallait s'accabler soi-même pour avoir le droit de juger les autres. Puisque tout juge finit un jour en pénitent, il fallait prendre la route en sens inverse et faire métier de pénitent pour pouvoir finir en juge.*» (pages 159-160). Le personnage devrait donc être appelé «*pénitent-juge*» plutôt que «*juge-pénitent*» (pages 13, 15, 23, 48, 98, 136, 151, 152) !

* * *

Clamence «juge» :

Comme il lui faut se venger de la cruelle déconvenue qu'est le manque de sympathie des autres, Clamence dit mériter une punition en affirmant cependant qu'ils méritent aussi la leur. S'il se livre à une auto-accusation, ce n'est que pour mieux juger et condamner ses semblables. Il s'accuse de manière que ceux-ci soient finalement amenés à se reconnaître eux aussi coupables, autant, sinon plus, que lui-même. Fort d'une expérience qui est devenue sa vérité, cet homme malheureux, qui ne croit plus à sa propre innocence, après s'être dévoilé, veut forcer les autres à se dévoiler à leur tour, inventant d'ailleurs ainsi la recette de l'impunité. Il prétend être à leur image, car, eux aussi, ont fauté de quelque manière que ce soit, ne sont plus innocents, ne suivent plus les principes qu'ils défendaient, se complaisent dans le mensonge et dans l'illusion, et ne se posent pas les vraies questions. Considérant que ses propres défauts, son amour-propre et sa duplicité, ses prétentions, ses inconsciences, ses échecs, sont aussi ceux des autres, qu'ils se dissimulent dans les actions humaines apparemment les plus généreuses, il entend les confesser pour les amener à avouer les leurs. Se considérant ni plus ni moins coupable que tous les autres, il se voit, de ce fait, absous d'avance par eux et par lui-même. On peut d'ailleurs se demander si, au moment même où il s'accuse il n'accomplit pas son plus grand crime, puisque le but de sa confession est de répandre le poison de la culpabilité.

Il indique : «*Récapitulant mes hontes, sans perdre de vue l'effet que je produis, et disant : "J'étais le dernier des derniers", alors, insensiblement, je passe, dans mon discours, du "je" au "nous". Quand j'arrive au "voilà ce que nous sommes", le tour est joué, je peux leur dire leurs vérités. Je suis comme eux, bien sûr, nous sommes dans le même bouillon. J'ai cependant une supériorité, celle de le savoir, qui me donne le droit de parler. Vous voyez l'avantage, j'en suis sûr. Plus je m'accuse et plus j'ai le droit de vous juger. Mieux, je vous provoque à vous juger vous-même, ce qui me soulage d'autant.*»

(page 162). Il avoue bien qu'il étend «*le jugement à tout le monde pour le rendre plus léger à [ses] propres épaules*» (page 159), qu'il veut «*mettre tout le monde dans le bain pour avoir le droit de se sécher soi-même au soleil?*» (page 159) ; il se réjouit : «*J'accable toutes choses, créatures et création, sous le poids de ma propre infirmité, et me voilà requinqué.*» (page 164). Même s'il est certain que, dans un monde sans juge où personne n'est innocent, nul ne peut le condamner, il n'en est pas moins le pitoyable prisonnier de son désir d'échapper au jugement des autres êtres humains.

Affirmant : «*Le portrait que je tends à mes contemporains devient un miroir*» (page 162), il leur fait admettre que ce portrait de lui qu'il leur a dressé est le leur aussi. En tant que «*juge*», il amène à se confesser chacun de ses interlocuteurs, aligne des analyses subtiles, des séries de questions sans réponses et d'exclamations. Et il se montre sévère : «*Pas d'excuses jamais, pour personne, voilà mon principe au départ. Je nie la bonne intention, l'erreur estimable, le faux pas, la circonstance atténuante. Chez moi on ne bénit pas, on ne distribue pas d'absolution. On fait l'addition, simplement, et puis : "Ça fait tant. Vous êtes un pervers, un satyre, un mythomane, un pédéraste, un artiste, etc.."*» (pages 152-153). Donc, pas d'indulgence, mais nulle condamnation non plus. De ce confessionnal, on ne sort ni condamné, ni lavé, mais défini, étiqueté dans la catégorie à laquelle on appartient.

Se voulant un exemple édifiant, propre à susciter les remords, prenant à témoin le monde entier pour projeter sur lui son surmoi, s'instaurant le semblable de tous, il satisfait son besoin de faire peser sur les autres son regard éclairé par un demi-sourire que teinte la tristesse. Déroulant une dialectique cynique qui consiste à s'abaisser pour abaisser avec soi l'autre, l'accabler, retrouver un confort dans l'étalage ostentatoire de la mauvaise conscience, évoquer la chute vers le bas avec un sentiment d'ascension et des techniques de défense, il répand les paroles amères de celui qui, ne pouvant se pardonner à lui-même, affirme la culpabilité de tous. S'il semble instruire son procès, ce n'est que pour mieux juger et condamner sans pitié ; c'est pour contribuer à généraliser la mauvaise conscience. Loin de vouloir guérir les complaisants auditeurs de sa confession, qui est calculée pour mieux retourner contre eux son accusation, il veut plutôt les contaminer, les piéger, et il exerce d'ailleurs sur eux un véritable sadisme puisque, à son interlocuteur, qu'il veut entraîner à reconnaître sa propre culpabilité, à s'accuser à son tour, il dit, non sans méchanceté : «*Avouez [...] que vous vous sentez, aujourd'hui, moins content de vous-même que vous ne l'étiez il y a cinq jours?*» (page 163) ; puisqu'il ne peut se «*priver de ces moments où l'un d'eux s'écroule, l'alcool aidant, et se frappe la poitrine*», et qu'il commente : «*Alors, je grandis.*» (page 165). On peut se demander s'il ne se voit pas comme un de «*ces minuscules poissons des rivières brésiliennes qui s'attaquent par milliers au nageur imprudent, le nettoient en quelques instants, à petites bouchées rapides, et n'en laissent qu'un squelette immaculé. [...] Et les petites dents s'attaquent à la chair, jusqu'aux os. [...] c'est à qui nettoiera l'autre.*» (page 12).

Cependant, Clémence pourrait ne proposer ce dur traitement qu'aux habitués de «*Mexico-City*» qui peuvent bien en avoir besoin puisqu'on a vu que ce sont des Amsterdamois peu recommandables : des ivrognes, des truands, des souteneurs et des prostituées, ainsi que des marins venus du monde entier, et des touristes quelque peu friands de perversité exotique ! Il reste qu'on peut regretter qu'il se soit donné le droit d'asséner, à des inconnus de passage, à l'oreille assez complaisante, sa peut-être pseudo confession impudique et cathartique, dont on ne sait d'ailleurs si elle est sincère, si elle n'est pas truquée, ces malheureux clients ainsi pris au piège se voyant eux-mêmes accusés, condamnés à perdre à jamais l'illusion de leur propre innocence.

Mais, ayant perdu sa confiance optimiste dans les êtres humains, il ne croit pas non plus à l'innocence de tous les autres ; et, pour lui, il n'y a pas de victimes innocentes.

Pensant qu'il a été, par le rire du pont des Arts, «*appelé*» (page 99), terme religieux qu'emploient ceux qui disent avoir eu une «*vocation*» (mot qui signifie justement «*appel*»), il veut étendre à tous sa propre condamnation pour éviter leur jugement, faire taire les rires. Il explique comment il sait se servir de sa «*confession publique*» (page 161) pour en faire un «*réquisitoire*» (page 161) contre tous ses contemporains dont il fait «*le procès*» (page 90), à l'exemple de Caligula qui, déjà, avait voulu «*un procès général*» («*Il me faut des coupables. Et ils le sont tous [...] Juges, témoins, accusés, tous*

condamnés d'avance»). Lui, qui est convaincu de «*la duplicité profonde de la créature*» (page 99), affirme d'abord : «*Nous sommes tous coupables les uns devant les autres*» (page 135), puis fait semblant de demander : «*Ne sommes-nous pas tous semblables, parlant sans trêve et à personne, confrontés toujours aux mêmes questions bien que nous connaissions d'avance les réponses?*» (page 169).

Sa condamnation, faite avec, tantôt, une élégante ironie, tantôt, avec un cynisme déconcertant, une violence démystificatrice, porte sur toute la société contemporaine. En effet, ce misanthrope se montre avide de vitupérer et d'accuser son siècle, même si, comme sa longue confession le démontre, il n'est pas du tout un modèle de vertu. Lui, qui critique les «*moralistes*» dans lesquels il voit «*des Savonarole*» (page 156), considère pourtant qu'il est un véritable prêtre : «*Je prêche dans mon église de "Mexico-City"*» (page 158), sans cependant «*monter en chaire*» (page 159) car le rire pourrait éclater «*sans crier gare*» (page 159), et est devenu en fait lui-même un moraliste sévère qui jette un regard sans concession sur les conduites humaines. Rien n'échappe à sa lucidité amère : amour, amitié, politique, compassion... Dès le début, il proclame : «*Il m'a toujours semblé que nos concitoyens avaient deux fureurs : les idées et la fornication. À tort et à travers, pour ainsi dire. [...] toute l'Europe en est là. Je rêve parfois de ce que diront de nous les historiens futurs. Une phrase leur suffira pour l'homme moderne : il forniquait et lisait des journaux.*» (page 11). Plus loin, il veut imposer «*le mariage, brutal, avec la puissance et le fouet*» (page 157), souhaite un «*maître, quel qu'il soit, pour remplacer la loi du ciel*» (page 157).

Il prétend même condamner à la chute perpétuelle «*l'humanité entière*» (page 162), tout «*le genre humain*» (page 87), car il a la conviction d'une culpabilité universelle, ne cessant, à aucun moment, d'insérer son acte de contrition, toujours imparfait, toujours douteux, dans une dénonciation générale des défauts et des vices de l'espèce humaine. Alors qu'il constate que «*l'idée la plus naturelle à l'homme, celle qui lui vient naïvement, comme du fond de sa nature, est l'idée de son innocence*» (page 95), il statue : «*Nous ne pouvons affirmer l'innocence de personne, tandis que nous pouvons à coup sûr affirmer la culpabilité de tous.*» (page 127). Et il considère même que cette culpabilité est intrinsèque à la nature même de l'être humain. Si est tout à fait injustifiée la prétention de ce «*jugé-pénitent*» autoproclamé de juger l'humanité comme s'il était une sorte de démiurge divin, elle est surtout du plus haut comique !

Et, peu à peu, dans les dernières pages du roman, dans l'évocation de cette mission qu'il s'est donnée, la fièvre aidant, une sorte de délire verbal gagne Clamence. Le ton monte et devient même d'une outrance presque insoutenable.

Pourtant, il a encore la vision d'une pureté, d'une fraternité ineffables : «*Nous avons perdu la lumière, les matins [...] Regardez, la neige tombe ! Oh, il faut que je sorte ! Amsterdam endormie dans la nuit blanche, les canaux de jade sombre sous les petits ponts neigeux, les rues désertes, mes pas étouffés, ce sera la pureté, fugitive, avant la boue de demain. Voyez les énormes flocons qui s'ébouriffent contre les vitres. Ce sont les colombes, sûrement. Elles se décident enfin à descendre, ces chéries, elles couvrent les eaux et les toits d'une épaisse couche de plumes, elles palpitent à toutes les fenêtres. Quelle invasion ! Espérons qu'elles apportent la bonne nouvelle. Tout le monde sera sauvé, hein, et pas seulement les élus, les richesses et les peines seront partagées.*» (pages 167-168). Imaginant un moment une rédemption, paraissant animé d'une soif d'innocence, semblant envisager le salut qui consisterait à pouvoir revenir en arrière et oser, au moins une fois, risquer sa vie pour autrui, il fait d'abord à son interlocuteur cette invitation : «*Prononcez vous-même les mots qui, depuis tant d'années, n'ont cessé de retentir dans ma nuit et que je dirai enfin par votre bouche : "Ô jeune fille, jette-toi encore dans l'eau pour que j'aie une seconde fois la chance de nous sauver tous les deux !" Une seconde fois, hein, quelle imprudence !*»

Mais il se reprend vite : «*Supposez, cher maître, qu'on vous prenne au mot ? Il faudrait s'exécuter. Brr... ! L'eau est si froide ! Mais rassurons-nous ! Il est trop tard, maintenant, il sera toujours trop tard. Heureusement !*» (pages 169-170, fin du texte). Repoussant donc finalement l'idée d'un retour en arrière en indiquant que, si cela s'était produit, il n'aurait pas pu faire cette «*découverte essentielle*» (page 81) sur lui et sur la nature humaine, affirmant se réjouir d'avoir commis ses fautes et d'avoir

chuté, rejetant la perspective d'un salut en voulant que le bonheur soit un rêve impossible pour lui, il termine donc son monologue par une dernière bravade, une véritable rodomontade, qui montrent bien quelle est sa nature profonde.

* * *

Clarence toujours détestablement orgueilleux :

S'il peut paraître parfois sympathique, ce personnage grinçant et cynique dont la position a au moins pour elle la lucidité, qui affirme : *«L'essentiel est de pouvoir tout se permettre, quitte à professer de temps en temps, et à grands cris, sa propre indignité»* (pages 163-164), qui cultive une forme de complaisance dans la méchanceté, et qui en fait une loi d'existence provocante, est le plus souvent déplaisant du fait de son orgueil qui se manifeste dans tout le livre, et jusqu'à la fin.

Étant l'amour-propre incarné, il indique :

- «Mes élans se tournent toujours vers moi, mes attendrissements me concernent.»* (page 68).
- *«J'ai contracté dans ma vie au moins un grand amour, dont j'ai toujours été l'objet»* (page 69).
- «Je n'ai jamais eu de complexes.»* (page 75).
- «Je continue de m'aimer et de me servir des autres.»* (page 164).

Alors qu'il constatait que, dans les cas de ces criminels qu'il défendait, *«le crime tient sans trêve le devant de la scène, mais le criminel n'y figure que fugitivement»* (page 33), il a voulu, pour lui, retourner la situation, tenir *«sans trêve le devant de la scène»* avec ses propos tout à fait égoïstes. D'ailleurs, son interlocuteur est pratiquement réduit au silence, et, si sont nombreux les figurants qui apparaissent dans la comédie humaine qu'il met en scène, leurs apparitions sont rapides car ils pourraient faire de l'ombre à son *«moi-moi-moi»* (page 60) !

Il aime se glorifier :

- «Parlons plutôt de ma courtoisie. [...] La politesse me donnait en effet de grandes joies.»* (page 28).
- «Je passais pour généreux et je l'étais.»* (page 29).
- «Ce sont là de petits traits, mais qui vous feront comprendre les continuelles délectations que je trouvais dans ma vie, et surtout dans mon métier.»* (page 29).
- «Imaginez, je vous prie, un homme dans la force de l'âge, de parfaite santé, généreusement doué, habile dans les exercices du corps comme dans ceux de l'intelligence, ni pauvre ni riche, dormant bien, [...] vous admettez alors que je puisse parler, en toute modestie, d'une vie réussie.»* (page 35).

Ne pouvant supporter de quitter la vie en laissant derrière lui une image écornée, l'avocat parisien désormais déchu pense éviter l'effondrement grâce à ces ressorts puissants que sont le sentiment du droit, la satisfaction d'avoir raison, et, surtout, la joie de s'estimer soi-même.

Il ne fait, du début à la fin, dans sa confession comme dans son accusation, que, avec son outrance et sa férocité habituelles, afficher le même orgueil délirant, la même mégalomanie ridicule, même s'il affecte de se la reprocher (*«J'ai toujours crevé de vanité»* [page 57-58]) sans évidemment s'en corriger. Il se montre terriblement hâbleur :

- Le séducteur avoue : *«Une certaine sorte de prétention était en effet si incarnée en moi que j'avais de la difficulté à imaginer, malgré l'évidence, qu'une femme qui avait été à moi pût jamais appartenir à un autre.»* (pages 73-74).
- Juste avant que ne retentisse le rire qui allait le dévaster, il était aux nues, nous confiant : *«Je sentais monter en moi un vaste sentiment de puissance, et, comment dirais-je, d'achèvement, qui dilatait mon cœur.»* (pages 46-47)
- Affirmant : *«Je voulais dominer en toutes choses.»* (page 65), il manifeste :
 - sa volonté d'*«atteindre plus haut que l'ambitieux vulgaire et se hisser à ce point culminant où la vertu ne se nourrit plus que d'elle-même»* (page 30), de *«viser plus haut»* ;
 - sa prétention de ne pouvoir vivre qu'en ces *«points culminants»* : *«Oui, je ne me suis jamais senti à l'aise que dans les situations élevées. Jusque dans le détail de ma vie, j'avais besoin d'être au-dessus.»* (page 30).

Et il se rengorge : *«Ma profession satisfaisait heureusement cette vocation des sommets»* (page 32).

-Il se qualifie de «*citoyen-soleil quant à l'orgueil*» (page 110), et l'idée de sa royauté est encore exprimée de diverses façons : faisant connaître son succès à Paris, il proclame : «*Je régnais librement dans une lumière édénique*» (page 34) - «*Je ne m'ennuyais pas puisque je régnais.*» (page 45) - «*J'aime toutes les îles. Il est plus facile d'y régner.*» (page 53) - «*Des centaines de millions d'hommes, mes sujets, se tirent péniblement du lit, la bouche amère, pour aller vers un travail sans joie. Alors, planant par la pensée au-dessus de tout ce continent qui m'est soumis sans le savoir [...] je suis heureux à mourir.*» (page 166) ; il se réjouit de son recel du panneau : «*De cette manière, je domine.*» (pages 150-151) ; il prétend avoir totalement réussi : «*Je règne enfin, mais pour toujours*» (page 164).

Indiquant : «*La vie, ses êtres et ses dons venaient au-devant de moi ; j'acceptais ces hommages avec une bienveillante fierté. En vérité, à force d'être homme avec tant de plénitude et de simplicité, je me trouvais un peu surhomme.*» (page 36), il se voyait donc à la fois comme un autre Don Juan, puisqu'il était un grand séducteur, et comme un autre Faust, puisqu'il s'imaginait avoir obtenu cette supériorité par une espèce de pacte surnaturel. Signalons que Camus avait pensé à une pièce où ces deux grandes figures auraient été réunies.

Ayant changé d'habit et s'étant réfugié à «*Mexico-City*» où il estime avoir «*le champ libre pour travailler selon [ses] convictions.*» (page 151), il y illustre bien la maxime de La Rochefoucauld : «*On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.*» En effet, c'est bien encore animé par l'orgueil que le «*pénitent*», cherchant à tromper sa solitude en trouvant quelqu'un qui consente à écouter le récit de sa lente descente aux enfers, pris du vertige de l'auto-accusation, d'une véritable soif de confession, veut «*avouer aux hommes*» «*tous ses mensonges*» (page 105), les étale avec complaisance à d'autres, qui n'ont que faire de cette importune confession, leur imposant cet aveu impétueux qui n'est d'ailleurs qu'une ruse de la mauvaise foi, lui permettant, par son cynisme, d'éviter le repentir. S'il s'abaisse, c'est encore pour pouvoir se mettre en avant. S'il s'accuse, s'il se frappe la poitrine, c'est pour mieux assurer sa domination. Il veut faire éclater sa souffrance à la face du monde.

En effet, c'est par le même orgueil que, tous ses péchés confessés, son réquisitoire achevé, mais sans jamais demander quelque pardon, il fait du tableau de sa propre déchéance un miroir, et que, en tant que «*judge*», il le dirige vers les autres afin de renvoyer à leurs propres responsabilités ces gens qui s'illusionnent sur eux-mêmes ; afin d'exercer du pouvoir sur eux, de régner sur eux, de les dominer et même de les asservir. Il a trouvé le moyen de les tirer avec lui dans sa chute, tout en s'élevant au-dessus d'eux.

Enfin, c'est bien parce qu'il est si imbu de sa personne que, pour masquer sa lâcheté, il oppose à sa culpabilité individuelle la culpabilité collective, qu'il répand les paroles amères de celui qui, ne pouvant se pardonner à lui-même, affirme la culpabilité de tous. D'ailleurs, pour lui, pardonner, c'est encore dominer, comme le signale cette extravagance : «*Ma grande idée est qu'il faut pardonner au pape. D'abord, il en a plus besoin que personne. Ensuite, c'est la seule manière de se mettre au-dessus de lui.*» (page 148). Possédé d'orgueil jusqu'au bout, il détruit le monde à mesure qu'il progresse comme s'il n'acceptait de se confesser qu'en entraînant dans son propre avilissement l'humanité tout entière.

Allant encore plus loin, il proclame : «*Heureusement, je suis arrivé [à promulguer «une bonne loi, ou un organisation impeccable, avant que la terre ne soit déserte»], moi ! Je suis la fin et le commencement, j'annonce la loi.*» (page 136). Surtout, l'orgueil de celui qui a signifié : «*Je n'avais nulle religion*» (page 37), l'amène, alors qu'il se dit prêt à avouer «*tous ses mensonges*», à indiquer : «*Non pas à Dieu, ni à un de ses représentants, j'étais au-dessus de ça.*» (page 105), à s'exalter : «*Quelle ivresse de se sentir Dieu le père et de distribuer des certificats définitifs de mauvaise vie et mœurs. Je trône parmi mes vilains anges [comme un nouveau Lucifer !], à la cime du ciel hollandais, je regarde monter vers moi, sortant des brumes et de l'eau, la multitude du jugement dernier. [...] Je sens enfin que l'on m'adore !*» (page 165)

Ne croyant pas en Dieu car, pour lui, «*la seule divinité raisonnable*» est «*le hasard*» (page 92), il accuse même le Christ : «*Savez-vous pourquoi on l'a crucifié, l'autre, celui auquel vous pensez en ce moment, peut-être ? Bon, il y avait des quantités de raisons à cela. [...] Mais, à côté des raisons qu'on*

nous a très bien expliquées pendant deux mille ans, il y en avait une grande à cette affreuse agonie, et je ne sais pourquoi on la cache si soigneusement. La vraie raison est qu'il savait, lui, qu'il n'était pas tout à fait innocent. S'il ne portait pas le poids de la faute dont on l'accusait, il en avait commis d'autres, quand même il ignorait lesquelles. Les ignorait-il d'ailleurs? Il était à la source, après tout ; il avait dû entendre parler d'un certain massacre des innocents. Les enfants de la Judée massacrés pendant que ses parents l'emmenaient en lieu sûr, pourquoi étaient-ils morts sinon à cause de lui? Il ne l'avait pas voulu, bien sûr. Ces soldats sanglants, ces enfants coupés en deux, lui faisaient horreur. Mais, tel qu'il était, je suis sûr qu'il ne pouvait les oublier. Et cette tristesse qu'on devine dans tous ses actes, n'était-ce pas la mélancolie inguérissable de celui qui entendait au long des nuits la voix de Rachel, gémissant sur ses petits et refusant toute consolation? La plainte s'élevait dans la nuit, Rachel appelait ses enfants tués pour lui, et il était vivant ! Sachant ce qu'il savait, connaissant tout de l'homme - ah ! qui aurait cru que le crime n'est pas tant de faire mourir que de ne pas mourir soi-même ! - confronté jour et nuit à son crime innocent, il devenait trop difficile pour lui de se maintenir et de continuer. Il valait mieux en finir, ne pas se défendre, mourir, pour ne plus être seul à vivre et pour aller ailleurs, là où, peut-être, il serait soutenu. Il n'a pas été soutenu, il s'en est plaint et, pour tout achever, on l'a censuré. Oui, c'est le troisième évangéliste, je crois, qui a commencé de supprimer sa plainte. "Pourquoi m'as-tu abandonné?", c'était un cri séditeux, n'est-ce pas? Alors, les ciseaux ! Notez d'ailleurs que si Luc n'avait rien supprimé, on aurait à peine remarqué la chose ; elle n'aurait pas pris tant de place, en tout cas. Ainsi, le censeur crie ce qu'il proscriit. L'ordre du monde aussi est ambigu. Il n'empêche que le censuré, lui, n'a pu continuer [car], dans certains cas, continuer, seulement continuer, voilà ce qui est surhumain. Et lui n'était pas surhumain, vous pouvez m'en croire. Il a crié son agonie et c'est pourquoi je l'aime, mon ami, qui est mort sans savoir. / Le malheur est qu'il nous a laissés seuls, pour continuer, quoiqu'il arrive, même lorsque nous nichons dans le malconfort, sachant à notre tour ce qu'il savait, mais incapable de faire ce qu'il a fait et de mourir comme lui. On a bien essayé, naturellement, de s'aider un peu de sa mort. Après tout, c'était un coup de génie de nous dire : "Vous n'êtes pas reluisants, bon, c'est un fait. Eh bien, on ne va pas faire dans le détail ! On va liquider ça d'un coup, sur la croix !" Mais trop de gens grimpent maintenant sur la croix seulement pour qu'on les voie de plus loin, même s'il faut pour cela piétiner un peu celui qui s'y trouve depuis si longtemps. Trop de gens ont décidé de se passer de la générosité pour pratiquer la charité. Ô l'injustice, l'injustice qu'on lui a faite et qui me serre le cœur !» (pages 129-132). Pour lui, le Christ lui-même n'est devenu innocent qu'une fois mis à mort !

* * *

Si Clamence est sans doute, avec Caligula, le personnage le plus intensément vivant de Camus ; si on peut déceler de la part de celui-ci une sympathie complice ; s'il peut, aux yeux de certains lecteurs, paraître sinon sympathique, du moins pathétique, pitoyable, émouvant, en tant qu'homme seul en exil parmi ses contemporains, et impuissant à se faire comprendre, ses forfanteries ne parvenant pas à cacher sa profonde nostalgie de la lumière, de la pureté, de l'innocence, de l'amour, du bonheur, ni l'âpre goût de la solitude ; s'il peut jouir du bénéfice de cette redoutable ambiguïté qu'il aime d'ailleurs entretenir, semblant si insaisissable que, plus il se livre, plus il nous échappe ; s'il illustre de manière magistrale le fait que la dichotomie n'est pas absolue entre le normal et le monstrueux, la vérité et le mensonge, le bien et le mal ; il reste que son égoïsme et son orgueil font de lui un être tout à fait haïssable, et même invraisemblable, surtout peu crédible.

Quant à l'interlocuteur, on a vu que Camus a voulu le faire devenir le double de Clamence, afin d'atteindre ainsi, par ricochet, le lecteur auquel serait imposé une identification ne pouvant le laissant indemne, l'obligeant à se sentir impliqué, étourdi, désarçonné, à se poser la question de....

L'intérêt philosophique

On peut tenter de le déterminer en étudiant le titre du roman, en commentant les maximes qu'édicte Clamence, en tentant l'hypothèse d'un sens religieux.

* * *

Le titre du roman :

Tout comme celui de "*L'étranger*" ou celui de "*La peste*", il est polysémique, doit «*se lire sur plusieurs portées*», comme d'ailleurs Camus l'indiqua dans une lettre à Roland Barthes, à propos de "*La peste*".

Si on ne retrouve les mots «*la chute*» qu'une fois dans le corps du texte (page 166), le thème, lui, est souvent et diversement évoqué et décliné. La chute est évidemment la chute physique du «*corps qui s'abat sur l'eau*» (page 82), celui de la suicidée depuis le pont Royal dans la Seine, chute qui, par ricochet, entraîne la chute morale et sociale de Clamence déchu de son statut de brillant avocat parisien pour n'être plus qu'une épave dans un bar à matelots et à prostituées, voire un receleur, dans les bas-fonds d'Amsterdam (nom où la syllabe «dam» fait résonner «damné» et «damnation» dans le subconscient du lecteur), et se trouver même alité dans les dernières pages du livre, déchéance d'autant plus grave qu'elle est celle de celui qui s'était lui-même placé sur un piédestal, chute qui est alors, plus qu'un événement, un état d'âme.

Mais on pourra surtout montrer que ce titre est également fortement symbolique, qu'on peut voir dans le roman une référence à la chute d'Adam et d'Ève dans la Bible.

* * *

Les maximes :

Ce roman très «*cérébral*» met en scène un personnage dont la douleur serait celle de tous les êtres lucides qui ont tenté de trouver un sens au monde qui les entoure, d'en donner une explication. Il se pose beaucoup de questions existentielles, ne se berce pas d'illusions sur l'être humain, constate chez lui et chez les autres l'absence d'un sens profond de la vie, un profond décalage entre ce qui est attendu de la vie, l'idée qu'on en a, et ce qu'on réalise à mesure qu'on y avance, qu'on y vit des expériences. À l'instar de ces intellectuels qui dominent le monde du haut de leurs certitudes, et se prononcent de façon péremptoire, il impose à son interlocuteur (et au lecteur) une véritable maïeutique, car, se faisant moraliste, il édicte de nombreuses maximes souvent des plus incisives, des plus glaçantes, sinon des plus meurtrières, qui rappellent celles de La Rochefoucauld, de Chamfort ou de Vauvenargues.

On peut, en les commentant éventuellement, les citer en les classant en deux grandes rubriques : les tristes constatations et les indications de la conduite à suivre :

-Les tristes constatations :

-La dégradation physique : «*Chaque excès diminue la vitalité, donc la souffrance.*» (page 122).

-La misère psychologique :

-«*Quand le corps est triste, le cœur languit.*» (page 52).

-«*Après un certain âge, tout homme est responsable de son visage.*» (page 67).

-«*Que les hommes sont pauvres en invention.*» (page 89).

-«*Pour certains êtres, ne pas prendre ce qu'on ne désire pas est la chose la plus difficile du monde.*» (page 74).

-«*Nul homme n'est hypocrite dans ses plaisirs.*» (page 77).

-«*Pour cesser d'être douteux, il faut cesser d'être, tout bellement.*» (pages 87-88).

-«*Pour le jugement, aujourd'hui, nous sommes toujours prêts, comme pour la fornication.*

Avec cette différence qu'il n'y a pas à craindre de défaillances.» (pages 90-91).

-Les difficiles relations interpersonnelles :

-«L'amitié [...] Elle est longue et dure à obtenir, mais, quand on l'a, plus moyen de s'en débarrasser, il faut faire face.» (page 38).

-«Ne croyez pas vos amis, quand ils vous demanderont d'être sincère avec eux. Ils espèrent seulement que vous les entretiendrez dans la bonne idée qu'ils ont d'eux-mêmes, en les fournissant d'une certitude supplémentaire qu'ils puiseront dans votre promesse de sincérité.» (page 97).

-«Nous nous confessons à ceux qui nous ressemblent et qui partagent nos faiblesses. Nous ne désirons donc pas nous corriger, ni être améliorés: il faudrait d'abord que nous fussions jugés défaillants. Nous souhaitons seulement être plaints et encouragés dans notre voie. En somme, nous voudrions, en même temps, ne plus être coupables et ne pas faire l'effort de nous purifier. Pas assez de cynisme et pas assez de vertu. Nous n'avons ni l'énergie du mal, ni celle du bien.» (page 98).

-«S'il est un domaine où la modestie devrait être la règle, n'est-ce pas la sexualité, avec tout ce qu'elle a d'imprévisible?» (page 75).

-«L'acte d'amour [...] est un aveu. L'égoïsme y crie, ostensiblement, la vanité s'y étale, ou bien la vraie générosité s'y révèle.» (page 77).

-«Le véritable amour est exceptionnel, deux ou trois par siècle à peu près. Le reste du temps, il y a la vanité ou l'ennui.» (page 68).

-«Les femmes [...] ne condamnent vraiment aucune faiblesse : elles essaierait plutôt d'humilier ou de désarmer nos forces. C'est pourquoi la femme est la récompense, non du guerrier, mais du criminel. Elle est son port, son havre, c'est dans le lit de la femme qu'il est généralement arrêté. N'est-elle pas tout ce qui nous reste du paradis terrestre?» (page 115).

-«On croit mourir pour punir sa femme, et on lui rend la liberté.» (page 89).

-«Il est meilleur de coucher avec le mystère.» (page 72), c'est-à-dire sans chercher à vraiment connaître le partenaire !.

-«La jalousie physique est un effet de l'imagination en même temps qu'un jugement qu'on porte sur soi-même. On prête au rival les mauvaises pensées qu'on a eues dans les mêmes circonstances. Heureusement, l'excès de la jouissance débilite l'imagination comme le jugement. La souffrance dort alors avec la virilité, et aussi longtemps qu'elle. Pour les mêmes raisons, les adolescents perdent avec leur première maîtresse l'inquiétude métaphysique et certains mariages, qui sont des débauches bureaucratiques, deviennent en même temps les monotones corbillards de l'audace et de l'invention.» (page 123).

-«Les hommes qui souffrent vraiment de jalousie n'ont rien de plus pressé que de coucher avec celle dont ils pensent pourtant qu'elle les a trahis.» (page 122).

Clarence dénonce les faux-semblants, met au jour le mensonge qui est au cœur des relations humaines.

-La fausseté de la parole : «Le style, comme la popeline, dissimule trop souvent de l'eczéma.» (page 10). Ainsi, cet avocat, ce professionnel manipulateur de mots, qui toujours parle et plaide, qui se livre à un bavardage constamment ironique, qui déverse un torrent de mots destructeurs nous laissant d'ailleurs l'impression d'un immense silence sous-jacent, qui a surtout le désir du dernier mot, du trait qu'on trace au bas du bilan ; ce sophiste qui, enfermé dans de fausses raisons, déroule un discours tortueux et subversif ; est conscient de sa mystification, porte un soupçon sur le langage, qui permet de soigneusement dissimuler la soif de domination sous les oripeaux du discours.

-La dureté de la société :

-«L'avidité, [...] dans notre société, tient lieu d'ambition.» (page 26).

-«Tout homme intelligent [...] rêve d'être un gangster et de régner sur la société par la seule violence.» (page 66).

-«La richesse soustrait au jugement immédiat, vous retire de la foule du métro pour vous enfermer dans une carrosserie nickelée, vous isole dans de vastes parcs gardés, des wagons-lits, des cabines de luxe. La richesse [...] ce n'est pas encore l'acquiescement, mais le sursis, toujours bon à prendre...» (page 97).

-«*Les pauvres ne vont pas dans les districts luxueux, tandis que les gens de qualité finissent toujours [...] par échouer dans les endroits mal famés.*» (page 160).

Camus voulut, mieux que par les raisonnements solennels du "Mythe de Sisyphe" ou de "L'homme révolté", par les confidences sarcastiques et déroutantes de Clamence, exprimer le scandale qu'il ressentait face à une société qui, sous couvert de réalisme, idolâtre toutes les formes du mal ; face à une bourgeoisie qui, se sentant coupable, serait en quête de rédemption.

-L'égoïsme généralisé : «*L'homme est ainsi, cher monsieur, il a deux faces : il ne peut pas aimer sans s'aimer.*» (page 41). Clamence attribue son propre égoïsme à tous les êtres humains, en fait un défaut intrinsèque de l'humanité, ce qui avait déjà été l'enseignement de La Rochefoucauld qui s'était efforcé de montrer combien l'amour-propre est le ressort puissant et secret de nos actes les plus désintéressés en apparence. Pourtant, Camus n'ignorait pas le danger d'un diagnostic aussi noir et entier : il savait que l'amour-propre n'est pas nécessairement un mal ; qu'il est impossible de respecter autrui si l'on se méprise soi-même, ayant signalé, dans "Actuelles II" : «*Il faut dire, parce que cela est vrai, qu'on ne saurait aimer vraiment les autres si l'on ne s'estime pas d'abord.* »

-La jalousie : «*L'air de la réussite, quand il est porté d'une certaine manière, rendrait un âne enragé.*» (page 93).

-La soumission aux habitudes auxquelles se résumerait la vie des êtres humains, et pourtant la perpétuelle volonté de changement :

-«*La vérification [celle du pouvoir sur les autres] n'est jamais définitive, il faut la recommencer avec chaque être. À force de recommencer, on contracte des habitudes.* » (page 74).

-«*Il faut que quelque chose arrive, voilà l'explication de la plupart des engagements humains. Il faut que quelque chose arrive, même la servitude sans amour, même la guerre, ou la mort.*» (page 45).

-Les êtres humains «*ont besoin de la tragédie [...] c'est leur petite transcendance, c'est leur apéritif.*» (page 42).

Pour Clamence, les êtres humains vivent leur vie sans en explorer le sens, sans en trouver la vérité, qui résulte du jugement qu'on peut porter sur soi-même lorsqu'on se rend compte de ses fautes.

-La soif de domination : «*On ne peut se passer de dominer ou d'être servi. Chaque homme a besoin d'esclaves comme d'air pur. Commander, c'est respirer. [...] Et même les plus déshérités arrivent à respirer. [...] L'essentiel, en somme, est de pouvoir se fâcher sans que l'autre ait le droit de répondre. [...] Il faut bien que quelqu'un ait le dernier mot. Sinon, à toute raison peut s'opposer une autre : on n'en finirait plus. La puissance, au contraire, tranche tout. [...] Nous avons remplacé le dialogue par le communiqué.*» (pages 54-55).

-L'incertitude généralisée :

-«*L'ordre du monde aussi est ambigu.*» (page 131).

-«*On voit parfois plus clair dans celui qui ment que dans celui qui dit la vérité. La vérité, comme la lumière, aveugle. Le mensonge, au contraire, est un beau crépuscule qui met chaque objet en valeur.*» (page 140).

- Clamence a «*mis au jour la duplicité profonde de la créature*» (page 99). Les mots «*double*» et «*duplicité*» sont d'ailleurs constamment présents dans le texte, car il met à nu l'ambivalence de l'être humain, l'envers et l'endroit de notre condition. «*La duplicité profonde de la créature*» a pour conséquence que toutes les valeurs sont piégées, sinon inversées : la vérité est moins séduisante que le mensonge, l'amour des autres n'est qu'un narcissisme déguisé, et l'innocence, qu'une bonne conscience factice. Ce thème d'une nature humaine faite d'une part de vertu et d'une part de vice avait été un des grands thèmes du romantisme pour lequel la vie est pleine d'obstacles, n'a pas de sens véritable, le jour pouvant se transformer subitement sans raison en nuit, et vice-versa, tout étant chaos.

-Tout peut être trompeur comme le révèle le fait que, Clamence détenant le vrai panneau des «*Juges intègres*», c'est, depuis 1945, une copie qui est offerte à l'admiration du public ; d'autre part, il considère que les vrais «*juges intègres*», moralement irréprochables, n'ont plus leur place dans un univers voué à l'injustice, au mensonge et à la compromission.

-La question de la vérité :

-«*On appelle vérités premières celles qu'on découvre après toutes les autres.*» (page 99).

-«*Le goût de la vérité à tout prix est une passion qui n'épargne rien et à quoi rien ne résiste. C'est un vice, un confort parfois, ou un égoïsme.*» (page 97).

-L'innocence et la culpabilité :

-«*L'idée la plus naturelle à l'homme, celle qui lui vient naïvement, comme du fond de sa nature, est l'idée de son innocence*» (page 95) : comme le prouve le thème du salut dans la blancheur symbolisée par les colombes, Clamence ressent la nostalgie de l'innocence perdue, un sentiment antérieur à tout jugement conscient, une sorte de quiétude avant tout physique qui est à la fois la cause et l'effet d'un accord spontané avec le monde.

-«*La justice est définitivement séparée de l'innocence.*» (page 151).

-«*Le châtimement sans jugement est supportable. Il a un nom d'ailleurs qui garantit notre innocence : le malheur.*» (page 90).

-«*Nous avons perdu la lumière, les matins, la sainte innocence de celui qui se pardonne à lui-même.*» (page 167).

-«*Chaque homme témoigne du crime de tous les autres.*» (page 128).

-«*Il y a toujours des raisons au meurtre d'un homme. Il est, au contraire, impossible de justifier qu'il vive. C'est pourquoi le crime trouve toujours des avocats et l'innocence, parfois seulement.*» (page 130).

Par l'entremise de Clamence, Camus rompit avec la romantique vision manichéenne d'un monde composé de mauvais juges et de bons criminels. Pour lui, la ligne de partage entre innocence et culpabilité ne passe pas entre l'individu et les autres, mais à l'intérieur de chacun d'entre nous. Et il dénonce une solidarité organique de tous les humains dans le mal.

En ce qui concerne la culpabilité, il faut distinguer entre, d'une part, des actes coupables, qui peuvent être nombreux mais n'en restent pas moins occasionnels et bien individués, et, d'autre part, un état de culpabilité radical et continu. Clamence le sait bien : si le mal est dans ses actes, c'est qu'il est d'abord au cœur de son être ; il se sent coupable par ce qu'il l'était avant de l'être par ce qu'il avait fait. La chute est sa condition même, non un accident.

L'innocence grecque irrémédiablement perdue, la rédemption-blanchissage n'étant qu'un leurre, le pardon des autres se heurtant à l'impossibilité de se pardonner à soi-même dans un monde spirituel sans loi, on pourrait peut-être attendre une solution par l'expiation. Mais voilà que, justement, la sentence, des autres ou de soi-même, se limite à une déclaration de culpabilité sans jamais imposer aucun châtimement. C'est bien le pire, car la peine fournirait, par l'expiation, le moyen de recouvrer une nouvelle innocence.

Comment d'ailleurs en serait-il autrement, puisqu'il n'existe pas de loi? Il y a certes les codes, civil, pénal ou autres ; mais ils ne punissent que des fautes précises. Tandis que le manque d'amour, la comédie, tout ce que Clamence appelle le «*moi-moi-moi*» (page 60), comment cela serait-il justiciable des lois?

Mais cette dérisoire consolation lui est finalement refusée, et il reste la proie de son angoissante obsession. Éternellement accusé, éternellement jugé, il se trouve enfermé dans une culpabilité qui ne débouche

-Les indications de la conduite à suivre :

-La rigueur :

-«*Quand on n'a pas de caractère, il faut bien se donner une méthode.*» (page 16). Mais cette recommandation est donnée après ces propos d'un cynisme déconcertant : «*Soixante-quinze mille juifs déportés ou assassinés, c'est le nettoyage par le vide. J'admire cette application, cette méthodique patience !*».

-«*L'aristocratie ne s'imagine pas sans un peu de distance à l'égard de soi-même et de sa propre vie. On meurt s'il le faut, on rompt plutôt que de plier.*» (pages 89-90).

-«*Il ne suffit pas de s'accuser pour s'innocenter. [...] Il faut s'accuser d'une certaine manière.*» (page 111). Il faut se juger soi-même sans complaisance.

-«*Le crime n'est pas tant de faire mourir que de ne pas mourir soi-même !*» (page 131).

-«*On peut faire la guerre en ce monde, singer l'amour, torturer son semblable, parader dans les journaux, ou simplement dire du mal de son voisin en tricotant. Mais, dans certains cas, continuer, seulement continuer, voilà ce qui est surhumain.*» (page 132).

-«*Trop de gens ont décidé de se passer de la générosité pour pratiquer la charité.*» (page 133).

-«*Les grandes vocations se prolongent au-delà du lieu de travail.*» (page 152).

-«*Pas d'excuses, jamais, pour personne, voilà mon principe, au départ. Je nie la bonne intention, l'erreur estimable, le faux pas, la circonstance atténuante. Chez moi, on ne bénit pas, on ne distribue pas d'absolution. [...] En philosophie comme en politique, je suis donc pour toute théorie qui refuse l'innocence à l'homme et pour toute pratique qui le traite en coupable.*» (page 153).

-Le rejet des «nobles causes» (page 23) :

À travers l'avocat défenseur de «*la veuve et l'orphelin*» (page 23) devenu «*juge-pénitent*», Camus prit ici le contrepied des valeurs et des idées de ses héros de «*La peste*», Tarrou et Rieux ; il critiqua les grandes espérances qui avaient pu être conçues, après la Libération, par les intellectuels français engagés, comme lui-même, mais aussi comme Sartre, Malraux ou Aragon. Il constatait que la morale de la révolte avait pu susciter des pharisiens, et qu'une nouvelle purification, par l'intelligence, était nécessaire. Mais l'excès de doute emporte tout, et donne à Clamence sa silhouette ricanante, au roman tout entier son ton sarcastique.

-Le désir d'être jugé : «*Celui qui adhère à une loi ne craint pas le jugement qui le replace dans un ordre auquel il croit. Mais le plus haut des tourments humains est d'être jugé sans loi.*» (pages 135-136).

-La condamnation générale :

-«*Nous ne pouvons affirmer l'innocence de personne, tandis que nous pouvons à coup sûr affirmer la culpabilité de tous.*» (page 127). La thèse de ce roman philosophique tient en une phrase : nous sommes tous responsables de tout.

-«*Dieu n'est pas nécessaire pour créer la culpabilité, ni punir. Nos semblables y suffisent, aidés par nous-mêmes.*» (page 128). Comme, dans cette ère du soupçon généralisé, tout individu est condamné à être privé de son bien-être et de sa bonne conscience par le jugement des autres, il faut donc se hâter de se juger soi-même, pour ne pas l'être par les autres ; et comment s'y autoriser mieux qu'en s'accusant d'abord ?

-«*Nous sommes les premiers à nous condamner.*» (page 152). C'est parce qu'on ne peut obtenir le pardon des autres qu'après s'être pardonné à soi-même que les tentatives de Clamence n'ont jamais abouti qu'à de misérables échecs. Il ajoute : «*Il faut donc commencer par étendre la condamnation à tous, sans discrimination, afin de la délayer déjà.*» (page 152).

Clamence pourrait dire comme Tarrou dans «*La peste*» : «*Chacun porte la peste en soi*».

Il faut cependant remarquer que le mouvement d'accusation une fois enclenché ne peut que tourner en rond, sans fin, et que, s'il anéantit les fausses valeurs existantes, il n'en fait pas naître d'autres. La situation est sans issue, car on ne peut bâtir une morale sur la seule dénonciation du mal.

-L'acceptation de la servitude :

-Ironiquement, Clamence indique : *«Notre vieille Europe philosophe enfin de la bonne façon. Nous ne disons plus, comme aux temps naïfs : "Je pense ainsi. Quelles sont vos objections?" Nous sommes devenus lucides. Nous avons remplacé le dialogue par le communiqué. "Telle est la vérité", disons-nous. Vous pouvez toujours la discuter, ça ne nous intéresse pas. Mais dans quelques années, il y aura la police, qui vous montrera que j'ai raison".»* (page 55).

-Il proclame : *«La servitude, souriante de préférence, est donc inévitable. Mais nous ne devons pas le reconnaître. Celui qui ne peut s'empêcher d'avoir des esclaves, ne vaut-il pas mieux pour lui qu'il les appelle hommes libres? Pour le principe d'abord, et puis pour ne pas les désespérer. On leur doit bien cette compensation, n'est-ce pas? De cette manière, ils continueront de sourire et nous garderons notre bonne conscience. Sans quoi, nous serions forcés de revenir sur nous-mêmes, nous deviendrions fous de douleur, ou même modestes, tout est à craindre.»* (page 56).

- Ayant avoué qu'il avait *«bu l'eau d'un camarade agonisant»* (page 147) en se *«persuadant que les autres avaient besoin de»* lui, il commente : *«C'est ainsi, cher, que naissent les empires et les églises [les Églises, non?], sous le soleil de la mort.»* (page 148).

-*«En philosophie comme en politique, je suis [...] pour toute théorie qui refuse l'innocence à l'homme et pour toute pratique qui le traite en coupable. Vous voyez en moi [...] un partisan éclairé de la servitude»* (page 153).

-*«Au bout de toute liberté, il y a une sentence ; voilà pourquoi la liberté est trop lourde à porter.»* (page 154).

-*«L'essentiel est que tout devienne simple, comme pour l'enfant, que chaque acte soit commandé, que le bien et le mal soient désignés de façon arbitraire, donc évidente. [...] Vive donc le maître, quel qu'il soit, pour remplacer la loi du ciel, l'essentiel est de n'être plus libre et d'obéir, dans le repentir, à plus coquin que soi. Quand nous serons tous coupables, ce sera la démocratie.»* (page 157).

-Clamence propose le choix d'*«un maître»* (page 154), célèbre *«nos guides, nos chefs délicieusement sévères, ô conducteurs cruels et bien-aimés»* (page 157), s'écrie : *«Vive donc le maître, quel qu'il soit, pour remplacer la loi du ciel.»* (page 157), se réjouit de cette soumission générale : *«Tous réunis, enfin, mais à genoux, et la tête courbée»* (page 158), attend *«la venue des maîtres et de leur verges»* (page 159).

Voilà qui dessine un cynisme conservateur, peut-être nietzschéen. Camus visa ainsi ceux qui, en désespérant des valeurs de la liberté et de la dignité humaines, font le lit des régimes totalitaires.

Tout ce passage sur la liberté et la servitude a été fortement retouché et développé ; dans une des premières versions, on lisait : *«J'ai appris que la liberté, c'est la solitude devant le bien et le mal, et le jugement.»*

-Clamence considère que prendre conscience de ses propres fautes, c'est acquérir la *«vraie liberté»* (page 158).

-La possibilité du bonheur :

-*«Pour être heureux, il ne faut pas trop s'occuper des autres. Dès lors, les issues sont fermées. Heureux et jugé, ou absous et misérable.»* (page 94).

-*«On ne vous pardonne votre bonheur et vos succès que si vous consentez généreusement à les partager.»* (page 94).

-*«Peut-être n'aimons-nous pas assez la vie?»* (page 40).

-*«Quand on n'aime pas sa vie, quand on sait qu'il faut en changer, on n'a pas le choix, n'est-ce pas? Que faire pour être un autre? Impossible. Il faudrait n'être plus personne, s'oublier pour quelqu'un, une fois, au moins.»* (page 167). Clamence se rend compte que seule une métamorphose intérieure apporterait une solution ; que, le mal étant moins dans les actes particuliers que dans le fond de l'être dont ils procèdent, changer de vie exige d'abord que l'on change d'être, qu'on devienne un autre. Il pense que *«s'oublier pour quelqu'un»* serait le salut, mais personne n'en est capable ; pour y parvenir, *«il faudrait n'être plus personne»*, ou alors devenir autre tout en restant soi-même.

-Est nécessaire l'unité de l'identité pour soi et de l'identité pour autrui. C'est cette unité qui rend possible amour et amitié. Comme elle manque à Clamence, il constate : «*Je n'ai plus d'amis, je n'ai que des complices [qui] sont le genre humain.*» (page 87).

-La sagesse : Clamence prétend que «*les sages*» sont «*ceux qui ne vivent pas*» (page 95). Si «*La peste*» était concentrée sur l'action solidaire comme moyen de dépasser le sentiment de l'absurde, si Camus y avait montré les élans généreux que peuvent avoir les êtres humains, s'il en avait fait une peinture idéalisée, qui le faisait passer pour le saint de la littérature française, il s'appliqua dans «*La chute*» à montrer l'envers du décor, à proposer l'inaction, et à analyser ses conséquences.

* * *

L'annonce qui a été faite précédemment d'une référence à «*la chute*» présente dans la Bible doit être précisée pour justifier l'hypothèse d'un sens religieux du livre qui aborde des thèmes se rapportant au sacré tels que la faute, le péché, la culpabilité, la confession, le jugement, la condamnation ou encore la rédemption ; qui présente donc une réflexion métaphysique.

En effet, on ne peut pas ne pas penser à la chute qui est relatée dans le premier livre de la «*Bible*», la «*Genèse*», la chute d'Adam et d'Ève, qui, ayant commis le péché originel en croquant la pomme de «*l'arbre de connaissance*», sont chassés du paradis terrestre, de l'Éden. Clamence signale d'ailleurs qu'il régnait à Paris «*dans une lumière édénique*» (page 34), celle d'avant sa chute dans une vie tragique, chute qu'on peut comparer aussi à celle, dans l'«*Apocalypse*», de Lucifer, le bel ange «*porteur de lumière*» qui est pourtant précipité dans les enfers pour avoir voulu défier Dieu. Mais alors que c'est Satan, dissimulé dans le serpent, qui avait causé la chute d'Adam et d'Ève, c'est Clamence lui-même qui se fait satanique à l'égard de l'humanité.

On peut donc considérer que jamais Camus ne fut plus proche du christianisme que dans ce livre ; que jamais son intuition ne l'a conduit, sans qu'il le sache, à toucher d'aussi près l'un des aspects fondamentaux de «*la révélation*», la connaissance que cette religion affirme détenir directement de son dieu.

Pourtant, si Clamence reconnaît que le nom qu'il s'est choisi, Jean-Baptiste, est celui même de Jean le Baptiste, il entend inverser son message et le répandre en enfer. En effet, il n'a rien de commun avec le précurseur du Christ qui baptisait ses fidèles en les plongeant dans l'eau du Jourdain pour leur faire ainsi retrouver l'innocence, car il a définitivement perdu la sienne en refusant de plonger dans l'eau de la Seine pour venir au secours de la suicidée. Et sa «*clameur*» est stérile.

De plus, Clamence se livre à une lourde moquerie de l'hypocrisie du christianisme des Hollandais.

Il statue : «*Les religions se trompent dès l'instant qu'elles font de la morale et qu'elles fulminent des commandements. Dieu n'est pas nécessaire pour créer la culpabilité, ni punir. Nos semblables y suffisent, aidés par nous-mêmes.*» (page 128). Il conseille à son interlocuteur : «*N'attendez pas le jugement dernier. Il a lieu tous les jours*» (page 129). Ailleurs, il trouve que le Christ «*avait le sens de l'humour*» (page 133), la preuve en étant son jeu de mots : «*Sur cette pierre, je bâtirai mon église*» (page 134). Dans le même esprit irrévérencieux, il pastiche la grande prière chrétienne en osant : «*Notre père qui êtes provisoirement ici.*» (page 157). Le catholique fervent du camp de prisonniers voulut qu'il en devienne le «*pape*» en déclarant «*qu'il fallait un nouveau pape qui vécût parmi les malheureux, au lieu de prier sur un trône*» (page 145). Comme Clamence expose sa «*grande idée*» qui «*est qu'il faut pardonner au pape. D'abord, il en a plus besoin que personne. Ensuite, c'est la seule manière de se mettre au-dessus de lui...*» (page 148), il faut supposer qu'il pense au pape Pie XII. Lui qui affirme : «*Nous sommes tous coupables les uns devant les autres, tous chrétiens à notre vilaine manière, un à un crucifiés, et toujours sans savoir*» (page 135), en vient même, comme on l'a vu, à accuser le Christ (pages 129-132), à considérer qu'il n'est devenu innocent qu'une fois mis à mort !

Clamence ne croit pas en Dieu car, pour lui, «*la seule divinité raisonnable*» est «*le hasard*» (page 92). Il veut un «*maître pour remplacer la loi du ciel*» (page 157), tout en se plaignant : «*Pour qui est seul, sans dieu ni maître, le poids des jours est terrible*» (page 154). Il considère que «*la seule utilité de Dieu serait de garantir l'innocence et [il voit] plutôt la religion comme une grande entreprise de blanchissage, ce qu'elle a été d'ailleurs, mais brièvement, pendant trois ans tout juste, et elle ne*

s'appelait pas religion» (page 129). Pour lui, ce dieu dictateur qui donnerait la paix en dictant sa volonté souveraine et en imposant sa tyrannie, simplifierait toute chose.

D'autre part, étant athée, Clamence ne peut donc, en se reconnaissant pécheur, en étant obsédé par la faute, la confesser devant Dieu, et obtenir une absolution. Sa culpabilité, ne se situant en face d'aucune transcendance, le condamne définitivement à vivre dans le «*malconfort*», ce malaise même de la conscience permettant toutefois de découvrir les valeurs essentielles.

En fait, ce que Camus, qui, «*La chute*» présentant cette particularité parmi ses œuvres, y utilisa un vocabulaire religieux, employa constamment ces mots chrétiens, «*pureté*», «*innocence*», «*justice*», a retenu de la religion chrétienne, c'est le sentiment sinon l'obsession de la faute qui est généralisée à travers la notion du péché originel dont auraient été coupables non seulement Adam et Ève, mais, après eux, tous les êtres humains considérés comme mauvais par nature, comme coupables dès leur naissance, comme tous fautifs, tous ayant déjà fauté. Le mal se trouverait au cœur même de l'être humain, serait indissociable de la condition humaine, ne serait pas une collection de fautes, mais un état fondamental de désaccord et de mensonge qui corrompt tout ce qu'il peut faire. Personne ne serait innocent.

Cette notion avait d'ailleurs été dégagée par le pessimiste saint Augustin (auquel Camus avait consacré son diplôme de philosophie) qui considérait que l'être humain, après la «*chute*», ne pourrait pas se relever, se verrait interdits le pardon et le rachat, sans ce secours que Dieu n'accorderait qu'à certains, que les chrétiens appellent la grâce. Cette perspective de la grâce, du pardon et de la rédemption par quelque divinité, que Clamence semble un moment espérer, paraissant animé d'une soif d'innocence, il la repousse finalement, d'abord pour lui-même : «*Il est trop tard, maintenant, il sera toujours trop tard. Heureusement !*» (page 170), comme pour les autres.

En conséquence, il dénonce «*quatre-vingts pour cent*» des écrivains français qui, se prétendant athées, «*si seulement ils pouvaient ne pas signer, écriraient et salueraient le nom de Dieu*» ; qui «*se rattrapent sur la morale*» (page 155) ; qui «*ont le satanisme vertueux*» ; qui, «*qu'ils soient athées ou dévots, moscovites ou bostoniens*», sont «*tous chrétiens*» ; qui, par peur de leur liberté, «*inventent de terribles règles*», «*courent construire des bûchers pour remplacer les églises*», car «*ils ne croient qu'au péché, pas à la grâce*» (pages 155-156), ce qui était l'écho de ce que Camus avait écrit à la même époque dans ses «*Carnets*» : «*Temps modernes. Ils admettent le péché et refusent la grâce. Soif de martyr.*» Ainsi, Camus, qui avait été attaqué par Sartre et ses proches, les tenants de l'existentialisme, avait voulu leur répondre, tout en critiquant aussi les chrétiens qui lui paraissaient, comme les marxistes, finalement seulement habités par un fort sentiment de culpabilité, les incitant, en s'accusant eux-mêmes, à ne trouver rien de mieux à faire que d'accuser les autres.

Camus adopta encore une autre notion de la théologie chrétienne : celle de la réversibilité qui avait été développée par le philosophe réactionnaire Joseph de Maistre ; méditant sur le dogme essentiellement chrétien de la communion des saints, il en concluait que les mérites des saints et des fidèles forment un trésor de grâces «*réversibles*» sur les pécheurs qui peuvent en avoir, s'il plaît à Dieu, le bénéfice ; que le bien fait par les gentils aide au salut des méchants. Cette notion de «*réversibilité*» a donc un sens optimiste qui imprégna d'ailleurs le poème de Baudelaire qui porte ce titre, et qui s'oppose aux notions habituellement développées par le poète : celles de «*l'irréparable*», de «*l'irréparable*», de «*l'inéluctable chute*». Mais, dans le roman de Camus, la réversibilité est vue d'une façon pessimiste puisque, déclare Clamence, «*Chaque homme témoigne du crime de tous les autres, voilà ma foi et mon espérance.*» (page 128). Remarquons que, avec ces deux derniers mots, il mentionne seulement deux des trois «*vertus théologiques*» (qui sont censées, selon la théologie chrétienne, guider les êtres humains dans leur rapport au monde et à Dieu) ; il néglige la troisième : la charité, ayant d'ailleurs déclaré : «*Trop de gens ont décidé de se passer de la générosité pour pratiquer la charité.*» (page 133).

On peut aussi remarquer l'analogie qui pourrait exister entre les thèmes traités par Camus dans ce roman et les «*Épîtres*» de Paul, ensemble de treize lettres attribuées à l'apôtre, dans lesquelles on

peut en particulier lire : «Aussi es-tu sans excuse, qui que tu sois, toi qui juges. Car en jugeant autrui tu juges contre toi-même : puisque tu agis de même, toi qui juges.» (*“Épître aux Romains”*, II,1).

* * *

Dans *“La chute”*, l’athée qu’était Camus a réfléchi sur le mal dans un monde sans Dieu où l’être humain est enclin à céder aux forces obscures du narcissisme et de l’individualisme. Il plongea dans la noirceur de l’être humain, sans lui offrir aucune solution ou aucune possibilité d’amélioration, ne cherchant pas à apporter de réponses définitives, mais posant les questions qui s’y rapportent, laissant le lecteur tirer ses propres conclusions : ne pas juger les autres à l’avance, combattre le mal en lui sans attendre aucun secours divin. Il semble qu’il ait, avec la morale nihiliste, le pessimisme foncier, radical, désespéré et las de son personnage, voulu se distancier nettement des valeurs qui avaient été les siennes, sinon démonter toute sa construction idéologique.

Pourtant, on peut constater aussi que, par une contradiction profonde, il a succombé lui aussi au besoin de spiritualité que trahit son personnage, et qu’on peut voir en lui un écrivain chrétien sans Dieu.

Et il reste qu’on peut considérer le roman comme une mise en garde contre le désespoir et le renoncement.

La destinée de l’œuvre

Le 16 mai 1956, Camus publia le livre avec, comme il savait qu’il prenait à revers ses admirateurs comme ses détracteurs, le souci de s’expliquer sur ce qu’il avait voulu faire dans ce “prière d’insérer” : *«L’homme qui parle dans “La chute” se livre à une confession calculée. Réfugié à Amsterdam dans une ville de canaux et de lumière froide, où il joue à l’ermite et au prophète, cet ancien avocat attend dans un bar douteux des auditeurs complaisants. Il a le cœur moderne, c’est-à-dire qu’il ne peut supporter d’être jugé. Il se dépêche donc de faire son propre procès, mais c’est pour mieux juger les autres. Le miroir dans lequel il se regarde, il finit par le tendre aux autres. Où commence la confession, où commence l’accusation? Celui qui parle dans ce livre fait-il son procès, ou celui de son temps? Est-il un cas particulier, ou l’homme du jour? Une seule vérité en tout cas, dans ce jeu de glaces étudié, la douleur et ce qu’elle promet.»*

Le roman, qui est sans doute la fiction la plus secrète et la moins comprise de toute l’œuvre de Camus, qui représente une étape décisive dans l’évolution de son art et de sa pensée, dans lequel on put voir une sorte de testament, déranga et dérouta le monde littéraire, car :

-D’une part, du fait du choix du monologue et du style, il a une forme étonnante dont on put croire qu’elle annonçait l’avènement d’une conception du roman novatrice et féconde.

-D’autre part, et, surtout, du fait de l’ambiance sombre, du thème, il a un contenu énigmatique. On découvrait un Camus déconcertant, inattendu, ricanant, démoniaque, qui, pour la première fois, exprima un désenchantement, une déception.

“La chute” est une des œuvres les moins comprises de Camus.

Il prit à revers ses admirateurs comme ses détracteurs :

Parmi ses admirateurs, il faut signaler le romancier catholique François Mauriac, qui était fort sensible au problème de la grâce dans une société matérialiste privée d’âme et d’amour, et qui donna son avis sur l’œuvre dans son *“Bloc-Notes”* du 27 juillet 1956 : «Je découvre par Camus que ce n’est pas toujours nous, les chrétiens, qui cédon le plus à la rage de nous examiner, de nous épouiller.»

Dans *“Présence de Camus”*, Pierre-Henri Simon, un autre catholique, considéra que l’aventure de Clamence «implique la découverte d’une culpabilité immanente de la nature et d’un univers du péché.»

Se manifestèrent surtout des détracteurs qui, après avoir admiré "L'étranger" et, surtout, "La peste", considérèrent avec un certain malaise cette œuvre où il avait pris le contrepied des précédentes.

Si plusieurs commentateurs rapprochèrent "La chute" de "L'étranger" car, ici et là, on a un seul homme, on entend une seule voix, il reste que Meursault, coupable, se sentait innocent, tandis que Clamence, innocent, se sent et se veut coupable, et traduit des coupables à son tribunal ; que, d'une part, on a la haute tragédie d'un meurtre solaire sous le ciel enflammé de la Méditerranée, et, d'autre part, la basse comédie de vilenies quotidiennes dans les brumes néerlandaises. On constata aussi que "La chute" commence là où finit "L'étranger" dont la prise de conscience de Meursault est le point d'arrivée, alors que la prise de conscience de Clamence est le point de départ de "La chute".

Les détracteurs dénoncèrent, chez Camus, son scepticisme ironique, son cynisme, son pessimisme ; lui reprochèrent ce personnage déçu, amer, solitaire qui désespère de ses semblables, cette auto-flagellation négative, alors qu'il y avait déjà tant de négatif partout. On pensa qu'il s'était livré à une auto-critique.

En effet, on s'employa à montrer que Clamence n'est autre que Camus lui-même, un frère, un «alter ego», une sorte de «double» cynique, ce qui était favorisé par l'emploi de la première personne qui autorise, dans une certaine mesure, l'assimilation du locuteur à l'auteur.

On constata qu'il avait donné à Clamence :

-À peu près son âge.

-Son aspect : «*La nature m'a bien servi quant au physique, l'attitude noble me vient sans effort.* » (page 24).

-Son charme, car il en avait d'ailleurs donné une définition qui s'appliquait parfaitement à lui : «*une manière de s'entendre répondre oui sans avoir posé aucune question claire*» (page 67).

-Sa mauvaise santé : en se souvenant que Camus était tuberculeux, on ne peut manquer de remarquer cette simple notation : «*Les poumons tuberculeux guérissent en se desséchant et asphyxient peu à peu leur heureux propriétaire.*» (pages 123-124) mais aussi cette confiance de Clamence : «*Même au lit, même fiévreux, je fonctionne*» (page 152), où Camus décrivait son propre état de malade chronique néanmoins constamment actif.

-Plusieurs de ses goûts :

-les paysages grecs, lieux d'innocence ;

-le football et le théâtre («*Maintenant encore, les matches du dimanche, dans un stade plein à craquer, et le théâtre, que j'ai aimé avec une passion sans égale, sont les seuls endroits du monde où je me sente innocent.*» [pages 102-103]) ;

-la danse : comme Clamence, il était un «*danseur infatigable*» (page 35), pouvait, comme lui, affirmer : «*Il m'arrivait de danser pendant des nuits*» (page 37).

- Son intelligence et sa facile prise de parole.

- Son souci de défendre de «*nobles causes*» (page 23).

On pouvait appliquer à celui qui avait souffert de la polémique soulevée par "L'homme révolté" ces propos qu'il fait tenir à son personnage : «*Mes rapports avec mes contemporains étaient les mêmes en apparence, et pourtant devenaient subtilement désaccordés. [...] Mes semblables cessaient d'être à mes yeux l'auditoire respectueux dont j'avais l'habitude. Le cercle dont j'étais le centre se brisait et ils se plaçaient sur une seule rangée, comme au tribunal.*» (pages 91-92). - «*Dans la solitude, la fatigue aidant, que voulez-vous, on se prend volontiers pour un prophète [...] prophète vide pour temps médiocres, [...] couvrant d'imprécations des hommes sans loi qui ne peuvent supporter aucun jugement.*» (page 135). Lui aussi se voyait marchant seul dans le désert, sur le chemin de la connaissance. Il pouvait même se voir comme le condamné décapité évoqué dans ce tableau : «*Au-dessus du peuple assemblé, vous élèveriez alors ma tête encore fraîche, pour qu'ils [sic] s'y reconnaissent et qu'à nouveau je les domine, exemplaire. Tout serait consommé, j'aurais achevé, ni vu ni connu, ma carrière de faux prophète qui crie dans le désert et refuse d'en sortir.*» (page 169).

Cependant, il ne faut pas toujours voir en Clamence le porte-parole de Camus ; en effet, contradictoirement, il lui a fait «*une "Apothéose du couperet"*» (page 108), alors que lui avait dénoncé la peine de mort dans "Réflexion sur la guillotine" (texte publié en 1957).

Surtout, on montra que, à travers Clamence, Camus se serait confessé ; que, se sentant coupable et abhorrant l'image de «*juste*» qu'on lui attribuait, se voulant le juge à son tour jugé, il se serait reproché :

-d'une part, d'avoir une conduite quelque peu libertine, de n'avoir pas pu empêcher sa femme de vouloir se suicider ;

-d'autre part, d'être devenu un parvenu, d'avoir perdu sa conscience de classe, d'entendre le cri de sa classe d'origine sans se retourner, de se désengager progressivement en ne voulant plus se consacrer qu'au théâtre.

Il s'en est longtemps défendu. Dans une confidence à un ami, il nomma le modèle de son personnage. À J.C. Brisville, qui l'interviewa sur son métier d'écrivain, le 20 décembre 1959, à la question : «Votre dernier héros, celui de "*La chute*", semble découragé. Exprime-t-il ce que vous pensez actuellement?», il répondit : «*Mon héros est découragé en effet, et c'est pourquoi il exalte, en bon nihiliste moderne, la servitude. Ai-je choisi, moi, d'exalter la servitude?*»

Mais, un jour, il répondit à une correspondante qui, apparemment, avait dû lui faire part des doutes d'un ami qui s'était reconnu en Clamence ; l'ami en question, croyant connaître un médecin que Camus aurait aussi connu, et auquel il se serait confié sur une affaire très semblable à celle du personnage, s'inquiétait d'être à son insu devenu le modèle de ce dernier. Dans sa lettre, Camus écrivit : «*Je certifie sur l'honneur que les détails orchestrés dans "La chute" ne concernent que moi.*» Mais il n'allait jamais envoyer cette lettre dont on n'a que le brouillon.

De plus, dans de nombreuses notes de ses "*Carnets*", il se montre rongé par la perte de l'innocence, animé d'un souci constant d'examen de conscience ; elles coïncident à ce point avec les aveux de Clamence qu'il est difficile de ne pas voir, dans "*La chute*", une confession déguisée, révélatrice d'un temps de grand trouble et de bouleversement intime, qui eut sans nul doute une valeur cathartique pour Camus, qui était désireux de récuser l'image d'«humaniste» simpliste qu'on avait donnée de lui après "*La peste*" et "*L'homme révolté*". S'il abandonna son personnage au développement logique de son drame, il ne pouvait pas ne pas s'y reconnaître. Devant le miroir qu'était son personnage, il se livra au périlleux exercice d'une conscience se jugeant elle-même.

Parmi ces détracteurs, il y eut d'abord et surtout, Sartre, qui reconnut tout ce qui, dans le roman, faisait écho à la nette divergence politique et idéologique et à la polémique qui avait mis fin à son amitié difficile avec Camus, et qui, selon Olivier Todd (dans son livre, "*Albert Camus, une vie*"), disait perfidement à ses proches : «"*La chute*" est le plus beau peut-être et le moins compris, le meilleur livre de Camus, parce qu'il s'y montre et s'y cache tout entier.» Pour lui, la figure de Clamence ne pouvait être qu'une projection de Camus, qui s'y serait à la fois montré et caché ; "*La chute*" serait son œuvre la plus «*personnelle*».

Pascal Pia, pourtant un vieil ami de Camus, prit ses distances avec lui, en ironisant : «Je me suis demandé si j'avais, moi aussi, "*le cœur moderne*". Peut-être l'ai-je eu, mais, dans ce cas, je dois l'avoir perdu, car, sans être plus content de moi aujourd'hui qu'hier, il m'est devenu indifférent d'être jugé. La raison est sans doute que j'ai vieilli. Ma sagesse doit porter un nom banal : la lassitude probablement. Au fond, je ne crois guère au "*cœur moderne*" que Camus dénonce, ni à son contraire - le cœur antique, j'imagine !» (cité par Jean Grenier dans "*Pascal Pia ou le droit au néant*").

Dans un article paru dans "Le monde" le 30 mai 1956, Émile Henriot refusa, lui aussi, de se sentir concerné par une quelconque culpabilité qui relève, pour lui, d'un amalgame pur et simple : «Comme il n'est question que de notre dégradation dans cette "*Chute*", le sujet ne prêtait pas à rire. Je ne sais pas, pour cette raison, si cette fois M. Camus sera très bien lu. Il y a une erreur d'éclairage.»

En août 1956, dans "Le Mercure de France", Gaétan Picon s'avoua gêné par ce qu'il jugea être le caractère apprêté d'une confession proche du procédé littéraire : «Je n'ai pu échapper à l'impression que le récit relève d'une composition fautive, d'un genre aussi artificiel que ces "*Dialogues des morts*" où, selon la rhétorique, un pittoresque bien choisi vient rompre de loin en loin la ligne de la pensée. Puisque, dans "*La chute*", l'image n'est jamais qu'un symbole, j'aurais préféré l'abstraction d'un essai.»

Le 31 août, dans une interview publiée dans "Le monde", Camus répliqua énergiquement aux lecteurs qui s'étaient demandé s'il allait se rallier à l'esprit sinon au dogme de l'Église : «*Rien vraiment*

ne les y autorise. Mon juge-pénitent ne dit-il pas clairement qu'il est sicilien et javanais, pas chrétien pour un sou. Comme lui, j'ai beaucoup d'amitié pour le premier d'entre eux [le Christ]. J'admire la façon dont il a vécu, dont il est mort. Mon manque d'imagination m'interdit de le suivre plus loin. Voilà, entre parenthèses, mon seul point commun avec ce Jean-Baptiste Clamence auquel on s'obstine à vouloir m'identifier.» Mais il reconnut : «Je me suis laissé emporter par mon propos : broser un portrait, celui d'un petit prophète comme il y en a tant aujourd'hui. Ils n'annoncent rien du tout et ne trouvent pas mieux à faire que d'accuser les autres en s'accusant eux-mêmes.»

Dans un article paru dans la N.R.F., en décembre 1956, intitulé "La confession dédaigneuse" [reprise d'un titre de Breton] Maurice Blanchot écrit : «Ce que j'aperçois dans ce récit attirant, c'est la trace d'un homme en fuite, et l'attrait qu'exerce précisément le récit, attrait fort et sans contenu, est dans le mouvement même de la fuite. Quand s'est-il éloigné? De quoi s'est-il éloigné? Peut-être ne le sait-il pas. Mais il sait bien que toute sa personne n'est qu'un masque : depuis son nom qui est emprunté, jusqu'aux petits épisodes de sa vie qui sont si généraux, si peu particuliers qu'il n'est personne à qui ils ne conviennent. Son impudique confession, son récit d'homme coupable, n'est qu'un calcul., car une vraie faute serait une certitude sur laquelle il pourrait ancrer sa vie, repère solide qui lui permettrait de délimiter sa course. De même, lorsqu'il semble se reprocher son existence égoïste, lorsqu'il dit : "Je vivais donc sans autre continuité que celle, au jour le jour, du moi-moi-moi", cela est singulier, parce que, chaque fois qu'il dit "moi", personne ne répond ; c'est seulement un appel qui retentit vainement de-ci de-là., une réminiscence ironique, souvenir dont il ne se souvient pas. Si c'est un homme masqué., qu'y a-t-il derrière ce masque? Encore un masque, dirait Nietzsche. Mais l'éclat froid et passionné qui annonce son passage et qui nous permet de le suivre à travers les méandres de confidences toujours suspendues, digressions uniquement destinées à évoquer son refus de se laisser trouver et à nous entraîner cependant avec lui, nous persuade de sa présence, semblable à celle de quelque feu brillant sur une étendue mouvante d'eau. Il y a certes, en lui et autour de lui, une forte provision d'absence, mais ce vide, cette distance n'est qu'une réserve de chemin, la possibilité de se dérober, d'aller toujours plus loin, s'il le faut, et de ne laisser, à qui la saisira, qu'un simulacre et une défroque. Nous voyons là un exemple de la manière dont Albert Camus use de l'art classique à des fins nullement classiques. L'impersonnalité des traits, la généralité des caractères, les détails qui ne répondent à rien d'unique, et jusqu'à la scène du remords qui semble empruntée à une lettre de Stendhal, cette "confession dédaigneuse" qui ne confesse rien où l'on puisse reconnaître quelque expérience vécue, tout ce qui, dans la discrétion classique, sert à peindre l'homme en général et la belle impersonnalité de tous, n'est ici que pour nous faire atteindre la présence de quelqu'un qui n'est presque plus personne, alibi aussi où il cherche à nous prendre tout en s'échappant.»

Chez ses détracteurs, on estima que Camus était fini. Or il allait, un an plus tard, en 1957, recevoir le prix Nobel de littérature qui couronna l'ensemble de son œuvre parce qu'elle «met en lumière, avec un sérieux pénétrant, les problèmes qui se posent à la conscience des hommes» !

En juillet 1958, pendant trois jours, il enregistra le texte sur un magnétophone.

L'obtention du prix Nobel n'empêcha évidemment pas que soient émises d'autres critiques négatives :

-Au printemps 1960, dans "Tel quel" Philippe Sollers écrit : «Comment une conscience si nette - et méprisante - s'est-elle masquée au point de devenir cette mauvaise conscience de "La chute", ce monologue brillant et immobile qui ne nous apprend rien que nous ne sachions et ne regrettions de savoir? Cette emprise théâtrale de l'autre dont on choisit de se couper pour aller plus loin - mais qu'on veut à toute force reconquérir, amadouer, et, en définitive, manœuvrer et juger - a quelque chose de terrifiant, et Camus, du moins, l'a exprimée avec une lucidité enviable. Ainsi piétine l'écrivain qui ne se fait pas de son art une idée assez haute pour lui soumettre les idées. Ainsi est-il forcé à cette justification incessante (car enfin, oui, nous sommes coupables, mais ce sont là des questions qui ne nous agitent que lorsque nous avons décidé de nous agiter), usant du langage pour une communication par avance incomplète et souffrante.» Sollers allait reprendre les mêmes propos dans "L'infini" au printemps 1996.

En 1964 (en anglais), puis en français (en 1968), dans un article intitulé "*Pour un nouveau procès de 'L'étranger'*" (publié dans un recueil intitulé "*Critiques dans un souterrain*" [1976]), René Girard proposa une très remarquable interprétation, une lecture extrêmement critique, de "*La chute*", où, estimant que, par une sorte de conversion, Camus y avait renié tout ce qu'il soutenait dans "*L'étranger*", il considérait que, en instruisant le procès de Clamence, il avait, en réalité, instruit son propre procès : « Presque tous les admirateurs des premières œuvres de Camus partagent à des degrés divers la culpabilité de l'"avocat généreux", ils ont, eux aussi, leur place dans "*La chute*". Ils y paraissent en effet, en la personne de l'auditeur silencieux. Cet homme n'a rien à dire car Clamence répond à ses questions et à ses objections avant même qu'elles aient été formulées dans notre esprit. À la fin du roman, cet homme révèle son identité : c'est lui aussi un "avocat généreux". / Ainsi Clamence s'adresse à chacun de nous personnellement. C'est sur nous qu'il se penche, par-dessus la petite table du café ; c'est notre regard qu'il fixe. Son monologue est ponctué d'exclamations, d'interjections et d'apostrophes [...] Le style de "*La chute*" est l'antithèse parfaite de "l'écriture blanche", impersonnelle et dépourvue de rhétorique [de "*L'étranger*"] / Le renoncement à la vision du monde (ultra-romantique) exprimée dans "*L'étranger*" est le résultat non d'une découverte empirique, mais d'une espèce de conversion. Et, sans aucun doute possible, une telle conversion nous est dépeinte sur le mode ironique dans "*La chute*" sous la forme, précisément, d'une "chute" qui ébranle la personnalité de Clamence. / Ce qui déclenche cette métamorphose spirituelle, c'est l'épisode de la noyade ; mais, en fin de compte, elle ne doit rien aux événements extérieurs. C'est ce qui explique que, pour reconsidérer "*L'étranger*" à la lumière de "*La chute*", on ne puisse s'en remettre exclusivement aux données extrinsèques fournies par l'appareil critique ou les "explications de texte". Tout ceci ne portera que si l'on accepte au préalable le parti pris d'autocritique de l'écrivain. Le lecteur doit subir une épreuve, sans doute moins intense, mais semblable à celle de l'écrivain. Le vrai critique ne reste pas orgueilleusement et froidement objectif. Il communit vraiment avec l'auteur et peine avec lui. Il faut, nous aussi, descendre de notre piédestal : en tant qu'admirateurs de "*L'étranger*", nous devons courir le risque d'une chute exégétique. »

En 1970, dans "*Camus, philosophe pour classes terminales*", Jean-Jacques Brochier vit dans "*La chute*" le meilleur livre de Camus par le souffle tragique qui le traverse et par sa structure qui respecte les trois unités de temps, de lieu et de style. Il analysa l'itinéraire de Clamence : il parvient à se couler dans le moule de la société pour mieux exercer cette espèce de domination morbide qui lui permet de continuer à vivre ; cette passion des apparences, pour mieux nier ceux qu'il oblige, a longtemps été le moteur de sa vie ; mais cette construction est fragile, affaiblie par des signes avant-coureurs comme cet éclat de rire inextinguible qui retentit en pleine nuit ; sa solution, c'est de s'accuser, de se frapper la poitrine pour mieux assurer sa domination, dominer ceux qui s'illusionnent et n'ont pas ce courage, pour mieux les juger à son tour ; il rêve de finir ainsi sa « carrière de faux prophète qui crie dans le désert et refuse d'en sortir » dans une apothéose de martyr. Jean-Jacques Brochier apprécia que Camus ait évité ici deux écueils qui grèvent "*L'étranger*" : la morale et la psychologie. Mais il lui reprocha d'avoir laissé à son personnage la possibilité d'être sauvé ; cela, pour lui, enlève au roman sa cohérence, même s'il en reconnaît la rigueur et la maîtrise.

En 1979, Hans Boll-Johansen, dans "*L'idéologie cachée de 'La chute' d'Albert Camus*", considéra que la question de savoir si Clamence est coupable ou non est fondamentale pour comprendre son comportement, et signala que les différentes tentatives pour cerner son caractère omettent de signaler qu'il est un menteur, et qu'on ne peut donc se fier à lui, en tout cas, ne pas prendre ses paroles au pied de la lettre.

* * *

Les adaptations :

La théâtralité de ce roman oral, de ce long soliloque de 170 pages, est telle qu'il semble tout naturel de le porter à la scène.

Très vite, Camus y songea ; mais, dans une lettre à un correspondant allemand qui voulait adapter "*L'étranger*" pour le théâtre, et qui voulait terminer le sixième tableau sur un monologue, il indiqua que, « *au théâtre, le monologue n'est supportable (et avec de grands acteurs) qu'aux articulations de l'action* ». Il ne fit donc pas de "*La chute*" une pièce de théâtre.

Mais d'autres l'ont fait :

-En 2010, le Belge Benoît Verhaert donna un spectacle où il se montra percutant et drôle.

-En 2018, une adaptation de Vincent Engel, mise en scène par Lorent Wanson, fut représentée à Bruxelles.

En 2010, une adaptation de Catherine Camus et de François Chaumette fut, dans un décor nu (seulement trois praticables gris et deux accessoires : un verre de genièvre et un manteau), interprétée par Jean Lespert (qui avait déjà donné une conférence-spectacle intitulée "*Florilège de Camus*"), dans une mise en scène de Vincent Auvet. Elle fut reprise en 2017, dans une mise en scène et une interprétation d'Ivan Morane. Elle le fut encore en 2018.

Ainsi se prolonge l'écho que laisse le retentissant roman de Camus !

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.com